
SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868

LE

PANIER DE FRUITS,

OU

DESCRIPTIONS BOTANIQUES

ET NOTICES HISTORIQUES DES PRINCIPAUX FRUITS CULTIVÉS EN FRANCE;

suivies de différens morceaux de littérature et de morale;

OUVRAGE ORNÉ DE VINGT-QUATRE PLANCHES COLORIÉES;

DESTINÉ AUX JEUNES GENS.

L. F. Jauffret

A PARIS,

CHEZ PERLET, rue de Tournon, n°. 6.

1807.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

AVANT-PROPOS.

En publiant la *Corbeille de Fleurs*, nous avons fait connaître le but qui nous avait dirigés dans cette entreprise; celui d'offrir aux jeunes personnes des distractions innocentes et sans aucun danger, mais qui ne fussent pas sans utilité. Cet ouvrage, destiné aux Demoiselles du premier âge, devait nécessairement être plus varié, et contenir un plus grand nombre de morceaux agréables que le *Panier de Fruits*, destiné à celles d'un âge plus avancé. Sous le rapport de la pureté du Dessin et de la perfection du Coloris des Plantes, nous avons apporté les mêmes soins à ce que ce volume ne fût point indigne de celui qui l'avait précédé. Mais nous avons pensé que nous devions donner à nos descriptions un nouveau degré d'intérêt; nous nous sommes moins attachés à développer les préceptes de culture, qu'à faire connaître l'origine et les principales variétés des fruits, leurs qualités et leurs usages dans l'économie domestique. Les contes et nouvelles de ce recueil, ainsi que les allégories et les mélanges, ont un but moral plus prononcé, parce que nous avons dû supposer

des connaissances plus avancées, et beaucoup moins de frivolité dans les jeunes personnes auxquelles nous en faisons l'hommage. Elles pourront y puiser quelques règles de conduite dans la société et dans leur intérieur; et si elles s'identifient en quelque sorte avec les personnages que nous mettons en scène, dans diverses situations, elles sauront apprécier pour elles-mêmes l'incommodité des honneurs, le faux éclat des richesses, la solidité des vertus, le mérite des vrais talens et les avantages d'une bonne éducation.

TABLE
DES MATIÈRES.

PANIER DE FRUITS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



L'AMANDIER COMMUN

Dessiné par M.lle Joséphine P. *Gravé par Maradan.*

LE
PANIER DE FRUITS.

L'AMANDIER.

DANS le pays où j'ai eu le bonheur de naître et de passer les premières années de ma vie, sous le beau ciel de Provence, l'amandier croît, pour ainsi dire, sans culture; et couvrant des plaines entières et des côteaux pierreux, il donne souvent, dès la fin de février, le spectacle enchanteur de la floraison de ses rameaux encore effeuillés. Les enfans grimpent sur cet arbre, en détachent quelques rameaux éblouissans de blancheur, et, les portant en triomphe à leurs parens, que cet hommage flatte et réjouit, semblent leur dire avec empressement : Les amandiers commencent à fleurir, et le printems est de retour.

Quand on se porte avant le jour sur une colline, dans le dessein de contempler les premiers feux de l'aurore, on aime à saisir cet instant où l'horizon blanchit à l'endroit où le soleil doit paraître. Cette blancheur

monte insensiblement au ciel, et bientôt une teinte couleur de rose vient se marier avec elle. Ainsi, à l'approche du printems, c'est la couleur blanche qui sourit la première à nos regards. Les fleurs de l'amandier sur les côteaux, celles des pommiers dans les vergers, les marguerites dans la prairie, ont la teinte de l'aube matinale, et nous annoncent l'aurore des beaux jours. Elles sont comme l'aube matinale elle-même, l'image de l'innocence, parée d'une robe blanche et d'une ceinture couleur de rose.

L'amandier a une écorce brune et raboteuse, et ses branches sont irrégulières et dures; mais de ces branches s'élancent des jets plus verts, plus minces et plus flexibles. Il en sort alternativement de petits boutons ligneux, si l'on peut parler ainsi, dont l'enveloppe est brune comme l'écorce. C'est sur ces appuis que naissent les boutons qui renferment les feuilles, et qui, à travers une triple enceinte d'écailles progressives en hauteur, et toujours moins épaisses et moins colorées vers l'intérieur, laissent échapper la pointe de feuillage, qui ne tarde pas à se développer en longues feuilles, assez semblables à celles du saule.

Les fleurs de l'amandier se groupent en bouquets par intervalles, et en nombre inégal. C'est sur-tout à l'extrémité des branches qu'on les voit étaler leurs pétales d'albâtre. On les voit sur chaque branche irrégulièrement disposées, s'épanouir sur ces courtes excroissances ligneuses qui semblent leur servir de pédoncule ou de piédestal. Quelquefois on ne distingue qu'une fleur à chaque place; mais alors un accident a fait périr le frêle bouton qui devait lui donner une compagne (1).

Le calice est d'un vert tendre nuancé de rouge, et il a cinq divisions arrondies qui se renversent à mesure que la corolle se déploie.

D'abord les cinq pétales de la fleur sont roulés autour des étamines. On appelle *étamines* ces petits filets, plus ou moins nombreux, qui entourent le centre de la fleur, et qui sont surmontés d'une espèce de chapiteau, couvert d'une poussière jaunâtre. Peu à peu les pétales s'écartent; ils retombent horizontalement. Leur tissu délicat a à-peu-près la forme d'un cœur. Leur pointe les attache au calice. Leur extrémité arrondie

---

(1) Calendrier de Flore, tom. I, pag. 316.

est creusée au milieu, pour approcher de cette forme intéressante.

Au-dessus de ces pétales, plus de vingt étamines étalent leurs colonnes de marbre surmontées de chapiteaux d'or. Le calice dans son intérieur est arrondi et creux comme un vase. Une substance molle et jaunâtre en tapisse les parois. Tout dans cette fleur a le parfum et le goût de l'amande.

Sur les bords internes de cette coupe emmiellée sont attachées les nombreuses étamines. Leur taille est inégale, et les plus rapprochées du centre sont généralement les plus courtes. Le pistil s'élève du fond du calice. On appelle *pistil* cette partie du végétal qui occupe le centre de la corolle, et dont la base est le réceptacle du fruit.

A mesure que le fruit grossit, les pétales qui protégeaient son enfance, se détachent et tapissent la terre d'une neige balsamique. Mais il arrive souvent que l'amandier, symbole de l'étourderie, fleurit trop tôt. Les gelées qui surviennent l'en punissent sans le rendre plus sage. On a comparé les talens précoces aux fleurs trop hâtives de cet arbre : ils excitent une admiration passagère; mais

ils sont moins solides que les talens qui se développent plus tard.

Quand l'amande n'est encore intérieurement qu'une espèce de gelée, et que l'écorce qui la recouvre n'est pas devenue ligneuse, on mange ce fruit avec assez de plaisir; il a un goût aigrelet, et les jeunes personnes en sont friandes. Mais peu à peu la première écorce devient coriace, et la seconde acquiert la consistance et la couleur du bois. Au mois d'août, on cueille les amandes vertes pour les desserts, et au mois d'octobre, on les cueille sèches pour les garder.

Les bonnes variétés de l'amandier se multiplient par la greffe en écusson sur d'autres amandiers. Dans les départemens septentrionaux de la France, il faut mettre cet arbre en espalier, et à l'exposition la plus méridionale; il faut même, pendant l'hiver, le couvrir de paillassons pour le garantir de la gelée.

Lorsqu'on veut semer des amandes, il est bon de les faire germer dans du sable; puis on les met une par une dans des paniers pleins de bonne terre qu'on enfouit ensuite. Cette précaution donne la facilité de transporter

les arbres, sans qu'ils en souffrent, jusqu'au moment de les greffer.

Tournefort a rangé l'amandier dans sa classe 21me., composée des arbres et arbrisseaux à fleurs simples polypétales, régulières, composé d'un nombre indéterminé de pétales disposés en rose. Il appartient à la section 7me. de cette classe, c'est-à-dire, à la section des arbres et des arbrisseaux à fleurs en rose, et dont le pistil devient un fruit à noyau.

Il y a plusieurs espèces d'amandiers : l'amandier cultivé à grand fruit ; l'amandier cultivé à fruit plus petit ; l'amandier à fruit doux à coquille plus molle ; l'amandier à fruit amer ; et quelques autres qui sont originaires des pays étrangers.

On sait que c'est aux pays étrangers que nous devons un grand nombre de nos fleurs et de nos fruits. Ainsi le mûrier a été apporté de la Chine ; le cerisier est originaire du royaume du Pont ; la vigne et l'olivier, des campagnes de la Grèce (1). Quant à l'aman-

---

(1) Dans des tems plus modernes, le marronier a été apporté de l'Inde, le cirier de la Louisiane, l'érable à sucre de la Pensylvanie, l'arbre à suif de la Chine, l'héliotrope du Pérou, l'hortensia du Japon, etc.

dier, il est originaire de la Mauritanie; et s'il se plaît dans les campagnes de Provence, c'est que le climat de cette contrée a beaucoup d'analogie avec celui de l'Afrique septentrionale. Cela explique la floraison précoce de cet arbre. On dirait qu'il veut se rapprocher de l'époque où il fleurit dans son pays natal.

Les départemens qui composent l'ancienne Provence fournissent la France entière d'amandes douces. Elles sont en partie expédiées en coque; d'autres à nu : enfin, une autre partie est employée à faire de l'huile et des pâtes.

Le nogat, les gâteaux d'amande, les pralines, les dragées, doivent rendre l'amandier cher à l'enfance. On sait que le jour de l'an il se fait partout une grande consommation d'amandes, et que ce fruit prend mille déguisemens pour flatter le goût, et faire rechercher les bonbons. Les boîtes de baptême en sont remplies; les cornets que l'on donne aux enfans, le jour des étrennes, en contiennent qui sont habillées d'une robe blanche et sucrée, et dont le goût est extrêmement flatté.

Le jour de l'an 1803, j'envoyai à une jeune Demoiselle, âgée de sept ans, un de ces cor-

nets pour ses étrennes, et je lui adressai en même-tems les vers suivans :

Vous qui déjà savez intéresser et plaire,
Vous à qui la nature a prodigué ses dons,
Sophie, acceptez ces bonbons
Que vous offre un ami sincère.

Vous êtes dans cet âge heureux
Où l'on peut accepter sans alarmer personne.
Que ce cornet ait donc quelque prix à vos yeux!
Le moindre objet en a quand l'amitié le donne.

Si vous étiez de ces enfans lutins
Dont le cœur pour un rien se fâche et se mutine,
Ce cornet que je vous destine
Serait rempli de diablotins.

Mais Sophie étant un modèle
D'ingénuité, de candeur,
ui faut des bonbons emblêmes de son cœur,
Et qui soient blancs et doux comme elle.



LE POMMIER D'API.

Dessiné par Prêtre *Gravé par Bouquet.*

LE POMMIER.

Heureux celui qui s'éloigne de la ville à l'approche du printems, et qui va contempler cette scène ravissante qu'offre la campagne à cette époque de l'année ! Dans cette saison chaque jour est un progrès, et chaque progrès une jouissance. Hier la fleur était encore toute enveloppée dans les langes du bouton ; aujourd'hui elle s'en dégage, et brille du plus vif éclat : une verdure tendre commence à garnir les bosquets, et la végétation augmente presque à vue d'œil.

De tous les arbres fruitiers, le pommier est celui dont les fleurs présentent l'aspect le plus gracieux. Ces fleurs sont réunies en bouquets comme celles du poirier, et chaque bouquet est garni à sa base de petites feuilles qui ont protégé son accroissement.

Les feuilles accompagnent la fleur, et se développent même avant elle. Elles sont simples, plus longues que larges, terminées en pointe, légèrement découpées sur les bords, d'un vert tendre, et cotonneuses sur-tout à leur partie inférieure.

Rien de comparable à la fraîcheur de la fleur du pommier ; ses pétales elliptiques, attachés par un onglet sur les bords du calice, sont d'une blancheur d'albâtre à l'intérieur. Cependant la teinte rose qui embellit leur côté extérieur, paraît et se distingue à travers ce fin tissu. C'est, dit l'Auteur du *Calendrier de Flore*, dont nous aimons à emprunter les descriptions gracieuses, c'est véritablement le charme de la modestie.

La corolle épanouie, blanchit bientôt entièrement. Les boutons à demi-ouverts, sont nuancés de rose par intervalles. Cette teinte s'étend souvent en raie longitudinale sur la moitié entière de la largeur du pétale.

Le bouton fermé encore est d'un rose inégal, comme une petite joue d'enfant ; mais il est tout rose.

Je voudrois avoir le portrait de ma fille Noémi, tenant à la main un bouquet de ces fleurs ; et si le bouquet est charmant, qu'est-ce donc que l'arbre lui-même ?

Les pétales, au nombre de cinq, croissent avec les progrès de la fleur, et sont plus grands, plus alongés que ceux des autres arbres fruitiers. Le calice a cinq divisions effilées qui retombent promptement. Les

pétales sont placés aux intervalles de ces divisions.

Les étamines, au nombre de vingt environ, sont d'inégaux filets d'ivoire surmontés d'une anthère (on appelle *anthère* le sommet des étamines), semblable à un chapiteau d'un jaune pâle. Ce bouquet, assez serré, s'élève dans le cercle étroit que forment les onglets des pétales. Cinq pistils sont placés entre toutes ces colonnes, et le fruit doit se développer au-dessous du réceptacle où ils reposent.

Ces cinq pistils, verdâtres et cotonneux, se réunissent en un seul corps à leur base, et paraissent entre les étamines comme un petit balai de joncs fleuris.

Telle est la fleur bienfaisante et jolie qui nous donne un bon fruit si durable et si sain, si varié sur-tout, et cela sans que l'œil puisse découvrir à quel jeu de la sève est due cette variété.

On connaît près de quarante espèces ou variétés de pommes; et comme ces variétés ne mûrissent pas à la même époque, et que la plupart se conservent pendant long-tems, on a l'avantage de manger des pommes pendant toute l'année.

La pomme de calville, le fenouillet, la reinette, l'api, sont connues et aimées de tout le monde. On mange encore des pommes d'api et des pommes de reinette dans cette saison. Le pommier reinette grise de Granville résista, sans précaution, au rigoureux hiver de 1788 à 1789.

Il est plusieurs départemens où l'on cultive le pommier pour en obtenir une boisson qu'on appelle *cidre;* et ces départemens sont: la Somme, la Seine-Inférieure, l'Eure, le Calvados, la Manche, l'Orne, et l'Ile-et-Vilaine.

Il n'y a que ceux de ces départemens, qui composaient la ci-devant Normandie, où le cidre soit l'unique boisson des habitans. Dans l'Ile-et-Vilaine, dans l'Eure, on cultive la vigne concurremment avec le pommier. Dans la Somme, où le raisin ne mûrit pas, on fait simultanément usage de la bière et du cidre.

Le pays de Caux, Seine-Inférieure, quoique produisant des cidres de qualité moins estimée, est remarquable par ses plantations de pommiers, qui y sont l'objet des soins les plus suivis du cultivateur. C'est sur-tout dans l'espace de cinq à six lieues, jusqu'à la mer, en allant depuis Dieppe jusqu'au Hâvre, qu'on

rencontre des vergers dignes de l'attention du voyageur. Ces vergers sont environnés de fossés de six à sept pieds de profondeur, sur autant de largeur. Sur ces fossés s'élèvent des arbres de futaie pressés les uns contre les autres, et destinés à fournir le bois de construction et de chauffage nécessaire, et à protéger les pommiers contre les vents de mer, qui détruiraient les fleurs et les fruits, fatigueraient ou renverseraient les arbres. C'est dans ces vastes enclos que se trouvent les pommiers. Non-seulement on cultive cet arbre avec le plus grand soin, mais encore on porte l'attention la plus scrupuleuse sur sa reproduction. Une des conditions des baux stipule que les fermiers auxquels on accorde les arbres renversés par le vent, ou morts de vieillesse, les remplaceront par un bon arbre tout greffé, dont on spécifie souvent la grosseur.

La quantité de pommes, dit M. Tessier (*Annales de l'Agriculture*), qu'on retire d'un bel arbre, est considérable. Le terme moyen du produit de ceux qui sont en très-bon état, est de dix boisseaux, mesure du pays, qui répondent à-peu-près à trente boisseaux de Paris. Or, pour faire un tonneau de petit cidre, en y mêlant de l'eau, on

emploie vingt boisseaux de pommes. Quatre beaux arbres peuvent donc fournir la boisson d'un homme pendant deux ans.

La durée d'un pommier dépend de plusieurs circonstances. Les espèces à fruit hâtif périssent plutôt que les autres. Il faut renouveler plus souvent ceux qui sont plantés dans un terrain humide; et, en général, on conserve plus long-tems ceux que l'on soigne et que l'on cultive davantage. Plantés à huit ans, ils sont en plein rapport à vingt-cinq. Ordinairement, quand ils n'éprouvent pas d'accident, ils subsistent jusqu'à soixante-dix ans.

La Manche et le Calvados sont les contrées qui produisent les meilleurs cidres. Ceux de Touques, et d'Isigny sur-tout, supportent la mer, et sont connus dans tous les pays vignobles où il prend fantaisie de faire usage de cette boisson.

Le pays de Bray, Seine-Inférieure, produit aussi de très-bons cidres, ainsi que le Vexin, département de l'Eure. Il s'en fait des envois considérables à Paris. Dans le département de l'Eure, le pommier et le poirier sont généralement plantés sur toute la surface de son territoire. Toutes les routes, chemins

vicinaux, passages, etc., sont bordés d'un double ou triple rang de ces arbres fruitiers. On y fait beaucoup de cidre qui sert à la consommation des habitans du pays : le reste se vend pour Paris. On fait avec le cidre et le *poiré* (1) une eau-de-vie estimée. Le quartier de Dol produit un cidre qui supporte le transport sur mer, et même qui s'y bonifie. On en faisait ci-devant des envois aux Colonies où il était fort accrédité.

Il se consomme beaucoup de cidre dans les pays où on le fabrique, particulièrement dans les anciennes provinces de Bretagne, de Normandie, et une partie de la Picardie. Le surplus est mis dans la consommation de l'intérieur. Le principal débouché de cette boisson est à Paris; mais la consommation que cette ville en fait, varie, et est en raison inverse de l'abondance du vin : de manière que le port du Louvre reçoit quelquefois douze mille muids de cidre par an, et quelquefois aussi il n'en reçoit que deux ou trois mille. On peut porter les arrivages, année commune, à six mille muids, qui, au prix

(1) On donne le nom de *poiré* à une boisson faite avec les fruits du poirier.

moyen de quatre-vingt francs le muid, donnent un produit de quatre cents quatre-vingt mille francs. Tous ces cidres sont, sur les lieux, à environ la moitié de ce prix.

Tournefort a rangé le pommier dans la classe 21[e]. de son Système. Il forme le genre 5 de la section 8, composée des arbres et des arbrisseaux à fleurs en rose, dont le calice devient un fruit à pepin.

Lorsque la fleur du pommier est passée, le calice devient un fruit charnu presque rond, creusé d'un nombril dans l'endroit où il est attaché au pédoncule, et ayant un creux égal à la partie antérieure. On trouve dans la chair de ce fruit cinq loges remplies de pepins oblongs.

LA CHUTE D'UNE POMME.

Éliza, douée d'une grande intelligence, aimait à s'entretenir avec son Papa sur les matières qui faisaient le sujet de ses études ; et toutes les fois qu'elle ne concevait pas bien ce qu'elle lisait, elle ne manquait pas de demander à ce Papa, aussi instruit que complaisant, les explications dont elle avait besoin.

Un jour qu'elle avait lu quelques articles du *Dictionnaire des Hommes célèbres, à l'usage de la jeunesse*, dont son Papa était éditeur, elle vint lui dire : Papa, j'ai lu aujourd'hui que le célèbre Newton fut conduit à l'une de ses grandes découvertes en voyant une pomme tomber du haut d'un pommier. Qu'est-ce qu'il y avait là d'extraordinaire ?

LE PAPA.

Il n'y avait rien d'extraordinaire ; mais ce fait attira son attention.

ÉLIZA.

Et qu'est-ce qu'il pensa là-dessus ?

LE PAPA.

Il se demanda par quelle cause la pomme était portée vers la terre.

ÉLIZA.

Eh bien! je lui aurais dit: La pomme tomba, parce que la tige se rompit, et qu'il n'y avait rien là pour la soutenir.

LE PAPA.

Et que veux-tu conclure de là?

ÉLIZA.

Je conclus que la pomme devait tomber, et vous le comprenez bien.

LE PAPA.

Mais pourquoi devait-elle tomber? c'est là le point de la question; c'est là ce qui fait la difficulté.

ÉLIZA.

Elle devait tomber parce qu'elle ne pouvait pas s'en empêcher.

LE PAPA.

Mais pourquoi ne pouvait-elle pas s'en empêcher?

ÉLIZA.

Je l'ai déjà dit : Parce qu'il n'y avait rien pour la retenir.

LE PAPA.

Mais en supposant qu'il n'y eût rien pour la retenir, s'ensuit-il que la pomme dût venir sur la terre ?

ÉLIZA.

Oui, sans doute.

LE PAPA.

Une pomme est-elle animée ou inanimée ?

ÉLIZA.

Inanimée, assurément.

LE PAPA.

Et les choses inanimées se meuvent-elles d'elles-mêmes ?

ÉLIZA.

Non, je ne le pense pas ; mais une pomme tombe parce qu'elle est forcée de tomber.

LE PAPA.

Fort bien. Elle est forcée de tomber. Il y a

donc une force invisible qui n'est pas dans la pomme, et qui cependant agit sur la pomme; autrement elle resterait toujours là où elle est, quoiqu'elle fût détachée de l'arbre.

ÉLIZA.

Vous croyez?

LE PAPA.

Indubitablement; car il n'y a nécessairement que deux causes pour la mettre en mouvement, ou sa propre force, ou une force étrangère.

ÉLIZA.

Mais toute autre chose tombe sur la terre aussi bien qu'une pomme, quand il n'y a rien pour la retenir.

LE PAPA.

Cela est vrai; c'est pourquoi il doit y avoir une cause universelle de cette tendance, que tous les corps ont à tomber.

ÉLIZA.

Et quelle est-elle?

LE PAPA.

Si les corps inanimés ne peuvent se mouvoir d'eux-mêmes, il ne peut y avoir d'autre cause de leur chute, si ce n'est que la terre les attire.

ÉLIZA.

Mais la terre n'est pas animée.

LE PAPA.

Je le sais, et le célèbre Newton le savait aussi ; mais ce Savant, après une profonde méditation, découvrit qu'il existe une loi de la nature en vertu de laquelle chaque particule de matière, c'est-à-dire, chacun des élémens dont le monde est composé, attire à lui d'autres particules de matière, avec une force proportionnée à sa grandeur et à sa distance. Or, le globe de la Terre est une prodigieuse masse de matière, à laquelle rien ne peut être comparé : c'est pourquoi il attire avec une puissante force tous les corps à sa portée. C'est là la cause de leur chute : c'est ce qui s'appelle la gravitation des corps, ou leur force de pesanteur.

ÉLIZA.

J'entends. C'est à-peu-près ainsi que l'aimant attire une aiguille.

LE PAPA.

Oui ; c'est là une attraction, mais d'une espèce particulière, qui agit seulement entre l'aimant et le fer ; au lieu que l'*attraction de la terre* agit sur tous les corps également.

ÉLIZA.

Mais pourquoi donc ne sommes-nous pas tous attirés sur la terre?

LE PAPA.

Parce que nous sommes vivans. Nous avons une faculté de nous mouvoir par nous-mêmes, qui peut, jusqu'à un certain point, surmonter l'attraction de la terre : mais ce qui nous empêche de sauter à un mille de hauteur aussi bien qu'à deux pieds, c'est cette attraction de la terre, qui nous y ramène de nouveau quand la force de notre saut est dépensée.

ÉLIZA.

D'après cela je commence à comprendre ce que j'ai ouï dire des peuples vivans de l'autre côté du Globe, qu'on appelle, je crois, nos *Antipodes*, parce qu'ils ont leurs pieds tournés vers les nôtres, et leurs têtes en l'air. Je m'étonnais toujours de ce qu'ils pouvaient exister ainsi sans tomber. A présent je comprends que la terre les attire à elle.

LE PAPA.

Fort bien. Les Antipodes ont, comme nous, un ciel étoilé sur leur tête. A midi, quand la

soleil luit au-dessus de nous, les étoiles brillent au-dessus d'eux.

ÉLIZA.

Mais qui soutient la terre en l'air?

LE PAPA.

Que veux-tu dire? Où la terre pourrait-elle tomber?

ÉLIZA.

Je ne sais; mais je suppose que ce serait là où il y aurait plus de force pour l'attirer. J'ai ouï dire que le soleil est infiniment plus grand que la terre. Celle-ci ne pourrait-elle point aller vers lui?

LE PAPA.

Je prendrai un autre moment pour te répondre, et tu sauras comment la terre est à l'abri d'un tel danger. Vois cependant où vient de nous conduire la chute d'une pomme.

ÉLIZA.

Aux Antipodes, et je ne sais où.

LE PAPA.

Cela te montre, mon enfant, quel parti un génie attentif peut tirer du fait le plus ordinaire.

LA NATURE ET L'ÉDUCATION.

FABLE *imitée de l'Anglais.*

La Nature et l'Éducation se promenaient un jour ensemble sous une plantation d'arbres, et conversaient familièrement en se tenant par la main.

Voyez, dit la Nature à l'Éducation, voyez comme ces pins croissent, comme ils sont beaux et droits ! ce sont mes enfans ; on les reconnaît à leur taille noble et élancée. Mais ces chênes sont tortus et estropiés, et c'est votre faute, ma sœur ; vous les avez plantés trop serrés, et vous ne les avez point plantés convenablement.

Ma sœur, répondit l'Éducation, je vous assure que j'en ai pris beaucoup de soin ; mais vous m'aviez donné de mauvais glands qui ne pouvaient jamais produire de beaux arbres.

La dispute s'échauffa : la Nature et l'Éducation se donnèrent mutuellement des torts ; mais enfin, au lieu de se blâmer et de se quereller, elles commencèrent par exalter chacune leur pouvoir, leur influence, et finirent

par se défier à un combat dont l'événement pût décider à laquelle des deux appartenait la supériorité.

Il fut convenu que chacune adopterait un favori, et l'éleverait en dépit de tous les obstacles que pourrait lui susciter sa rivale.

La Nature fixa son choix sur un jeune et vigoureux sapin, dont un des parens était devenu le grand mât d'un vaisseau de guerre. Traitez sa jeune tige ainsi qu'il vous plaira, dit-elle à sa sœur, je suis résolue à la pousser aussi droite qu'une flèche.

L'Éducation donna ses soins à un pommier sauvage, et s'écria : Je veux l'élever de manière à ce qu'il ait autant de prix qu'en aura votre sapin.

Toutes deux se mettent à l'ouvrage. Pendant que la Nature nourrissait son pin avec une profusion de sève, l'Éducation fixa une corde au sommet du jeune arbre, et, l'inclinant de toutes ses forces, l'attacha au tronc d'un chêne voisin.

Le sapin travaillait à monter ; mais, ne pouvant vaincre l'obstacle, il poussa de côté, semblable à un arc : à la vérité sa vigueur était telle que son sommet, après être descendu aussi bas que ses branches, fit un nou-

veau jet vers le ciel; mais sa beauté, son utilité, furent perdues sans retour.

Le pommier coûta des peines infinies à l'Éducation : celle-ci le taillait, l'élaguait, s'efforçait de lui donner une belle forme. Vains travaux! soins inutiles! elle était sans cesse contrariée par la Nature : une branche poussait par-ci, un nœud se formait par-là; et jamais un seul jet ne prenait la direction convenable. A force d'attention, le tronc fut, à la vérité, maintenu passablement droit; mais la tête, croissant de travers, avait la plus mauvaise grâce. L'Éducation, désespérant de faire un bel arbre de son pommier, greffa le tronc, et l'amena enfin à donner des fruits passables.

Au bout de l'expérience, les deux sœurs se réunirent pour comparer leurs succès respectifs. Ah! ma sœur, dit la Nature, je vois bien qu'il est en votre pouvoir de gâter le meilleur de mes ouvrages.

Ma sœur, dit l'Éducation, je conviens également qu'il est assez difficile de lutter avec vous : cependant, à force de patience, et en prenant beaucoup de peine, on peut encore avoir quelque succès.

CONSIDÉRATIONS
SUR
LES PHÉNOMÈNES DE LA VÉGÉTATION.

ARTICLE PREMIER.

La contemplation des merveilles de la Nature deviendrait une des plus douces occupations de la jeunesse, et lui offrirait chaque jour des attraits nouveaux, si, à l'exemple de Fénélon, de Pluche, de Derham, et de quelques autres écrivains recommandables, on s'attachait à rendre l'Histoire Naturelle familière aux jeunes élèves; et si, laissant de côté ces nomenclatures barbares, qui sont devenues la science, on n'éloignait pas la jeunesse de l'étude des merveilles de l'univers par la repoussante bizarrerie des dénominations.

Les enfans sont doués de curiosité et d'ardeur pour acquérir des connaissances. On peut profiter de ce penchant naturel, et le diriger vers la recherche des objets les plus

précieux et les plus frappans. On peut favoriser le goût d'une jeune personne pour l'étude des plantes, en lui donnant un petit coin du parterre à cultiver à son gré, ou, à défaut, quelques vases dans lesquels elle puisse voir naître les fleurs de chaque saison.

Je me souviens que, tout jeune encore, j'avais un certain plaisir à semer des graines, et à épier le moment de leur germination. Je ne voyais pas sans un étonnement profond le pois et la fève que j'avais déposés dans le sein de la terre, sortir, après un certain nombre de jours de leur inaction, et commencer à jouir d'une vie active.

J'avais remarqué, sans le secours d'aucun livre, que les graines d'une plante ont beaucoup de rapports avec les œufs des oiseaux. En effet, il est aussi merveilleux de voir qu'un arbre colossal comme le chêne soit produit par un gland, qu'il l'est de voir le coq superbe naître d'un œuf qui ne paraît doué d'aucun principe de vie. La coque de l'œuf est comme la surface extérieure de la graine que l'on nomme l'*épiderme*, et qui varie de forme et de couleur, suivant les espèces différentes.

Le nombre des semences ou graines paraît assez constamment le même dans les mêmes

espèces de plantes. Ainsi le nombre des œufs paraît assez constamment le même dans les mêmes espèces d'oiseaux. Il est des végétaux qui ne produisent jamais qu'une seule graine; d'autres en produisent toujours deux; ceux-ci quatre; ceux-là plusieurs; et enfin d'autres en fournissent un très-grand nombre. Il en est de même des oiseaux; et comme il y a une différence sensible dans la grandeur respective des œufs, depuis l'œuf de l'autruche jusqu'à celui de l'oiseau-mouche, il y a aussi une différence sensible dans la grandeur respective des semences, considérée depuis l'amande du cocotier, par exemple, jusqu'aux graines de la fougère et du politric.

La couleur des œufs est très-différente, suivant les différentes espèces d'oiseaux qui les pondent. La couleur des semences est aussi très-différente, suivant les diverses espèces de plantes qui les portent : il en est de blanches, de rouges, de vertes, de bleues, de jaunes, de noires, etc.; et plusieurs sont encore agréablement variées par des nuances de ces diverses couleurs.

J'avais remarqué qu'au-dessous de la première pellicule extérieure de la graine, la nature en a placé une seconde beaucoup plus

mince, comme dans l'œuf. C'est dans l'intérieur et sous cette seconde enveloppe qu'est contenue une substance de nature farineuse, à laquelle les Botanistes ont donné le nom d'*albumen* (farine blanche) : elle est destinée à servir de première nourriture à la plantule qu'elle environne ordinairement de toutes parts.

On ne peut se faire une idée de la plantule qu'en retirant de la terre une graine qui commence à germer. Il m'est arrivé plusieurs fois, dans mon enfance, de déterrer le pois ou la fève que j'avais planté, à l'époque où la plumule commençait à soulever la terre pour se faire jour.

Quelle n'était pas mon admiration en voyant le mécanisme inconcevable de la végétation, et la plante toute entière déjà esquissée à mes regards !

Je distinguais alors clairement trois parties principales dans la plante naissante, c'est-à-dire, dans la plantule.

L'une, destinée à aller puiser dans le sein de la terre les sucs propres à la nourriture et au développement du végétal. Les Botanistes lui ont donné le nom de *radicule*, qui signifie petite racine. C'est elle qui s'échappe la pre-

mière des enveloppes de la graine. Sa forme approche de celle d'un petit bec qui pointe vers la terre.

La partie supérieure de la plante naissante est destinée à s'élever vers le ciel. C'est un groupe, un assemblage en miniature de la tige et des feuilles, qui, en se développant successivement, formeront, avec le tems, un végétal souvent d'une étendue considérable. La feuille naissante est plissée, et ressemble assez à une petite plume. C'est ce qui a engagé les Botanistes à donner à cette partie du végétal opposée à la radicule, le nom de *plumule*.

Enfin, je distinguais dans la plante naissante une dernière partie, qui dépérit en nourrissant tout-à-la-fois, et la plumule, et la radicule. Les Botanistes ont donné le nom de *lobes nourriciers* ou de *cotylédons* à ces deux corps, extérieurement convexes, appliqués l'un sur l'autre par leur surface interne; qui renferment le germe de la plante, et concourent à son développement en fournissant à la radicule et à la plumule la première nourriture qui leur convienne.

Quand la radicule, ayant pénétré dans la terre, y trouve des sucs plus nourrissans,

elle les transmet à la plantule, dont le développement devient alors beaucoup plus rapide; et c'est ordinairement à l'époque de l'apparition des feuilles que les lobes nourriciers (il est des plantes qui n'en ont qu'un seul), après avoir rempli les vues de la Providence, qui les avait destinés à alimenter, dans le sein de la terre, la plantule naissante, se flétrissent, tombent, se dessèchent et meurent.

Je me mis à recueillir différentes graines, pour examiner combien elles varient entre elles dans leur forme, leur surface, et dans leurs divers accessoires. J'en vis dont la forme est entièrement ronde, et que les Botanistes appellent *globuleuses;* d'autres approchant de la forme d'un œuf; d'autres ressemblant à une toupie, et que pour cette raison on appelle *turbinées :* j'en vis de planes, de comprimées, d'acuminées, d'obtuses, de cylindriques; j'en vis de surmontées d'une espèce de panache et de plumet, et celles-ci me parurent dignes d'un examen particulier.

(*La suite au* N°. *prochain du* PANIER DE FRUITS.)



LE FRAISIER.

Dessiné par Prêtre — *Gravé par Maradan.*

LE
PANIER DE FRUITS.

LE FRAISIER.

Le Fraisier, cette plante que la nature prodigue dans nos bois, et qui fait un des ornemens et un des trésors de nos jardins, est encore couvert de fleurs, qu'il nous présente déjà ses fruits rouges et parfumés.

On sait que le Fraisier est composé d'une tige touffue couverte d'un épais duvet, et chargée de feuilles multipliées, au-dessus desquelles paraissent des corolles blanches qui préparent un fruit délicieux.

Les feuilles du Fraisier sont au nombre de trois, à l'extrémité d'un support long et délié. Celle du milieu est la plus grande. Elles se terminent en pointe, et sont découpées sur leurs bords.

Le dessous de la feuille est d'un vert pâle : les poils du duvet y sont presque couchés. Le côté extérieur est d'un rouge beaucoup plus vif, et aussi velu que le côté inférieur.

Cette feuille garde l'empreinte des plis qui la serraient avant son développement. Les nervures multipliées qui correspondent à la nervure principale, sont comme autant de charnières.

Les fleurs sont disposées sur de courts pédoncules, par petits bouquets irréguliers.

Le calice est fait en étoile, et forme un petit plateau propre à soutenir la corolle, et ensuite le fruit. Il a cinq grandes divisions terminées en pointes, et entre lesquelles de petites languettes semblent s'avancer par surcroît.

La corolle est composée de cinq petits pétales qui s'ouvrent horizontalement, et qui adhèrent au calice par un onglet dont la couleur est quelquefois jaunâtre.

Il est impossible de décrire le Fraisier, sans se rappeler la description intéressante qu'en a faite l'Auteur des *Études de la Nature*, et de *Paul et Virginie*.

La nature est infiniment étendue, dit ce célèbre écrivain, et l'esprit de l'homme est très-borné. Non-seulement son histoire générale, mais celle de la plus petite plante est bien au-dessus de ses forces. Voici à quelle

occasion M. Bernardin de Saint-Pierre en acquit la conviction.

Un jour d'été, pendant qu'il travaillait à mettre en ordre quelques observations qu'il avait faites, il aperçut sur un Fraisier qui était venu par hasard sur sa fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie lui prit de les décrire. Le lendemain il en vit d'une autre sorte, qu'il décrivit encore. Il en observa pendant trois semaines trente-sept espèces toutes différentes; mais il en vint à la fin en si grand nombre, et d'une si grande variété, qu'il laissa là cette étude, quoique très-amusante, parce qu'il manquait de loisir, et, pour dire la vérité, d'expression.

Les mouches qu'il avait observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de châtoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban, d'autres allongées en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir. Elle étincellait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes. Quelques-

unes en avaient de longues et de brillantes, comme des lames de nacre; d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons. Celles-là s'élevaient en l'air en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à-peu-près semblable à celui des cerfs-volans de papier. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs; d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venaient pour des raisons tout-à-fait inconnues à celui qui les observait; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient tout-à-fait immobiles, et qui avaient l'air d'observer ce qui se passoit autour d'elles.

M. de Saint-Pierre dédaigne, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres petits animaux, qui étaient attirées sur son Fraisier; telles que les limaçons qui se

nichaient sous ses feuilles ; les papillons, qui voltigeaient autour ; les scarabées, qui en labouraient les racines ; les petits vers, qui trouvaient le moyen de vivre dans la seule épaisseur d'une feuille ; les guêpes et les mouches à miel, qui bourdonnaient autour de ses fleurs ; les pucerons, qui en suçaient les tiges ; les fourmis, qui léchaient les pucerons ; enfin les araignées, qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, dit-il, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison si j'eusse écrit l'histoire de mon Fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitans. D'ailleurs mon Fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois, sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne

l'observois qu'à des momens perdus. Je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes sur-tout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

M. de Saint-Pierre vit bientôt s'agrandir encore le cercle des observations qu'il pouvait faire sur son Fraisier.

En examinant les feuilles de ce végétal, au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, il les trouva divisées par compartimens hérissés de poils, séparés par des canaux et parsemés de glandes.

Ces compartimens lui parurent semblables à de grands tapis de verdure. Ils lui offrirent comme des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels doivent habiter des animalcules, c'est-à-dire, des animaux infiniment petits, pareils à ceux qu'on voit nager dans

une goutte d'eau, à l'aide des microscopes.

On peut, dit-il, croire par analogie qu'il y a des animalcules qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies, et qui boivent dans leurs glandes façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idées. Les anthères jaunes des fleurs suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis ou de topaze d'une grandeur incommensurable; les nectaires, des fleurs de sucre; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes, que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'a pas encore imités.

Mais quand M. de Saint-Pierre aurait pu acquérir une connaissance intime des animalcules de son Fraisier, il n'aurait pas encore eu l'histoire de cette plante. Il aurait fallu qu'il étudiât ses rapports avec le reste de la Nature; avec le soleil qui la fait fleurir, les vents qui la ressèment, et les ruisseaux dont elle fortifie les rives qu'elle embellit. Il

eût fallu savoir comment elle se conserve en hiver par des froids qui font fendre les pierres ; et comment elle reparaît verdoyante au printems, sans qu'on ait pris soin de la préserver de la gelée ; comment, faible et se traînant sur la terre, elle s'élève depuis le fond des humbles vallées jusqu'au sommet des Alpes, et parcourt le globe du nord au midi, de montagnes en montagnes, formant dans sa route mille réseaux charmans de ses fleurs blanches et de ses fruits couleur de rose, avec les plantes de tous les climats ; comment elle a pu s'étendre depuis les montagnes de Cachémire jusques à Archangel, et depuis les monts Félices, en Norwège, jusqu'au Kamtchatka ; comment enfin on la retrouve dans les deux Amériques, quoiqu'une infinité d'animaux lui fasse partout la guerre, et qu'aucun jardinier ne se mêle de la ressemer.

Avec toutes ces lumières, l'observateur n'aurait encore eu que l'histoire du genre, et non celle des espèces : il en resterait à connaître les variétés, qui ont chacune leur caractère, par leurs fleurs uniques, disposées deux à deux, ou réunies en grappes ; par la couleur, le parfum et la saveur de leurs fruits ; par la grandeur, les découpures, les nervures, le

lissé ou le velouté de leurs feuilles. Un de nos plus fameux Botanistes, Sébastien le Vaillant, en a trouvé, dans les seuls environs de Paris, cinq espèces différentes, dont trois portent des fleurs, sans donner des fruits. On en cultive une douzaine d'étrangères dans nos jardins, telles que celles du Chily, du Pérou, des Alpes, ou de tous les mois; celle de Suède, qui est verte, etc. Mais combien de variétés nous sont inconnues! Chaque degré de latitude n'a-t-il pas la sienne? N'est-il pas à présumer qu'il y a des arbres qui portent des fraises, comme il y en a qui portent des pois et des haricots? Ne peut-on pas même considérer comme des variétés du Fraisier les espèces très-nombreuses des framboisiers et des rubus, avec lesquels il a une analogie frappante, par la découpure de ses feuilles, par ses sarmens qui tracent sur la terre, et qui se replantent eux-mêmes, par la forme de ses fleurs en rose, et celle de ses fruits, dont les semences sont en dehors? N'a-t-il pas encore des affinités avec les églantiers et les rosiers par ses fleurs, avec le mûrier par ses fruits, et par ses feuilles avec le treffle même, dont une espèce, aux environs de Paris, porte de plus des semences agrégées en forme de fraises? Si on pense

maintenant que tous ces variétés, analogies, affinités, ont dans chaque latitude des relations nécessaires avec une multitude d'animaux, et que ces relations nous sont tout-à-fait inconnues, on verra que l'histoire complète du Fraisier suffirait pour occuper tous les Naturalistes du monde.

Que serait-ce donc s'il fallait écrire ainsi celle de toutes les espèces de végétaux répandues sur la surface de la terre ? Le fameux Linnée en comptait sept à huit mille, mais il avait peu voyagé. Le célèbre Sherard en connaissait, dit-on, seize mille. Un autre Botaniste en fait monter le nombre à vingt mille. Enfin, un plus moderne se vante d'en avoir fait à lui seul une collection de vingt-cinq mille, et il porte à quatre ou cinq fois autant le nombre de celles qu'il n'a pas vues. Mais toutes ces évaluations sont bien faibles, si on considère, d'après les remarques même de ce dernier observateur, que l'on ne connaît presque rien de l'intérieur de l'Afrique, de celui des trois Arabies, et même des deux Amériques; fort peu de chose de la Nouvelle-Guinée, des nouvelles Hollande et Zélande, et des îles nombreuses de la mer du Sud, dont la plupart elles-mêmes sont encore inconnues.

On ne connaît guère que quelques rivages de l'île de Ceylan, de la grande île de Madagascar, des archipels immenses des Philippines et des Moluques, et de presque toutes les îles de l'Asie. Pour ce vaste continent, à l'exception de quelques grands chemins dans l'intérieur, et de quelques côtes où trafiquent nos Européens, on peut dire qu'il nous est tout-à-fait inconnu. Combien de terrains en Tartarie, en Sibérie, et dans beaucoup de royaumes de l'Europe même, où jamais les Botanistes n'ont mis le pied! Quelques-uns, à la vérité, nous ont donné des flores Malabares, Japonaises, Chinoises, etc. Mais si on fait attention qu'ils n'ont parcouru, dans ces pays, que quelques rivages, bien souvent dans une seule saison de l'année où il ne paraît qu'une partie des plantes naturelles à chaque climat; qu'ils n'ont vu que les campagnes situées aux environs de nos Comptoirs; qu'ils n'ont pu s'enfoncer dans des déserts où ils n'auraient trouvé ni subsistances, ni guides, ni pénétrer dans le sein d'une foule de nations barbares dont ils ignoraient la langue, on trouvera que leurs collections les plus vantées, quoique très-estimables, sont encore bien imparfaites.

LE GROSEILLER.

La même bonté qui a mis à la portée des plus jeunes mains les fleurs qui devaient former nos bouquets, a dû mettre aussi à la portée de nos mains les fruits salutaires qui devaient nous nourrir et nous rafraîchir.

Presque tous nos arbres fruitiers sont faciles à escalader, et diffèrent en cela de la plupart de ceux des forêts. De plus, tous ceux qui donnent des fruits mous dans leur maturité, et qui auraient été exposés à se briser dans leur chute, comme les figuiers, les mûriers, les pruniers, les pêchers, les abricotiers, les groseillers, les présentent à peu de distance de terre. Ceux, au contraire, qui produisent des fruits durs, et qui n'ont rien à risquer dans leur chute, les portent fort élevés, comme les noyers, les châtaigniers et les cocotiers.

Dans nos climats tempérés nous éprouvons une bienveillance remarquable de la part de la nature. C'est dans la saison chaude et sèche qu'elle nous donne quantité de fruits pleins d'un jus rafraîchissant, tels que les fraises, les groseilles, les cerises, les framboises;



LE GROSEILLIER

Dessiné par Prêtre, *Gravé par Maradan.*

et, à l'entrée de l'hiver, ceux qui échauffent par leurs huiles, tels que les amandes et les noix.

Le bois qui porte les groseilles a une couleur grise, une peau sèche en apparence, qui n'annonce point la vie. Ses feuilles sont assez tardives, et c'est sous leur abri, c'est avec la succion dont elle les alimentent que se forment les grappes de fleurs.

Chaque petit pédoncule de la grappe appelé à porter une groseille, est sous-accompagné d'une espèce de stipule imperceptible.

Tournefort range le Groseiller dans la section 7, genre 9 de la 21me. classe. Le Groseiller, dit-il, est un genre de plantes dont les fleurs sont ordinairement à cinq pétales disposés en rond et attachés aux parois du calice, qui est une espèce de godet, dont les bords sont découpés en cinq parties. La partie postérieure de ce calice devient une baie ronde ou ovale, molle, charnue, et qui renferme dans sa cavité plusieurs semences assez menues.

Rien de séduisant dans l'extérieur de cette fleur, qui nous donne un fruit si agréable, même à la vue. Pâle, terne, sans élégance dans sa forme, sans agrément dans son maigre tissu, la grappe et ses fleurs n'appellent point

l'intérêt. On ne dirait jamais qu'un fruit si brillant dût orner ensuite cet arbrisseau. C'est une douce leçon que nous donne la nature.

Le Groseiller est originaire des Alpes. Annibal peut-être descendit de son éléphant pour se rafraîchir de ses fruits. Le Groseiller greffé sur un jeune plant de cacis, donne des grains égaux presque à ceux de la vigne.

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES PHÉNOMÈNES DE LA VÉGÉTATION.

SECOND ARTICLE.

Il n'est personne qui, dans son enfance, ne se soit amusé quelquefois à souffler sur les graines emplumées de cette plante à fleurs composées, qu'on appelle *Pissenlit* ou *Dent-de-lion*.

En examinant de près une de ces plumes, on voit que la graine adhère à l'extrémité inférieure comme la pointe d'un petit dard. C'est une flèche fabriquée par la nature, avec une précision dans les formes, et un fini dans le travail, qu'on ne saurait trop admirer. Du premier coup-d'œil on en devine l'usage. Elle est faite pour faire voler la semence au gré du vent, et par-là elle se sème elle-même.

C'est un des moyens de la nature pour disperser au loin les semences, et leur faire atteindre tous les lieux propres à leur accroissement. On sait qu'il y a beaucoup d'autres

plantes qui sont pourvues d'ailes semblables; et ce sont sur-tout les plantes des montagnes. J'entends ici par plantes de montagnes celles qui croissent dans les lieux sablonneux et secs, sur les tertres, dans les rochers, sur les bords escarpés des chemins, dans les murailles, enfin loin des eaux.

Les semences des chardons et des bluets, des chicorées, etc. ont des volans, des aigrettes, des panaches, et plusieurs autres moyens de s'élever qui les portent à des distances prodigieuses. Celles des graminées, qui vont aussi fort loin, ont des balles et des panicules. D'autres, comme celles de la giroflée jaune, sont taillées comme des écailles légères, et vont au moindre vent s'implanter dans la plus petite fente d'un mur. Les graines des plus grands arbres de montagne ne sont pas moins volatiles. Celle de l'érable a deux ailerons membraneux, semblables aux ailes d'une mouche. Celle de l'orme est enchâssée au milieu d'une foliole ovale. Celles du cyprès sont presque imperceptibles. Celles du cèdre sont terminées par de larges et minces feuillets qui forment comme un pivot par leur agrégation. Les graines sont au centre du pivot; et dans le tems de leur mâturité, les

feuillets où elles sont attachées, se détachent les uns des autres, comme les cartes d'un jeu, et chacun d'eux emporte au loin son pignon.

Les semences des plantes de montagne, qui paraissent trop lourdes pour voler, ont d'autres ressources. Plusieurs d'entre elles ont des cosses dont les ressorts les élancent fort loin. Celles qui n'ont ni panaches, ni ailes, ni ressorts, et qui, par leur pesanteur, semblent destinées à rester au pied du végétal qui les a produites, sont souvent celles qui vont à des distances plus éloignées. Elles volent avec les ailes des oiseaux. C'est ainsi que se ressement une multitude de baies et de fruits à noyaux. Leur semences sont renfermées dans des croûtes pierreuses qui sont indigestibles. Les oiseaux les avalent, et vont les planter sur les corniches des tours, dans les fentes des rochers, sur les troncs des arbres, au-delà des fleuves et même des mers. C'est par ce moyen qu'un oiseau des Moluques repeuple de muscadiers les îles désertes de cet archipel, malgré les efforts des Hollandais, qui détruisent ces arbres dans tous les lieux où ils ne servent pas à leur commerce.

Il est très-digne de remarque, que les semences volatiles sont en beaucoup plus grand nombre que les autres espèces; et en cela on doit admirer les soins d'une Providence qui a tout prévu. Les lieux élevés pour lesquels elles sont destinées, étaient exposés à être bientôt dépouillés de leurs végétaux par la pente de leur sol, et par les pluies qui tendent sans cesse à les dégrader. Au moyen de la volatilité des graines, ils sont devenus les lieux de la terre les plus abondans en plantes. C'est dans ces montagnes que sont les trésors des Botanistes.

On doit encore observer, non sans admiration, que le tems de la maturité des plantes volatiles arrive vers le commencement de l'automne; et, par une suite de cette sagesse universelle qui fait agir de concert toutes les parties de la nature, c'est alors que soufflent les grands vents de la fin de septembre ou du commencement d'octobre, appelés *vents de l'équinoxe*. Ces vents soufflent dans toutes les parties des continens, du sein des mers aux montagnes qui y sont coordonnées, et y transportent les graines volatiles qui sont mûres à cette époque.

Les graines des plantes aquatiques ont des

formes assorties aux lieux où elles doivent naître ; et l'Auteur des *Études de la Nature* a le premier observé qu'elles sont toutes construites de la manière la plus propre à voguer. Il y en a de façonnées en coquilles, d'autres en bateaux, en bacs, en pirogues simples, en doubles pirogues semblables à celles de la mer du Sud.

Je ne doute pas qu'en étudiant cette seule partie on ne fît une multitude de découvertes très-curieuses.

Le pin aquatique ou maritime a ses pignons renfermés dans des espèces de petits sabots osseux, crenelés en dessous, et recouverts en dessus d'une pièce semblable à une écoutille de navire. Le noyer, qui se plaît tant sur les rivages des fleuves, a son fruit entre deux esquifs posés l'un sur l'autre. Le coudrier qui devient si touffu sur le bord des ruisseaux ; l'olivier qui aime tant les rivages de la mer qu'il dégénère à mesure qu'il s'en éloigne, portent leur semence enclose dans des espèces de tonneaux susceptibles des plus longs trajets. La baie rouge de l'if, qui se plaît dans les montagnes froides et humides, sur les bords des lacs, est creusée en grelot. Cette baie en tombant de l'arbre est entraînée d'abord au fond de

l'eau ; mais elle revient aussitôt au dessus, par le moyen d'un trou que la nature a ménagé, en forme de nombril, au-dessus de sa graine. Il s'y loge une bulle d'air, qui la ramène à la surface de l'eau par un mécanisme plus ingénieux que celui de la cloche du plongeur.

Les formes des graines des herbes aquatiques sont encore plus curieuses, car partout la nature redouble d'industrie pour les petits et pour les faibles. Celle des joncs ressemble à des œufs d'écrevisses. Celle du fenouil est un véritable canot en miniature, creusé en cale avec deux proues relevées. Il y en a d'autres encastrées dans des brins qui ressemblent à des pièces de bois flotté et vermoulu : telles sont celles du pavot cornu.

Si on examine les feuilles, les tiges, les attitudes et les graines des plantes aquatiques, on y remarquera toujours des caractères relatifs aux lieux où elles doivent naître, et concordans entre eux ; en sorte que si la graine a une forme nautique, ses feuilles sont sans aqueduc ; tout comme dans les plantes des montagnes, si la graine est volatile, le support de la feuille, ou la feuille entière, présente une gouttière. Mais l'examen de tant de variétés curieuses nous menerait trop loin.

LA JEUNE SOURIS.

FABLE.

Une jeune souris fréquentait assidûment un buffet où l'on tenait des confitures : elle dînait chaque jour de biscuit, de marmelade et de sucre fin ; jamais aucune petite souris n'avait si bien vécu. Elle s'aventurait souvent à s'approcher de la famille pendant le souper, et plus d'une fois elle rongea les miettes sur le tapis sans que personne lui fît aucun mal : elle eût été parfaitement heureuse, mais le chat lui donnait quelquefois d'horribles frayeurs ; alors elle s'enfuyait tremblante à son creux derrière la boiserie.

Un jour elle vint courant vers sa mère, dans une grande joie : Mère, lui dit-elle, les personnes de cette famille m'ont bâti une maison pour y vivre : elle est dans le buffet ; je suis sûre qu'elle m'est destinée, car elle est justement assez grande pour une souris ; le fond est de bois, et elle est recouverte de fil de métal : j'ose dire qu'ils l'ont faite à dessein de me garantir de ce terrible chat qui court après moi si souvent ; il y a une entrée pré-

cisément assez grande pour moi, par où le chat ne peut me suivre, et ils ont eu la bonté d'y mettre quelques morceaux de fromage rôti qui a une odeur si délicieuse, que j'y aurais couru tout droit, et pris tout de suite possession de ma nouvelle maison, si je n'avais voulu vous dire auparavant que nous pourrions y aller ensemble, et nous y loger pour la nuit; car elle peut nous renfermer toutes deux.

Ma chère enfant, dit la vieille souris, il est plus heureux que vous n'y soyez point entrée; car cette maison est une trappe d'où vous ne seriez jamais ressortie que pour être dévorée ou mise à mort de manière ou d'autre. Quoique l'homme n'ait pas le regard aussi féroce que le chat, il n'est pas moins notre ennemi, et il a encore plus de ruse.

CONSIDÉRATIONS

Sur la sage distribution que la Providence a faite des minéraux au dehors et au dedans de la terre.

(Extrait d'une Lettre d'un savant Minéralogiste.)

Vous désirez que je vous donne la notice des contrées où la Nature a placé les divers métaux, et quelques autres substances minérales qui sont nécessaires à l'homme, ou qui peuvent augmenter ses jouissances.

Je vais essayer de vous satisfaire, mais il me faudrait la grâce et la légèreté de vos pinceaux, pour tracer d'une manière en même-tems agréable et instructive le plan que la Nature a suivi dans cette distribution : on y trouve la même sagesse que vous avez fait admirer en parlant des animaux et des plantes.

La terre eût été un séjour inhabitable sans les ruisseaux et les rivières ; il fallait donc qu'il y eût des montagnes : c'est là que sont les réservoirs éternels de toutes les eaux qui vivifient nos campagnes ; c'est là que les vapeurs qui s'élèvent dans l'atmosphère sont rassemblées par l'attraction que les montagnes

exercent sur elles : c'est là qu'elles sont condensées et converties en eau par le contact de ces froides sommités comme elles le sont sur nos murs glacés, au premier instant du dégel; c'est de là qu'elles descendent en ruisseaux qui vont dans les plaines former les rivières et les fleuves.

Ces montagnes si utiles seraient demeurées presque désertes, elles auraient repoussé l'homme par leur aspect âpre et sévère; mais la Nature, qui voulait que l'homme imprimât ses pas sur tous les points de la terre, l'a conduit sur les montagnes les plus arides, en lui montrant les *métaux* qu'elle a mis dans leur sein.

Ce n'est pas tout encore : les régions où elle a placé les divers métaux, ainsi que leur abondance plus ou moins grande, ont été déterminées d'après les besoins de l'homme.

Le fer, qui est le métal le plus nécessaire, se trouve partout : on a cru long-tems que l'Amérique méridionale en était privée. Des hommes avides, qui n'y cherchaient que l'or, foulaient aux pieds le fer sans l'apercevoir; mais enfin le savant Ulloa nous apprend qu'il se trouve au Pérou comme dans les autres régions de la terre.

Mais c'est dans les contrées septentrionales du globe où il est sur-tout abondant; c'est là qu'il était le plus nécessaire à l'homme : il fallait sillonner profondément dans le sein d'une terre peu fertile; il fallait construire des édifices solides, arracher les pierres des carrières, les tailler sous diverses formes; couper des bois, les façonner de mille manières; construire enfin des machines de toutes espèces : comment exécuter tant de travaux sans le secours du fer! Aussi la Nature l'a-t-elle prodigué dans les climats froids avec la plus étonnante profusion.

La Suède, la Sibérie en ont des mines inépuisables; j'en ai vu là des montagnes entières. Il n'est point enfoui dans les profondes entrailles de la terre comme les métaux moins utiles : la Nature semble l'offrir à la main de l'homme. L'Amérique Septentrionale jouit du même avantage.

La France, quoique située dans un climat plus doux, mais destinée à devenir la patrie d'un peuple laborieux, fut dotée des mêmes richesses; c'est le seul métal qu'elle ait en abondance : l'industrie de ses habitans devait leur tenir lieu de tous les autres.

Le *cuivre*, qui suit le fer sous le rapport de

l'utilité, le suit également sous le rapport de l'abondance. On en trouve de riches filons en Angleterre, en Suède, en Transilvanie, dans les monts Oural en Sibérie, jusqu'au Kamtchatka, et de là dans les montagnes bleues de l'Amérique Septentrionale.

Le *plomb*, que nous employons si avantageusement, soit sous sa forme métallique, soit dans mille préparations indispensables aux arts utiles, a de riches filons dans toutes les contrées de l'Europe. Presque toujours un peu d'argent l'accompagne, comme pour payer les frais de son exploitation.

L'or n'a pour véritable patrie que les contrées situées entre les tropiques. C'est dans la partie méridionale de la Chine, dans les îles de la Soude, dans les deux presqu'îles de l'Inde, dans la partie brûlante de l'Afrique, et enfin dans le Mexique et le Pérou, que se trouvent les mines les plus abondantes de ce précieux métal. On en voit des filons épars dans d'autres contrées, comme en Hongrie, et même en Sibérie; mais leur faible importance montre combien ils y sont étrangers.

C'est également entre les tropiques que la Nature a placé le *diamant* aux Indes, au Brésil; c'est toujours dans la zône torride,

c'est toujours sur la route même du soleil, que se forme ce chef-d'œuvre du règne minéral : c'est encore entre les tropiques qu'on trouve les plus belles pierres précieuses, le rubis, le saphir et l'émeraude.

Dans ces heureuses contrées, où l'homme n'était réservé qu'aux plus douces jouissances, où tous les jours sont des jours de fêtes pour la Nature, la terre s'est parée d'une riche ceinture d'or, rehaussée de pierreries, qui l'entoure dans sa plus grande circonférence.

Du côté du Nord, vers le 50$^{me.}$ degré, il règne une zône semblable, mais infiniment moins précieuse; elle est composée de cuivre, d'argent et de plomb. Elle comprend les mines d'Angleterre, de Hartz, de la Saxe, des monts Oural et des monts Altaï en Sibérie; les mines de la Dâourie sur les bords du fleuve Amour, et enfin celles des montagnes bleues de l'Amérique Septentrionale. Cette zône occupe une largeur d'environ cinq degrés de latitude. Elle offre aussi quelques pierres précieuses, mais d'un éclat médiocre, telles que la topaze de Saxe et les aigue-marines de Sibérie.

De là, plus on avance vers le Nord, et plus

le fer est abondant : les autres métaux disparaissent.

Outre les métaux, diverses substances minérales sont infiniment utiles à l'homme. Le *soufre*, par exemple, lui fournit des remèdes importans, et lui sert dans les arts à beaucoup d'usages. Aussi se trouve-t-il, comme le fer, dans toutes les contrées de la terre. Il y a des pays, comme la Sicile, où il forme des couches qui ont jusqu'à trente pieds d'épaisseur. Tous les volcans en donnent en abondance, et fournissent en même-tems une immense quantité de *sulfate d'alumine* (l'alun) et de *sulfate de fer* (la couperose), substances qui sont d'un usage fréquent et indispensable dans les arts et quelquefois en médecine.

La *houille*, ou *charbon de terre*, est en couches et en amas énormes dans toutes les contrées septentrionales, où l'homme avait besoin d'un combustible abondant et assuré qui pût remplacer les forêts détruites par les incendies, ou défrichées pour les besoins de l'agriculture. L'Angleterre, les Pays-Bas, le milieu même de la France, possèdent en ce genre des richesses inépuisables. On en trouve peu dans les contrées méridionales, il y serait inutile ; la Nature ne fait rien en vain.

Le *sel marin*, si nécessaire à l'homme, soit pour rendre ses alimens plus agréables et plus sains, soit pour les préserver de la putréfaction, se trouve abondamment distribué sur toute la surface de la terre. Les rivages de la mer en fournissent à volonté. L'intérieur des continens a des sources et des lacs salés qui ne s'épuisent jamais. Dans diverses contrées, comme en Pologne, en Espagne, on trouve dans le sein de la terre des couches prodigieuses de *sel gemme* qui semblent devoir fournir éternellement aux besoins de l'homme.

Je pourrais donner bien plus d'étendue aux observations de ce genre; mais je m'arrête, afin de ne pas priver plus long-tems vos lecteurs du plaisir de vous lire vous-même.

Salut et amitié.

Signé, Patrin,
Membre-Associé de l'Institut.

LE SOURIRE MATERNEL.

Romance d'une jeune Fille à sa Mère.

Sur mon esprit et sur mon cœur,
Que ton sourire a de puissance !
Maman, ce sourire flatteur
Est ma plus douce récompense.
Le mériter matin et soir,
Est le seul bonheur où j'aspire.
A chaque instant j'aime à te voir
M'encourager *par un sourire.*

Quand le soleil à nos regards
Cache l'éclat de sa lumière,
Et qu'il s'entoure de brouillards,
Quel deuil dans la nature entière !
Reparait-il dans sa splendeur,
Soudain quelle joie il inspire !
Sur mon esprit et sur mon cœur
Tel est l'effet *de ton sourire.*

LES NUAGES,

IDYLLE

Imitée d'une Idylle en prose de M. JAUFFRET.

Aimable enfant, que je t'envie,
Ton innocence et ton bonheur !
Dans les plus doux plaisirs, tu commences la vie ;
La paix règne au fond de ton cœur.
Ton front, toujours serein, luit d'une gaîté pure ;
Ou, près de toi, si d'aventure,
Quelques soucis légers voltigent en passant ;
Si par fois tes beaux yeux se mouillent d'une larme,
Je vois ta bouche au même instant
Sourire avec un nouveau charme.
Ainsi, lorsqu'au printems, les zéphirs de retour
Caressent de nos prés la verdure naissante,
Souvent quelque nuée errante
Sur le front éclatant du jour
Jette une gaze transparente.
L'ondée à petit bruit tombe en menus ruisseaux ;
Et dans sa fuite encor le mobile nuage
Arrose au loin la plaine et les guérets nouveaux,
Que déjà le soleil sourit aux arbrisseaux,
Et fait briller ses feux sur l'humide feuillage.
Quand à l'enfance, à ses folâtres jeux,
De la raison succède enfin l'empire,
Plus rarement les pleurs obscurcissent les yeux ;
Le cœur, qui s'affermit, moins aisément soupire ;
Mais l'homme dans son sein bientôt sent fermenter
De mille passions la chaleur dangereuse ;
S'il cède à leurs transports, s'il les laisse éclater,

Aux assauts redoublés de leur rage fougueuse,
Sa fragile existence a peine à résister.
De l'été ce sont les nuages,
Moins fréquens, il est vrai, plus lentement formés;
Mais dans leurs sombres flançs ils portent renfermés
La foudre meurtrière et les bruyans orages.
Lorsqu'une fois courbé sous le fardeau des ans,
L'homme chemine à pas pesans;
Que les glaces de la vieillesse
Ont blanchi ses cheveux, et refroidi son cœur;
Ce cœur qui se flétrit, plus propre à la tristesse,
De loin voit luire à peine un éclair de bonheur.
Des régions hyperborées,
L'hiver dans nos tristes contrées,
Ramène la froidure et les fiers aquilons;
Partout des nuages livides
Déchargés en torrens rapides,
Promènent sur nos champs la neige et les glaçons;
Et le flambeau des cieux sur les plaines arides
Laisse à regret tomber quelques pâles rayons.

Par M. Beuzerin.

LE CALME DU SAGE.

Quand l'aquilon mugit; quand les vents en fureur
De la nature entre eux se disputent l'empire;
Au pied d'un arbre assis, je me plais à leur dire :
Vents, sifflez dans les airs! la paix est dans mon cœur.




LE CERISIER

Dessiné par Prêtre, *Gravé par Maradan.*

LE PANIER DE FRUITS.

LE CERISIER.

S'IL est une blancheur éblouissante, c'est celle des fleurs du Cerisier. On dit que Lucullus rapporta ce fruit charmant de ses triomphes sur Mithidrate. Quelle idée différente on aurait de l'Arménie et des contrées qui l'avoisinent, si, au lieu de ce bonnet de poil sous lequel on se représente ses habitans, on les voyait couronnés des belles fleurs de leurs abricotiers, de leurs Cerisiers, et des pêchers de la Perse.

Le Cerisier n'est point un arbre très-élevé ni très-fort. Les pétales de ses corolles, détachées par un doux zéphir, jonchent le chemin, et flattent le passant qui s'en trouve comme inondé.

Les espèces de Cerises se multiplient à l'infini, et l'arrangement de leurs fleurs varie aussi. Dans le Bigarreautier elles entourent le rameau qui les porte, et l'espèce de quenouille qu'il forme, compte quelquefois plus de cent fleurs.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours en bouquets qu'elles se placent.

Les pédoncules élastiques et allongés de chaque fleur se trouvent rangés trois ou quatre ensemble, sur un double rang de stipules rougeâtres et un peu gluantes.

Le gonflement très-marqué qui forme le calice est recouvert par ses six divisions allongées qui retombent sur lui-même.

Cinq pétales sont attachés sur ses bords : leurs voiles blancs, qu'on dirait onduleux, forment une enceinte arrondie, dont un élégant pavillon ferait une jolie tente.

Du fond du calice s'élève, comme un obélisque, un long pistil entouré d'étamines délicates et nombreuses qui soutiennent leurs chapiteaux d'or à des hauteurs inégales.

A cette fleur succède un fruit plus ou moins rond qui rougit en mûrissant.

Ce fruit charmant porte avec lui une sorte d'hilarité ; il se prodigue au plus bas prix. Depuis la petite claie sur laquelle on les compte, jusqu'aux énormes paniers qu'on amène au marché, les cerises, les guignes, les bigarreaux, font la joie des enfans et la santé des malades.

Les feuilles paraissent à l'extrémité de la branche quand la cerise est encore en fleur. La qualité du fruit qui va mûrir, se marque dans leur différence. En général, elles sont simples, découpées sur les bords, lisses, allongées, attachées en bouquet; mais celles de la véritable cerise sont plus vertes, plus fines, plus étroites, et celles du Bigarreautier plus larges et plus nuancées.

L'ABRICOTIER.

L'ABRICOTIER est originaire d'Arménie. L'homme a su le transporter dans des climats où la Nature ne l'avait pas fait naître ; et c'est ainsi que la Société corrige les erreurs apparentes de la Nature, et multiplie ses bienfaits.

L'écorce de cet arbre fruitier est brune, lisse, unie ; celles de ses branches qui s'allongent, paraissent en général plus flexibles qu'elles ne le sont. On ne voit encore qu'une légère pointe de feuillage à l'époque où il fleurit, et ce n'est même qu'à l'extrémité do chaque branche.

Les fleurs se groupent avec peu de régularité. Généralement elles se rangent autour de la branche, et plus cette branche est courte, plus elles paraissent s'y presser. Aussi voit-on très-souvent les beaux abricots par paquets.

La fleur n'a point de pédoncule, et sort immédiatement de la branche.

Une légère teinte couleur de rose nuance la blancheur du bouton. Quelquefois les pétales en s'ouvrant la conservent ; mais ordinairement ils la perdent tout-à-fait.



L'ABRICOTIER

Dessiné par Prêtre, *Gravé par Maradan,*

Les pétales sont au nombre de cinq. Ils sont concaves, et leur contour est arrondi. Ils s'attachent sur le calice par un onglet très-délié.

Les étamines, au nombre de plus de vingt, s'élèvent des bords du calice. Leur longueur est inégale. Celles du centre sont les plus petites. Leurs filets d'ivoire se rapprochent, et ne permettent pas à l'œil de pénétrer au fond du vase que forme le calice.

Les anthères sont jaunes. Une substance jaune et couleur abricot se trouve au fond du petit calice, et humecte son tissu intérieur jusqu'à la ligne d'insertion des étamines.

Il est à remarquer que l'abricot, ainsi que tous les autres fruits, change de couleur en mûrissant. Les fraises, les groseilles, les cerises, rougissent. L'abricot jaunit, et rougit en même-tems.

Il n'est pas facile d'expliquer de quelle manière cela se fait; mais il est aisé de dire pourquoi. Si les fruits ne perdaient jamais leur couleur verte, il nous faudrait tous les jours grimper sur les arbres pour aller goûter s'ils mûrissent; encore serions-nous en peine de le deviner. La Providence nous tire tout de suite d'embarras en revêtant les abricots

mûrs d'une livrée qui les fait apercevoir d'assez loin. La couleur d'or et la couleur rouge, en frappant nos yeux, invitent nos mains à cueillir un fruit qui, parvenu à sa maturité parfaite, ne peut plus nous être nuisible, et ne doit plus, par conséquent, nous être caché.

Il en est de même de tous les fruits. Avant leur maturité ils ne frappent presque pas la vue. Ils sont de la couleur des feuilles; mais à mesure que leur maturité avance, la Providence nous en avertit de plusieurs manières. Elle les revêt d'une couleur qui tranche fortement avec la verdure des arbres; elle les peint et les nuance, ou de rouge, comme les cerises; ou d'un beau violet, comme les prunes de *Monsieur*; ou d'un jaune plus ou moins doré, comme les citrons et les oranges; ou d'un bel azur, comme certaines figues; ou de rose, sur un fond couleur de chair, comme les pêches. Il serait impossible de calculer le nombre infini de nuances employées par la Nature dans le seul habillement des fruits qu'elle nous prodigue à chaque saison. Encore n'est-ce pas assez pour elle d'avertir notre vue de l'époque de leur maturité; elle en avertit fort souvent notre odorat, en les parfumant. C'est l'odorat qui

juge de la maturité du melon, ainsi que de celle de plusieurs autres fruits.

A l'avertissement que nous donnent la vue et l'odorat, se joint presque toujours celui que nous donne le toucher. Un fruit mûr devient mou, et par-là il avertit nos doigts de sa maturité, comme, en se colorant, il en avertit nos yeux.

Enfin, le dernier avertissement est donné au goût, qui est juge en dernier ressort dans cette partie. Les fruits, à mesure qu'ils mûrissent, acquièrent une saveur douce qui flatte le goût le plus difficile. Cette saveur succède à l'âprêté, à l'acidité qu'ils avaient auparavant.

De plus, comme toutes les fleurs ne s'ouvrent pas le même jour, tous les fruits ne mûrissent pas à-la-fois. Si tous les fruits d'un arbre parvenaient à la fois à leur maturité, on en serait embarrassé. Il vaut bien mieux jouir plus long-tems.

C'est quand les fruits du Cerisier sont presque épuisés, que l'Abricotier commence à nous donner les siens. L'abricot commun est ordinairement mûr à la mi-juillet. Il y a ensuite celui de *Hollande*, qui ne mûrit qu'à la fin de juillet, et celui de *Nanci*, ou *abricot-pêche*, qui ne mûrit qu'à la mi-août.

L'ENFANCE DE MASSIEU,

SOURD-MUET DE NAISSANCE,

ÉLÈVE DE M. L'ABBÉ SICARD.

Il n'est personne qui ne connoisse le service inappréciable qu'a rendu à l'humanité le célèbre abbé de l'Épée, en créant, ou du moins en perfectionnant les moyens de communiquer avec les sourds-muets de naissance.

On connaît aussi les succès étonnans qu'a obtenu et qu'obtient encore tous les jours, dans la même carrière, son illustre successeur, l'abbé Sicard. Ce dernier a un élève, appelé *Massieu*, dont la réputation est presque égale à celle de son maître, et qui, par son esprit naturel, par son intelligence prodigieuse, par ses découvertes multipliées, est digne en effet de partager sa gloire. C'est de cet élève que je vais vous entretenir. Lié depuis long-tems avec lui d'une tendre amitié, j'ai su gagner et mériter sa confiance; il m'a paru tout-à-la-fois curieux et utile de le questionner sur ce qu'il pensait, sur ce qu'il sentait pendant ses premières années. L'abbé de Condillac, dans son *Essai sur l'origine*

des Connaissances humaines (1), prétend que les sourds-muets de naissance sont sans mémoire, comme les animaux, faute de signes artificiels pour se rappeler leurs idées, et qu'ils ne raisonnent pas. M. l'abbé Sicard lui-même, étonné du progrès que font ses élèves, et persuadé que c'est à l'éducation qu'ils reçoivent que ces progrès sont dus, séduit peut-être aussi par la grande réputation de l'abbé de Condillac, a un peu exagéré l'état déplorable du sourd-muet qui n'a pas été instruit. Suivant lui, un sourd-muet est sur la terre un être isolé que personne ne peut entendre, et à qui personne ne peut répondre (2). Né comme les autres enfans, mais privé en naissant de ces douces et tendres impressions que font dans l'âme de ceux-ci, sans même qu'ils s'en aperçoivent, les accens maternels, rien ne réveille en lui les premiers sentimens de la Nature.

Pour m'éclairer sur une pareille doctrine, que mon esprit ni mon cœur ne pouvaient admettre, j'eus d'abord plusieurs entretiens avec Massieu; je ne pouvais pas me servir de

(1) Pages 190 et suivantes.

(2) Mémoires de l'Institut, tom Ier. de la Littérature et des Beaux-Arts.

la parole avec lui, il ne m'aurait pas entendu; je ne pouvais pas me servir du geste, je ne l'aurais pas assez compris. Mais comme l'abbé Sicard est parvenu à lui apprendre à écrire avec une grande perfection, c'est avec la plume que je lui faisais mes questions, et qu'il me faisait ses réponses.

De quel pays êtes-vous? lui demandai-je un jour.

— Je suis de Semens, canton de Saint-Macaire, qui est sur la Garonne.

— Avez-vous encore votre père et votre mère?

— J'ai encore ma mère. Mon père est mort le mois de janvier 1791.

— Avez-vous des frères, des sœurs?

— Nous étions dans la maison de mon père six enfans sourds-muets.

— Aimiez-vous bien votre père et votre mère?

— Oui, beaucoup.

— Comment pouviez-vous vous faire entendre d'eux?

— Par signes.

— Votre mère, dans votre enfance, vous faisait-elle faire des prières par gestes le matin et le soir?

— C'était mon père ; nous nous mettions tous à genoux, et je joignais mes mains pour prier.

Je conclus de ces premières réponses que le sentiment de l'amour filial n'était pas étranger à Massieu. A peu près à cette époque, son intelligence lui valut une place honorable dans l'Institution des jeunes sourds-muets. La Convention la lui accorda par un Décret, en y attachant des appointemens.

Dès que l'abbé Sicard eut fait lire ce Décret flatteur à son élève, ce dernier, transporté de joie, exprima cette pensée par ses gestes :

Je pourrai enfin assurer du pain à la vieillesse de ma mère !

L'abbé Sicard m'écrivit quelque tems après, et voici ce qu'il me disait de Massieu. « Les » actes d'amour filial ne coûtent jamais le » moindre effort à son âme sensible et recon- » naissante. Donner à ses parens, c'est ren- » dre, me disait-il un jour. Ce jeune homme » ne s'occupe que des besoins de sa mère : » tout ce qu'il reçoit pour prix des leçons » qu'il donne et du plaisir qu'il fait, il le lui » enverrait, si je n'étais forcé de lui rappeler » qu'il a des besoins lui-même, et qu'il doit

» conserver de quoi les satisfaire. Le premier
» mouvement de son âme, quand il reçoit,
» ou son honoraire en qualité de Répétiteur,
» ou quelque don des personnes qu'il enchante
» par la justesse et la précision de ses répon-
» ses, c'est de me dire par signes : C'est pour
» ma pauvre mère. »

Il me tardait d'avoir des détails étendus sur l'enfance de Massieu. Je lui demandai un jour de me faire par écrit l'histoire de ses premières années. Il m'apporta bientôt après le morceau suivant, qui est entièrement rédigé par lui.

« Je suis né à Semens, canton de Saint-Macaire, district de Cadillac, département de la Gironde.

» Mon père est mort le mois de janvier 1791; ma mère vit encore.

» Dans mon pays nous étions six sourds-muets d'une même famille paternelle, trois garçons et trois filles.

» Le premier garçon est mort. Le second c'est moi qui suis à Paris.

» Le troisième est à Bordeaux pour y ap-
» prendre à lire et à écrire.

» La Iere. fille sait écrire; elle est à Cadillac.

» La seconde fille est morte ; elle était ma jumelle.

» La troisième sait aussi écrire ; elle est dans mon pays.

» Jusqu'à l'âge de treize ans neuf mois, je suis resté dans mon pays.

» Dans mon pays je n'ai jamais reçu d'instruction. Je ne savais ni écrire ni lire ; j'avais ténèbres pour les lettres.

» J'exprimais mes idées par les signes manuels ou le geste. Les signes dont je me servais alors, pour exprimer mes idées à mes parens et à mes frères et sœurs, étaient bien différens de ceux des sourds-muets instruits. Les étrangers ne nous comprenaient jamais quand nous leur exprimions par signes nos idées ; mais les voisins nous comprenaient.

» Je voyais des bœufs, des chevaux, des ânes, des cochons, des chiens, des chats, des végétaux, des maisons, des champs, des vignes ; et quand j'avais vu tous ces objets, je m'en souvenais bien.

» Avant mon éducation, lorsque j'étois un enfant, je ne savais écrire ni lire ; je désirais écrire et lire. Je voyais souvent de jeunes garçons et de jeunes filles qui allaient à l'école ; je désirais les suivre, et j'en étais très-jaloux.

» Je demandais à mon père, avec les larmes aux yeux, la permission d'aller à l'école. Je prenois un livre, je l'ouvrais de haut en bas, pour marquer mon ignorance ; je le mettais sous mon bras comme pour sortir : mais mon père me refusa la permission que je lui demandais, en me faisant signe que je ne pourrais jamais rien apprendre, parce que j'étais sourd-muet.

» Alors je criai très-haut. Je pris encore ses livres pour les lire ; mais je ne connaissais ni les lettres, ni les mots, ni les phrases, ni les périodes : plein de dépit, je mis mes doigts dans les oreilles, et je demandai avec impatience à mon père de me les faire curer.

» Il me répondit qu'il n'y avait pas de remède.

» Alors je me désolai. Je sortis de la maison paternelle, et j'allai à l'école sans le dire à mon père. Je me présentai au maître, et lui demandai par signe de m'apprendre à écrire et à lire. Il me le refusa durement, et me chassa de l'école ; cela me fit beaucoup pleurer, mais ne me rebuta pas. Je pensais souvent à écrire et à lire ; alors j'avais douze ans. J'essayais tout seul à former avec une plume des signes d'écriture.

» Dans mon enfance, mon père me faisait faire des prières par geste, le soir et le matin. Je me mettais à genoux, je joignais les mains et remuais les lèvres en imitant ceux qui parlaient quand ils priaient Dieu.

» Aujourd'hui je sais qu'il y a un Dieu qui est le créateur du ciel et de la terre. Dans mon enfance j'adorais le ciel, non Dieu : je ne voyais pas Dieu, je voyais le ciel.

» Je ne savais ni que j'avais été fait, ni si je m'étais fait moi-même. Je grandissais; mais si je n'avais connu mon instituteur Sicard, mon esprit n'aurait pas grandi comme mon corps, car mon esprit était très-pauvre. En grandissant, j'aurais cru que le ciel était Dieu.

» Alors les enfans de mon âge ne jouaient point avec moi, ils me méprisaient; j'étais comme un chien.

» Je m'amusais tout seul à jouer au mail, au sabot, ou à courir sur des échasses.

» Je connaissais les nombres avant mon instruction, mes doigts me les avaient appris. Je ne connaissais pas les chiffres, je comptais sur mes doigts; et quand le nombre passait dix, je faisais des hoches sur un bois.

» Dans mon enfance, mes parens me faisaient quelquefois garder un troupeau, et souvent ceux qui me rencontraient, touchés de ma situation, me donnaient quelque argent.

» Un jour, un Monsieur qui passait, me prit en affection, me fit aller chez lui, et me donna à manger et à boire.

» Ensuite, étant parti pour Bordeaux, il parla de moi à M. Sicard, qui consentit à se charger de mon éducation.

» Le Monsieur écrivit à mon père, qui me montra sa lettre; mais je ne pouvais pas la lire.

» Mes parens et les voisins me dirent ce qu'elle contenait; ils m'apprirent que j'irais à Bordeaux. Ils croyaient que c'était pour apprendre à être tonnelier. Mon père me dit que c'était pour apprendre à lire et à écrire.

» Je partis avec lui pour Bordeaux. Lorsque nous y arrivâmes, je trouvai les maisons très-belles.

» Nous fûmes visiter M. l'abbé Sicard, que je trouvai très-maigre.

» Je commençai par former des lettres avec les doigts : dans l'espace de plusieurs jours, je sus écrire quelques mots.

» Dans l'espace de trois mois, je sus écrire plusieurs mots; dans l'espace de six mois, je sus écrire quelques phrases.

» Dans l'espace d'un an, j'écrivais bien.

» Dans l'espace d'un an et quelques mois, j'écrivis mieux, et je répondis bien aux questions que l'on me faisait.

» Il y avait trois ans et six mois que j'étais avec M. Sicard que je partis avec lui pour Paris.

» Dans l'espace de quatre ans, je suis devenu comme les entendans-parlans.

» Cependant j'aurais fait de plus grands progrès, si un sourd-muet ne m'avait inspiré une grande crainte qui me rend malheureux.

» Un sourd-muet qui a un ami médecin, m'a dit que ceux qui n'ont jamais été malades depuis leur naissance, ne pourraient pas vivre vieux, et que ceux qui l'avaient été souvent pourraient vivre très-vieux.

» Me souvenant alors de ne jamais avoir été bien malade depuis ma naissance, j'ai cru toujours que je ne pourrais pas vivre vieux, et que je n'aurai jamais ni trente-cinq, ni quarante, ni quarante-cinq, ni cinquante ans.

» Mes frères et sœurs qui n'avaient jamais été malades depuis leur naissance, sont morts depuis qu'ils ont commencé de l'être.

» Mes autres frères et sœurs qui ont été souvent malades ont été rétablis.

» Sans le manquement de ma maladie, et la croyance où je suis que je ne pourrai vivre vieux, j'étudierais davantage, je serais très, très, très-savant, et très-parfaitement comme les entendans-parlans.

» Si je n'avais pas connu ce sourd, je ne craindrais pas la mort, et je serais toujours heureux; je croirais que je serais très-vieux, je serais très-bien instruit, j'écrirais très-bien, je serais toujours heureux. »

Après avoir lu ce précis historique, je témoignai à Massieu combien j'en étais satisfait; mais je ne lui cachai pas combien j'étais affligé de le voir tourmenté d'une crainte puérile peu excusable chez un homme aussi instruit que lui. Je lui écrivis ces mots :

« Mon cher Massieu, le sourd-muet qui
» t'a dit qu'on mourait jeune quand on n'a
» jamais été malade, t'a donné une fausse
» idée; il faut que tu saches que les maladies

» usent la vie, au lieu de la fortifier. Elles
» sont à nos corps ce que les tempêtes sont
» aux vaisseaux : ainsi, croire qu'il faut être
» malade pour vivre, c'est croire qu'un vais-
» seau doit être battu des tempêtes pour durer
» davantage. Il est aisé de sentir que cette idée
» est absurde. »

Il paraît étonnant que l'on puisse écrire à Massieu et raisonner avec lui, comme on le ferait avec l'homme le plus éclairé. On n'en sera plus surpris quand on saura que Massieu est peut-être un des hommes les plus profonds qui existent aujourd'hui. La franchise, la précision, la sublimité de quelques-unes de ses réponses aux questions les plus imprévues, les plus épineuses, les plus abstraites, feront juger de la trempe de son esprit et de la sensibilité de son cœur.

Je lui demandais un jour, devant plusieurs personnes : Mon cher Massieu, avant ton instruction, que croyais-tu que faisaient ceux qui se regardaient et remuaient leurs lèvres?

— Je croyais, répondit-il, qu'ils exprimaient des idées.

— Pourquoi croyois-tu cela?

— Parce que je m'étais souvenu qu'on avait

parlé de moi à mon père, et qu'il m'avait menacé de me faire punir.

— Tu croyois donc que le mouvement des lèvres était un moyen de communiquer les idées ?

— Oui.

— Pourquoi ne remuais-tu pas tes lèvres pour communiquer les tiennes ?

— Parce que je n'avais pas assez regardé les lèvres des parlans, et qu'on m'avait dit que mes bruits étaient mauvais. Comme on me disait que mon mal était dans les oreilles, je prenais de l'eau-de-vie ; j'en versais dans mes oreilles, que je bouchais avec du coton.

— Savais-tu ce que c'était qu'entendre ?

— Oui.

— Comment l'avais-tu appris ?

— Une parente entendante, qui demeurait dans la maison, m'avait dit qu'elle voyait avec ses oreilles une personne qu'elle ne voyait pas avec ses yeux lorsque cette personne venait voir mon père.

» Les entendans voient avec les oreilles, pendant la nuit, les personnes qui marchent.

» Le marcher nocturne distingue les personnes, et dit leurs noms aux entendans. »

On voit par le style de ces réponses qu'il a fallu les copier ou les conserver exactement pour les transmettre au public.

En voici quelques-unes qui sont devenues célèbres par leur sublime laconisme.

— On demandait à Massieu : Qu'est-ce qu'un sens ?

— Il répondit : *Un porte-idée.*

— Quelques personnes voulurent l'embarrasser, et lui demandèrent : Qu'est-ce que l'ouïe ?

— Il répondit : *C'est la vue auriculaire.*

— Son maître lui demanda : Qu'est-ce que la reconnaissance ?

— Il lui répondit : *C'est la mémoire du cœur.*

— Qu'est-ce que Dieu ?

— *C'est l'être nécessaire ; le soleil de l'éternité.*

Je terminerai par cette réponse, que je lui vis faire un jour comme par un trait d'inspiration.

— Quelqu'un lui demanda : Qu'est-ce que l'éternité ?

Massieu répond aussitôt :

— *C'est un jour sans hier ni demain.*

J'ai cru que ces traits réunis pouvaient inté-

resser les jeunes personnes qui me lisent; j'ai mis d'autant plus de zèle et d'affection à les recueillir et à les leur présenter aujourd'hui (1), que je puis, en faisant admirer l'intelligence de Massieu, payer un juste tribut d'hommage à mon célèbre ami Sicard, à cet homme si précieux à l'humanité, à cet homme dont M. de Fontanes, poète célèbre, qui a été Président du Corps Législatif, a dit :

Les sourds et les muets, doués d'un nouvel être,
A la société, par son art, sont rendus.
Dans cet art merveilleux, il surpassa son maître,
Et l'égala par ses vertus.

---

(1) Je me propose de publier dans le courant de cette année, une *Histoire détaillée des premieres années de Massieu.*

LA SEMAINE DES TROIS JEUDIS.

LETTRE D'UN PÈRE A L'AMI DES ENFANS.

L'ÉDUCATION de ma fille m'occupe entièrement; j'y donne tous mes soins, j'y mets tout mon plaisir; mais bientôt, j'aime à me le persuader, son bonheur, qui doit en être le résultat, sera aussi ma récompense.

Augustine n'a que deux lustres; elle est trop jeune pour que la société veuille s'apercevoir que je la possède, et elle n'a encore, pour ainsi dire, d'existence que dans mon cœur.

Cependant je ne puis résister au besoin de la nommer sans cesse, et d'en entretenir longuement ceux qui m'écoutent avec bonté ou avec patience. Elle ne craint pas que je dise qu'on peut la questionner sur la Mythologie, la Géographie, la Sphère, le Calendrier, les premiers Élémens d'Astronomie, sur la Grammaire et sur les Histoires Française et Romaine; elle a quelque idée de la Botanique, elle traduit avec assez de facilité la plupart des ouvrages italiens. Il nous reste encore beaucoup à apprendre ensemble; notre tendresse réciproque nous rendra tout aisé.

Ne me reprochez pas, aimable Ami des

Enfans, la vanité avec laquelle j'entre dans tous ces détails; je suis son instituteur et son père. Vous qui êtes instruit, aimant et sensible, et qui savez jouir du bonheur de posséder Adolphe, Gustave et Noémi, j'ose vous le demander, êtes-vous plus modeste que moi?

Quoique riche de votre propre fonds, vous avez cependant manifesté le désir de voir vos ouvrages s'orner de toutes les idées utiles et agréables que les amis de l'enfance voudront vous adresser. Comptant sur votre indulgence et sur celle de vos lecteurs, mon Augustine me charge de vous faire agréer son humble hommage. Nos talens ne nous permettent pas d'aspirer aux honneurs du triomphe, mais il est de moindres prix qui satisferont notre ambition.

Tho' triumphs were to gen'rals on ly due,
Crowns were reserv'd to grace the' soldiers too. (1)

Je ne dois pas vous laisser ignorer que nous entendons un peu l'anglais.

Quelques autres ont sûrement dit avant nous qu'il peut y avoir une Semaine des trois Jeudis? Mais comme nos études nous ont

---

(1) Quoique les triomphes ne fussent dus qu'aux Généraux seulement, il y avait aussi des couronnes réservées pour récompenser les soldats. POPE, *Essai sur la Critique.*

conduit à le deviner aussi, nous osons nous présenter à vous comme inventeurs de cette heureuse découverte...... Une Semaine des trois Jeudis !......

Lecteurs bienveillans, qui désirez sincèrement d'être initiés dans cet important mystère, daignez prêter à ma fille une oreille complaisante et amie, car c'est avec ses propres expsessions que je veux vous instruire.

« Tout le monde sait que la terre en tournant journellement sur elle-même, d'Occident en Orient, décrit un arc de quinze degrés par chaque heure, et qu'elle parcourt dans les vingt-heures les 360 qui divisent la circonférence.

» Supposons donc à présent deux voyageurs qui partent de la Rochelle (où nous sommes) avec l'intention de faire le tour du globe, en allant, l'un d'Occident en Orient, et l'autre d'Orient en Occident, sans s'écarter de la direction qu'ils ont choisie. N'est-il pas certain que le premier, arrivé à 15 degrés de son départ, verra le soleil se lever une heure plutôt que les habitans de la Rochelle ? Il comptera donc une heure lorsque nous aurons midi ; à 30 degrés, il comptera deux heures lorsque nous aurons midi ; à 45 de-

» grés, il comptera trois heures au moment » où il sera midi pour nous, etc. Ainsi, de » 15 en 15 degrés, une heure de plus que nous, » il se trouvera avoir vingt-quatre heures, ou » un jour de plus que nous, au moment de son » retour dans notre ville.

» Par la raison contraire, celui qui aura » voyagé de l'Orient en Occident, comptera » une heure de retard pour chaque arc de » quinze degrés qu'il aura parcouru; et, de » retour au lieu de son départ, il comptera » donc aussi un jour de moins que nous.

» Si le premier rentre à la Rochelle un » mercredi, il nous assurera, et avec vérité, » qu'il est jeudi pour lui; et le second, arri» vant le vendredi suivant, nous dira, avec » autant de raison, qu'il est jeudi pour lui; » tandis que notre jeudi à nous ne peut avoir » eu lieu que le lendemain de l'arrivée du pre» mier et la veille de celle du second. Ainsi la » déclaration de ces deux voyageurs forcera » tous les hommes de bonne foi à convenir » qu il peut y avoir trois jeudis dans la même » semaine; et Adolphe et Gustave, nous en » sommes persuadés, seront entièrement de » notre avis. »

Signé, Auguste Traversay.

LA GUÊPE ET L'ABEILLE.

FABLE.

Une Guêpe rencontra une Abeille, et lui dit: Je vous prie de m'apprendre par quelle raison les hommes sont si dénaturés pour moi et si passionnés pour vous; nous nous ressemblons beaucoup, si ce n'est que les larges anneaux d'or qui entourent mon corps me rendent beaucoup plus jolie que vous; nous sommes deux insectes ailés, nous aimons toutes deux le miel, et toutes deux nous piquons les gens quand nous sommes en colère. Eh bien! les hommes me haïssent, me poursuivent, et s'efforcent de me tuer, quoique je sois bien plus familière avec eux que vous, car je leur rends des visites dans leurs maisons, à leurs tables à thé, et à tous les repas. Vous êtes, au contraire, très-réservée, à peine vous approchez-vous d'eux, et cependant ils vous bâtissent de bonnes petites maisons couvertes de paille, ils prennent soin de vous, et vous nourrissent souvent pendant l'hiver; je ne puis comprendre quelle en est la raison.

L'Abeille lui répondit : Jamais vous ne leur faites aucun bien, vous êtes importune et méchante ; voilà pourquoi ils ne vous aiment pas : quant à moi, ils savent que je suis occupée tout le long du jour à leur faire du miel. Vous feriez mieux de leur rendre moins de visites et de leur être utile.

LE VILLAGE NATAL.

ROMANCE.

Enfin je te revois paraître,
Paisible et fortuné hameau,
Solitude aimable et champêtre
Où le ciel plaça mon berceau !

Dieu ! quels souvenirs pleins de charmes
Me retracent ces lieux chéris !
A leur aspect de douces larmes
Coulent de mes yeux attendris.

Souvent ici, dans mon jeune âge,
Couché sur un lit de gazon,
J'observais le tableau sauvage
Qu'offre ce rustique horizon.

Par fois suivant d'un pas agile
Le vol d'un papillon doré,
J'admirais le duvet fragile
Dont la Nature l'a paré.

Là, sur cette onde fugitive,
J'aimais à faire quelquefois
Voguer une fourmi captive
Dans une coquille de noix

Je reconnais ce vieux érable.
Mon chiffre, que j'avais tracé
Sur son écorce vénérable,
Ne s'est pas encore effacé.

Les voilà ces fleurs étoilées
Que je cueillais le plus souvent,
Pour voir leurs semences ailées
Se disperser au gré du vent!

Sur ces bords qu'une eau pure arrose
S'élève un antique tilleul.
Qu'à son ombre je me repose!
Il fut planté par mon aïeul.

C'était dans ce séjour tranquille
Que mes parens vivaient heureux.
Eh! comme ce riant asyle
Fut jadis embelli par eux!

J'y retourne, et j'aime à me dire:
Mon père ici fut adoré;
Ma bouche en ce moment respire
L'air que ma mère a respiré.

Ah! désormais loin des affaires
Je viens goûter la paix des champs.
Tout dans ce séjour de mes pères
M'offre des souvenirs touchans.

Retraite si digne d'envie,
Je ne veux plus t'abandonner!
Ici j'ai commencé ma vie;
Ici, je dois la terminer.

LA CANDEUR ET L'INNOCENCE.

ROMANCE A ESTELLE.

Depuis quelque tems le soleil
Avait terminé sa carrière ;
Le dieu paisible du sommeil
Venait de fermer ma paupière,
Un songe aimable et gracieux,
Fils de la nuit et du silence,
Me retraçait les ris, les jeux,
Et les plaisirs de l'*Innocence*.

Transporté par enchantement
Au sein des plus riches campagnes,
J'admirais l'aspect imposant,
Et des vallons, et des montagnes.
Respirant la fraicheur des bois,
Je me croyais à mon enfance ;
Et pure comme elle, ma voix
Chantait un hymne à l'*Innocence*.

Deux jeunes filles à mes yeux
S'offrent soudain dans le bocage,
Et viennent d'un air gracieux
S'asseoir près de moi sous l'ombrage.
Vers toi, dit l'une, avec douceur,
Nous accourons sans défiance.
Moi je me nomme la *Candeur*,
Ma sœur se nomme l'*Innocence*.

Le long de ces bords écartés
Nous errions du monde ignorées,
Tes chants par l'écho répétés,
Sur tes pas nous ont attirées.
Goûte en ce moment le bonheur
Que ton cœur enviait d'avance,
D'être applaudi par la *Candeur*,
D'être écouté par l'*Innocence*.

O vous qu'on ne peut trop chérir,
M'écriai-je, ah! soyez mes guides!
Avec vous je veux parcourir
Les bords de ces ruisseaux limpides:
Venez, vos suffrages touchans
Sont ma plus digne récompense;
J'aime à voir sourire à mes chants,
Et la *Candeur*, et l'*Innocence*.

Par malheur un songe si doux
A fui sur l'aile de l'aurore;
Mais non, Adèle, auprès de vous
Il me semble qu'il dure encore.
Ce que j'éprouvais en rêvant,
Je l'éprouve en votre présence;
Je crois encore, en vous voyant,
Voir la *Candeur* et l'*Innocence*.



LE PÊCHER

Dessiné par Prêtre. *Gravé par Maradan.*

LE
PANIER DE FRUITS.

LE PÊCHER.

Le rang que la rose occupe dans nos parterres, la Pêche semble devoir l'occuper dans nos vergers. On pourrait l'appeler le Roi des fruits, comme on appelle la rose la Reine des fleurs.

Le Pêcher n'est pas originaire de nos contrées. C'est un arbre asiatique : il nous vient du beau climat de la Perse. On lui donne le nom d'*Amygdalus persica*, qui signifie *Amandier persan*.

Rien de plus frais que la fleur de cet arbre : elle a beaucoup de rapports avec celle de l'abricotier, par la forme et la composition. Son bouton vermeil, à la veille de s'entr'ouvrir, ressemble à la petite bouche d'un bel enfant.

Le calice a cinq divisions arrondies. Il est rougeâtre et légèrement cotonneux.

Les cinq pétales sont insérés sur ses bords par leurs petits onglets dans chaque intervalle

des divisions. Leur nuance délicate ne tire sa dénomination que d'elle-même ; et la couleur *fleur de Pêcher* se peindra plus facilement à l'imagination des jeunes personnes que ma plume ne la leur ferait concevoir.

Les nombreux filets des étamines sont blancs, ou quelquefois d'un rose très-vif, et plus foncé que les pétales. Leurs anthères brunes les surmontent avec grâce.

Le pistil repose sur un réceptacle qui n'est d'abord qu'un léger point de verdure tout cotonneux. Là s'élabore la Pêche future qui gardera sans vieillir le charmant duvet de l'enfance.

Quel travail mystérieux que celui de la végétation ! Quelle merveille que la formation d'un fruit ! Tout l'appareil de la sève, du feuillage et de la fleur, est entièrement destiné à cette admirable production. Dès que le fruit est formé, la Nature redouble de précautions au dedans et au dehors pour le conserver. Elle l'enveloppe de pellicules, de coques, de pulpes, de gousses, de capsules, de cuirs, et quelquefois d'épines. Elle durcit plus ou moins l'enveloppe, suivant que l'arbre qui porte le fruit est plus ou moins élevé. La Pêche délicate qu'une chute aurait

meurtrie, croît sur un arbre nain, et semble inviter les plus jeunes mains à la cueillir.

Le Pêcher ne croît plus guère en liberté que dans nos vignes ; et il est à remarquer que les espèces de Pêcher qui croissent en plein vent, portent un fruit dont l'enveloppe est moins légère, et dont la chair a un peu plus de consistance.

Les fleurs du Pêcher sont presque toujours alternatives, souvent très-rapprochées. Leur espacement n'est pas régulier.

Les feuilles ont quelque rapport, pour la forme, avec celles du saule.

La variété qui forme le brugnon, se trahit par le peu d'éclat de ses fleurs. On caractériserait peut-être mal ce qui matériellement les différencie. Ce sont des sœurs d'autant moins à comparer, qu'elles se ressemblent davantage.

On cultive pour l'ornement le Pêcher à fleurs doubles. Image de la beauté qui n'est accompagnée d'aucun talent, d'aucune vertu, le Pêcher à fleurs doubles ne produit aucun fruit. Une culture, mal entendue, double sa corolle aux dépens des parties de la fructification. Il brille davantage au prin-

tems. Il s'attire plus d'hommages ; mais, à l'époque où le Pêcher à fleurs simples voit ses rameaux chargés de fruits superbes et délicieux, le Pêcher à fleurs doubles, dépouillé de sa stérile parure, est tristement délaissé par ses anciens admirateurs.

La plupart des bonnes variétés de Pêcher ne se multiplient que par la greffe, qui se pratique à la fin de juillet sur le prunier, un peu plus tard sur l'abricotier et le vieux amandier ; et vers la mi-septembre sur le jeune amandier.

La beauté, la bonté et la durée du Pêcher dépendent du sujet sur lequel on l'a greffé, et qui doit être provenu d'une amande à bois dur. On prétend même qu'on doit préférer encore l'amande amère.

C'est à Montreuil, près de Paris, qu'il faut étudier la culture et la taille de cet arbre.

Les Pêches, pour être mangées excellentes, doivent avoir passé au moins vingt-quatre heures dans la fruiterie.

On en compte une trentaine de variétés remarquables.



LE PRUNIER REINE-CLAUDE

Dessiné par Prêtre *Gravé par Maradan.*

LE PRUNIER.

Le Prunier, ami de l'indépendance, s'élève en plein vent, et l'on ne saurait gêner sa liberté sans altérer son fruit. A l'époque de sa floraison, il tapisse nos vergers de guirlandes éblouissantes de blancheur; mais ce n'est pas seulement aux environs des cités, au milieu de nos jardins, que cet arbre intéressant aime à croître. Il ombrage de ses rameaux complaisans la cabane du pauvre. On le retrouve dans les vallées des Alpes, au pied des montagnes couvertes de neige. Les âpres sentiers qui dirigent le voyageur vers les châlets solitaires, sont ombragés par des pruniers. J'ai salué cet arbre à Chamouni, au pied du Montanvert, et je l'ai trouvé là aussi vigoureux qu'il peut l'être dans la vallée de Montmorency.

Quand le Prunier est jeune encore, il élève ses rameaux en les courbant avec beaucoup de grâce. Moins régulier en vieillissant, il nous présente comme un abri circulaire, et ses rameaux semblent s'incliner pour nous présenter leurs bons fruits.

Il est remarquable, dit l'Auteur du *Calen-*

drier de Flore, que, dans les fruits à noyau, le fruit qui grossit assez promptement jusqu'au milieu de juin, semble s'arrêter à cette époque pour environ trois semaines, pendant lesquelles il en tombe un grand nombre.

La pulpe ébauchée d'abord, avait à la hâte enveloppé le germe; mais il fallait que l'amande se formât, et c'est à ce travail que se consacre la Nature pendant les instans de son repos apparent. L'amande, ses deux lobes, ses deux tuniques, la double couverture qui fortifie ses extrémités, l'esprit de vie qu'elle récèle, et que contient hermétiquement la boîte qui forme le noyau; voilà ce que la Nature travaille, voilà l'opération dont un observateur a surpris le secret jour par jour.

Des bouquets alternativement, irrégulièrement espacés, dérobent quelquefois, à l'époque de la floraison, la branche qu'ils entourent. De nombreuses écailles, que le court pédoncule ligneux garde encore, attestent les soins et l'heureuse prévoyance de la Nature. Car le bouton est commencé avant que l'hiver vienne, et le printems, qui le développe, n'en est que le tuteur. Sa douce haleine écarte peu à peu les chaudes couvertures qui retenaient le bouton captif.

Un pétiole mince et verdâtre par chaque fleur ; un gonflement qui forme le calice ; cinq divisions qui s'arrêtent horizontalement ; une belle corolle d'une éclatante blancheur, dont les cinq pétales concaves sont retenus aux bords du calice par leurs onglets ; vingt étamines qui semblent s'écarter du centre, chargées de leurs anthères citron ; un pistil attaché au fond d'un très-petit calice : telle est la composition de cette fleur toute charmante, qui se multiplie tant de fois, pour charger nos paniers de bonnes prunes de Reine-Claude.

On sait qu'il y a des prunes dont la couleur est comme violette, et qu'il y en a d'autres dont la couleur est plus ou moins brune, ou plus ou moins jaune. Il n'appartient pas à l'œil de distinguer la fleur dont le fruit brunira ou jaunira. C'est le dernier secret de l'Auteur de la Nature. Le laboratoire établi dans les branches, dans les feuilles, dans la corolle, et dans les moindres parties du végétal, est d'une complication que l'imagination ne peut pénétrer. Qu'il nous suffise d'admirer en silence un mystère aussi profond de sagesse et de puissance !

Les feuilles du Prunier ont un aspect qui

les fait reconnaître facilement. Leur partie inférieure est cotonneuse. La partie supérieure est luisante. Leur tissu délicat est travaillé de veines sans nombre, sans en être moins flexible, moins doux à l'œil et au toucher.

Il n'y a presque point de fruit dont on ne prolonge l'usage en le séchant ou au four sur des claies, ou au grand soleil sur des ardoises. On peut, quand les fruits n'ont plus d'humidité, les poudrer légèrement de sucre, et les garder au sec dans des boîtes. Certains damas noirs (espèce de Prunes) se conservent avec la fleur de l'azur dont ils étaient colorés sur l'arbre. Les brugnoles, les Prunes de Tours se sèchent promptement, sans miel ni sucre, ni aucun jus. La chair en est plus saine que celle des confitures, et se garde plus longtems.

On connaît plus de cinquante espèces ou variétés de Prunes. Elles mûrissent successivement depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin d'octobre.

L'ÉCUELLE,

ANECDOTE LYONAISE,

Communiquée par M. DE LANDINE.

LE soleil était voilé de quelques nuages qui tempéraient la chaleur du jour. On était à la fin d'août. Une voiture publique m'avait conduit jusqu'à Tarare. Je venais de quitter ce triste bourg, placé au fond d'un sombre entonnoir, entouré de prés élevés, presque nus, ou ombragés de sombres forêts. Il me fallait continuer, à pied, une route de trois lieues, pour revoir mon père, le séjour où il se plaisoit aux travaux champêtres, où il se consolait des atteintes de la vieillesse, par une profonde instruction, et en répandant sur d'agrestes voisins d'obscurs bienfaits. On ne s'approcha jamais d'une famille aimée sans sentir renaître ses forces, et diminuer, par l'espoir d'une heureuse arrivée, les fatigues de la route. Elle était pénible. Pour gagner le *Violey*, et le village qui porte le nom de cette montagne, il faut gravir près de deux lieues. Là on passe près de l'antique château de *Joux*, dont les tourelles, noircies par le

tems, se confondent avec les sapins obscurs qui couvrent les côteaux voisins. Plus loin, la pelouse diminue, l'air commence à devenir plus frais, plus léger. De tems en tems, un profond précipice laisse entrevoir dans son étroite vallée des prés toujours verts, toujours arrosés par de nombreux ruisseaux, dont on distingue encore faiblement le murmure. Le silence régnait sur les montagnes. Il n'était quelquefois interrompu que par le vol de l'oiseau solitaire, qui, effrayé de mon approche, s'élevait un instant pour se replonger plus bas dans l'épaisseur de la bruyère et des genêts en fleurs. J'avais laissé sur la voiture qui me précédait tout ce qui pouvait gêner ma marche, et jusqu'à mon chapeau, qui me parut incommode. Je lui avais préféré un parasol. Nul vent ne troublait l'air; nulle inquiétude n'agitait mon cœur.

Déjà j'apercevais *Montsuire,* trop rarement visité par le Botaniste. Sa croupe domine toutes les hauteurs du canton. Il commande à la foule des monticules qui l'entourent, comme un Général audacieux fait ondoyer son panache au-dessus des nombreux guerriers qui lui obéissent. Là, je me rappelais ces mots d'une hymne où l'écrivain inspiré

fait *tressaillir les collines comme de tendres agneaux, et les monts comme des beliers.* Ces expressions, qui me parurent gigantesques, en les lisant froidement au sein de la ville, avaient perdu leur audace, et me semblaient simples et naturelles. En effet, toutes ces sommités recourbées en tous sens, presque égales, revêtues d'un blanc grisâtre, ressemblaient à un vaste troupeau, paissant avec tranquillité, et que l'œil trompé s'attendait d'un moment à l'autre à voir bondir.

J'avais fait la moitié de la route, et le soleil la moitié de son cours. Il dardait alors ses rayons à plomb. Une chaleur brûlante descendait de l'atmosphère, et devenait plus vive par la réfraction des montagnes. J'étais hors d'haleine. Une sueur abondante découlait de mon front sur mes pas. Je cherchai un abri pour quelques heures, et le revers d'une *balme* vint me l'offrir. Dévoré d'une soif ardente, quelle émotion douce je sentis en entendant le bruit d'une fontaine! Les vrais plaisirs naissent des vrais besoins; et l'homme serait trop heureux si, sans prévenir les uns, il laissait à la seule Nature le soin de lui faire goûter les autres. La source était placée sous une voûte assez profonde, creusée dans le roc. L'eau décou-

lait dans son enfoncement. Le bord en était défendu par une pierre assez élevée ; en sorte qu'on ne pouvait que difficilement atteindre ce fond. Vainement à genoux, prosterné devant le champêtre caveau, j'étendis plusieurs fois la main pour saisir l'onde à sa chute. Le mouvement que je faisais pour la rapporter à ma bouche, la faisait disparaître et s'enfuir. Elle était l'image des espérances mensongères. Ma soif s'était accrue par mes efforts pour l'apaiser. Je me levai pour chercher une plante, une paille dont le long chalumeau pût m'aider à aspirer cette eau fugitive ; mais je n'en pus trouver. Que je regrettai alors le chapeau que j'avais abandonné pour un parasol devenu inutile ! J'avais sacrifié un ami nécessaire, pour la société d'un petit-maître qui ne peut jamais convenir long-tems. J'étais revenu à la fontaine pour y faire de nouveaux essais. Quelques gouttes d'eau n'avaient qu'humecté mes lèvres, et je désirais en boire un torrent. Tout-à-coup, dans un recoin obscur de la grotte, ma main saisit une Écuelle de terre que ma vue trop faible ne m'avait pas permis jusqu'alors de distinguer. Dans le transport de ma joie je l'approchai si brusquement de moi, que, la heurtant avec force

contre le rocher, je la crus entièrement brisée; par bonheur, une oreille seule avait essuyé le choc; mais le vase restait entier, et je me hâtai alors d'en profiter pour boire à plusieurs reprises.

Qui avait placé là cette Écuelle? Quel fut l'ami des champs, l'homme honnête et sensible qui, ayant éprouvé la privation des choses nécessaires, voulut ainsi soulager le passant fatigué, le bûcheron laborieux, le pâtre solitaire? Il fit avec joie, en leur faveur, le sacrifice de ce meuble utile. Je soupçonnai l'habitant heureux d'une ferme rustique et modeste, dont je distinguais le comble au bas du vallon. Mon cœur le bénit en secret. J'aimais sa douce prévoyance. La simplicité de son offrande avait plus flatté mon imagination que toutes les fêtes du luxe et les dons offerts par l'orgueil. Son hospitalité était continuelle; et en plaçant son Écuelle près de cette fontaine fraîche et limpide, il avait associé sa bienfaisance à celle de la Nature. Elle me rappelait les mœurs patriarchales, les mœurs primitives de l'homme. Elle me rappelait les Arabes hospitaliers, qui accueillent l'étranger sans armes, et lui indiquent, au milieu du désert et d'un climat enflammé,

la citerne solitaire dont l'eau seule peut le ranimer. Mon sang rafraîchi semblait circuler avec plus d'aisance. J'étais reconnaissant et heureux ; car la reconnaissance porte aussi son baume avec elle. J'avais le tems d'arriver. Une heure de repos devait abattre la chaleur ; je cherchai donc à me reposer.

Au-dessus de la fontaine, le rocher s'élevait presque perpendiculairement ; mais sa sommité était ombragée d'arbustes : je fis un circuit pour y parvenir. Là, couché sur une pelouse fine et pressée, couvert par le noisetier et le houx, qui avaient entrelacé leur feuillage, je ne regrettai point ces salons éclatans, où tous les arts ont prodigué leurs richesses. Je tombai peu à peu dans cette rêverie douce, indéterminée, aimable sœur du sommeil, qui n'offre aucun objet fixe à la réflexion, et qui semble vous faire oublier la vie.

J'en fus tiré par la marche lente et mesurée d'un vieillard qui tournait la montagne. Sa tête paraissait avoir servi de modèle à celles qu'aimait à retracer Paul Véronèse. Son front était chauve. Deux touffes de cheveux blancs accompagnaient ses sourcils, plus blancs encore. Le tems avait empreint ses traces sur

son visage; mais les noirs chagrins ne paraissaient pas en avoir creusé les sillons. Une physionomie ouverte prévenait en sa faveur, et commandait la confiance. Il portait un habit grossier, usé, et la triste livrée de l'indigence. Une besace rousse, placée sur son épaule, paraissait renfermer toute sa fortune, et des fragmens de pain noir obtenus de la charité du laboureur. Un bâton noueux à la main, il suivait le chemin au-dessous de moi. Je me disais : Ainsi parurent ces premiers moralistes de la Grèce, qui, par leur abnégation de tous les biens, furent honorés par l'Antiquité du nom de *Sages*. Ainsi fut ce Bias, qui portait avec lui tout ce qu'il possédait au monde, et qui, en défendant, sans salaire, la cause d'un innocent, mourut dans les bras de son petit-fils.

Le pauvre avait vu la fontaine. Il s'en approcha, et, comme moi, il en bénit la découverte. Il s'agenouilla pour boire. J'entendis le bruit de l'Écuelle sortant de sa place, et l'aspiration du besoin. Le vieillard relevé, se mit à continuer sa route; mais quelles furent ma surprise et mon indignation, lorsque je vis qu'il emportait l'Écuelle qui lui avait été si nécessaire, et qui devait le devenir

à d'autres ! Je descendis le roc ; je me mis à courir après le ravisseur. Il s'arrêta : « Homme lâche, m'écriai-je, tu trahis l'hospitalité en t'appropriant un bienfait qui ne fut pas uniquement réservé pour toi. Rends cette Écuelle qui devait encore servir au voyageur, au malheureux ». Le pauvre me tendit le vase avec douceur : « Reprenez, me dit-il, ce que j'emportai sans remords ; je crus faire le bien, peut-être me suis-je trompé ; mais je vais vous éviter la peine de replacer cette Écuelle où je l'ai prise. »

A ces mots, il retourna vers la fontaine, et je le vis poser doucement le vase ébréché près d'une autre Écuelle — Qui vient de mettre là cette autre Écuelle ? Le vieillard me répondit : C'est moi.

Ce seul mot prononcé sans ostentation, mais avec dignité, me pénétra, et je reconnus aussitôt mon injustice. J'éprouvai ce respect qu'inspire la présence de la vertu. « Non, » reprit le pauvre, après un long silence, je ne » suis point un ravisseur. Mon nom est Jacques » *Minge*. Grenadier à la bataille de Fontenoy, » j'y vis de près ces cruels Anglais qui nous » font encore la guerre : mon sang coula pour » mon pays, et j'en porte au bras l'honorable

» preuve. Après vingt-quatre ans de service,
» je me retirai au pied d'un mont d'Auvergne,
» où je suis né. Mon père n'était plus. Son fils
» aîné régla ma légitime au taux qu'il voulut.
» On m'assura qu'il me revenait bien davan-
» tage ; mais je préférai recevoir peu, au
» malheur de plaider contre un frère. Le mien
» me pria de lui laisser mon capital, en me
» promettant de me payer chaque année une
» petite rente. Hélas ! il ne l'a pas acquittée,
» long-tems. Mon frère est mort, et le bien
» de ma famille a passé à des étrangers. Bien-
» tôt, pour s'acquitter, ils m'ont offert des
» papiers sans crédit : mais j'ai tout laissé ;
» et me confiant à cette Providence éternelle
» qui veilla sur moi dès ma naissance, qui me
» sauva des dangers des batailles, et me fit
» parvenir à un âge si avancé, je pensai qu'elle
» ne m'abandonnerait pas, pour le peu de
» jours que j'ai encore à passer sur la terre.
» Je n'ai point voulu être à charge à mes voi-
» sins. Ils m'aimaient tous, et ils se seraient
» gênés pour moi. Pouvais-je accepter leurs
» bienfaits ? ils étaient pauvres. J'ai traversé
» la Loire et cette plaine du Forez. Je veux
» aller voir si un de mes anciens camarades
» qui habite la Suisse vit encore, et savoir si

» les monts de cette contrée sont beaucoup
» plus élevés que ceux d'Auvergne. En pas-
» sant dans ce lieu, j'ai trouvé la fontaine :
» j'ai vu l'Écuelle; elle était de terre, l'oreille
» en était brisée; un accident pouvait bien-
» tôt la détruire, et en priver le voyageur.
» J'en avais une de bois. J'échangeai. Je dé-
» sirai m'unir au premier bienfaiteur, et je
» me suis cru un instant riche en sentant le
» plaisir de donner. Ne m'enviez pas ce bon-
» heur : je l'ai goûté si rarement, et il est le
» seul qui console de l'oubli des hommes !
» Après avoir laissé mon Écuelle, et emporté
» l'autre avec orgueil, je me suis trouvé ra-
» jeuni, et mes pas s'avançaient avec plus
» de légèreté, lorsque votre voix m'a fait ar-
» rêter..... »

Pendant ce récit, le front baissé, les yeux humiliés, je demandai sincèrement pardon au vieillard. Je le forçai à accepter un modique secours. Je l'invitai à rebrousser chemin, et à venir pour quelques jours, pour quelques mois, se reposer dans mon asyle. Il le promit à son retour. Mais depuis quatre ans, il n'a pas rempli cette promesse : peut-être le trépas a-t-il terminé son humble et généreuse carrière, et le froid des neiges

helvétiques a pour toujours arrêté ses pas. Peut-être aussi a-t-il oublié mon nom, ou n'a-t-il pas voulu honorer de sa présence la table de celui qui osa le soupçonner. O vous, à qui il peut se montrer encore, acquittez ma dette ! Accueillez *Minge* comme un parent, comme un ami. Prodiguez-lui, non l'argent dont l'offre blesse si souvent le cœur, mais ce respect dû à la vertu, et ces attentions délicates qui font les délices de l'âme sensible, et la consolent. Allez au-devant de *Minge* sur le chemin étroit et peu fréquenté qui enceint votre héritage. Vous le reconnaîtrez aisément à ses traits vénérables, à son bâton noueux, et sur-tout à son Écuelle de terre ébréchée.

LA CHAUMIÈRE DU TISSERAND.

MADAME DE BEAUMONT passait tous les ans quelques mois dans un château, voisin d'un petit village, et s'y occupait elle-même de l'éducation de sa fille Lucie. Un jour, en se promenant avec elle dans les environs du hameau, elle s'aperçut que Lucie était plus rêveuse qu'à son ordinaire : Ma fille, lui dit-elle, à quoi pensez-vous, je vous prie ?

LUCIE.

Je pense, maman, que nous sommes bien heureuses de n'être pas à la place du pauvre Tisserand qui demeure dans cette Chaumière près de laquelle nous venons de passer.

LA MAMAN.

Il est fort bien d'être sensible aux avantages que la bonté spéciale de la Providence nous accorde, et je vous loue d'y penser avec reconnaissance. Mais, dites-moi, quel point de comparaison entre notre condition et la sienne vous frappe le plus en ce moment ?

LUCIE.

Oh ! presque tout dans la sienne m'afflige et me répugne. Je ne pourrais pas supporter de vivre dans cette misérable habitation, faite de murs de terre, qui défendent bien mal du froid, et tristement éclairée par des fenêtres de papier. Voyez comme cet homme et ses enfans sont pauvrement habillés ! Je suis assurée que leur genre de vie est tout-à-fait déplorable.

LA MAMAN.

Tout cela serait triste et pénible pour vous, je n'en doute pas, parce que vous avez été accoutumée à un genre de vie bien différent : mais si cet homme et ses enfans jouissent d'une santé parfaite, s'ils éprouvent cette satisfaction intérieure qui produit et entretient la santé, je ne pense pas que nous puissions dire que notre sort est de beaucoup préférable au leur. Nous avons plus de besoins, et un nouveau besoin est presque toujours une porte de plus ouverte au chagrin et à l'ennui.

LUCIE.

Mais, maman, vous m'avez dit plus d'une

fois que l'esprit est la plus noble partie de l'homme. Je suis assurée que les enfans de ce pauvre Tisserand n'ont point d'occasion de le perfectionner, et que leur ignorance est aussi profonde qu'elle l'était quand ils sont venus au monde.

LA MAMAN.

Pourquoi cela serait-il ainsi ? Croyez-vous qu'il n'y ait de connaissances à acquérir que dans les écoles, et qu'un Tisserand ne puisse pas enseigner à ses enfans les règles du juste et de l'injuste ? Allons leur faire une visite ; car je me doute que vous les regardez à peine comme des créatures humaines.

(*Madame de Beaumont et sa fille entrent dans la Chaumière. Le Tisserand est à son métier. Sa femme file. Il y a des enfans de différens âges*).

Mme. DE BEAUMONT.

Bonjour, mon ami, ne vous dérangez pas, je vous prie, nous nous arrêtons un moment pour avoir le plaisir de vous voir travailler.

LE TISSERAND.

J'en suis beaucoup flatté, Madame. Est-ce que Mademoiselle votre fille n'a jamais vu faire de la toile ?

LUCIE.

Non. Cela est tout nouveau pour moi.

LE TISSERAND.

Regardez par ici, Mademoiselle, et examinez bien. Les longs fils sont la chaîne ; ils sont, vous le voyez, divisés en deux rangs, entre lesquels je passe ma navette, qui porte avec elle le fil qui traverse, et qui fait le tissu. (*Il lui explique tout.*)

LUCIE.

Mon Dieu ! comme c'est curieux ! Maman, est-ce que tous nos vêtemens se font de même ?

LA MAMAN.

Oui, ma fille. Il y a seulement diverses additions mécaniques, selon les différentes espèces d'étoffes.

LUCIE.

Je voudrais savoir ce que font ces jeunes garçons.

LE TISSERAND.

Ils coupent des chevilles pour les cordonniers.

LUCIE.

Eh! comme ils le font vite!

LE TISSERAND.

C'est un pauvre travail; mais le plus pauvre travail vaut mieux que l'oisiveté. La première leçon que je donne à mes enfans consiste à leur faire comprendre que leurs mains sont faites pour gagner leur pain.

LUCIE.

Que fait-on de toutes ces petites baguettes?

LE TISSERAND.

Mon aîné a appris à faire les paniers. Ces baguettes sont des branches d'osier qu'il s'est procurées, et qu'il sait employer avec assez d'adresse. Il a fait cette cage d'oiseau, et le dossier de cette chaise où sa grand'mère est assise.

LUCIE.

Tous ces ouvrages me paraissent faits bien proprement.

LA MAMAN.

Oui, en vérité : il y a, comme vous voyez, dans cette maison divers travaux auxquels vous et moi nous serions bien gauches ; mais j'aperçois qu'il y a aussi quelques livres.

LUCIE.

Voici une Histoire de l'Ancien Testament, et les Aventures de Robinson Crusoé.

LA MAMAN *au Tisserand.*

Il y a donc, mon ami, quelques personnes de votre famille qui savent lire.

LE TISSERAND.

Tous les enfans, hors les deux plus petits, lisent un peu, Madame ; mais voilà Marie, qui est la plus savante de toutes. Elle nous lit tous les matins un chapitre de l'Ancien Testament, et très-bien, il faut que j'en convienne.

LA MAMAN.

Vous entendez cela, Lucie.

LUCIE.

Oui, maman. Mais voici encore un Almanach collé contre le mur, et les *Maximes de la Sagesse*, composées par M. de Fénelon.

LA MAMAN.

Très-bon choix, en vérité. Je vois, mon ami, que vous avez un joli jardin derrière la maison.

LE TISSERAND.

Il n'est pas bien étendu, Madame; mais il suffit tout-à-la-fois à notre amusement et à notre usage.

LUCIE.

Quelles superbes fleurs! nous n'avons rien de si beau dans notre jardin.

LE TISSERAND.

La rose qui fleurit dans le jardin du pauvre a autant d'éclat et de parfum que celle qui fleurit dans le jardin du riche.

LUCIE.

Quel est, je vous prie, ce petit arbuste qui a les feuilles étroites blanchâtres en dessous, et les fleurs bleues?

LE TISSERAND.

Vous ne le reconnaissez pas? C'est le romarin.

LUCIE.

Est-il bon à quelque chose?

LE TISSERAND.

Nous en aimons le parfum, et ses feuilles nous donnent un excellent thé, dont nous buvons quelquefois l'après-midi.

LUCIE.

Il y a plusieurs plantes ici que je n'ai jamais vues.

LE TISSERAND.

Quelques-unes sont des herbes potagères que nous mettons dans notre potage. D'autres sont des herbes médicinales que nous cultivons pour ne pas aller chez l'herboriste à chaque légère indisposition.

LUCIE.

Mais comment êtes-vous parvenu à en connaître les propriétés?

LE TISSERAND.

Je les tiens, partie d'une ancienne histoire des plantes que j'achetai un jour à la ville, et partie de ma bonne mère et de quelques vieux voisins; car nous autres pauvres gens, nous sommes obligés de nous entr'aider les uns les autres de notre mieux.

LA MAMAN.

Vous soignez très-bien votre jardin, mon ami, et il me paraît que vous en tirez le plus grand parti.

LE TISSERAND.

Nous avons assez de bras, Madame, et chacun de nous aime à s'en mêler. J'espère que bientôt je pourrai acquérir un terrain assez grand, où je semerai des pommes de terre.

LA MAMAN.

Je crains que, malgré votre industrie, vous n'ayiez quelquefois de la peine à vivre.

LE TISSERAND.

Il est bien sûr que nous souffrons quelquefois, dans les tems de disette et dans les

hivers rigoureux ; mais, grâce à Dieu, j'ai constamment de l'ouvrage ; et mes enfans commencent à nous aider, de manière que nous faisons meilleure chère que quelques-uns de nos voisins.

LA MAMAN.

Gardez toujours le contentement d'esprit, et vous aurez peu de chose à envier. Mon ami, je vous souhaite le bonjour. S'il vous survenait quelque maladie ou quelque accident, souvenez-vous que ma demeure n'est pas éloignée.

LE TISSERAND.

Je m'en souviendrai, Madame, et je vous en remercie.

LUCIE.

Adieu, Monsieur.

LE TISSERAND.

Serviteur, ma belle Demoiselle.

(*Madame de Beaumont et sa fille quittent la Chaumière.*)

LA MAMAN.

Eh bien, Lucie, que pensez-vous de notre visite ?

LUCIE.

J'en suis extrêmement satisfaite. Elle a changé ma façon de penser sur le compte de ces pauvres gens.

LA MAMAN.

J'en suis bien aise. Vous voyez que si nous nous comparons avec le pauvre Tisserand, tout l'avantage n'est pas en notre faveur. Il possède un art dont l'utilité lui assure sa subsistance, quelque révolution qui puisse arriver. Toute sa famille est industrieuse, et montre de l'aptitude à diverses occupations. Ils ne sont pas sans instruction, et sur-tout ils semblent ne pas manquer de la meilleure de toutes, la connaissance de leurs devoirs. Ils entendent assez bien la culture, et un peu l'usage des plantes. Ils sont capables de sentir les beautés de la Nature. Ils jouissent des plaisirs domestiques; ils ne sont pas étrangers à ceux de la société avec leurs voisins; et, ce qui est au-dessus de tout, ils sont contens de leur lot, et bien éloignés de s'inquiéter ou de murmurer de leur sort.

LUCIE.

Mais ne serait-il pas possible de leur

procurer plus de bien-être qu'ils n'en ont à présent?

LA MAMAN.

Je le crois ainsi. Je suis persuadée qu'en donnant un peu de nos superfluités, nous pouvons ajouter au bonheur des personnes qui sont dans leur position. Je m'intéresse à cet excellent homme, et j'ai l'intention de lui faire présent du petit morceau de terrain dont il a besoin.

LA SAUGE ET LE THÉ,

FABLE inédite de Florian.

Le Thé, venant de la Chine,
Trouva la Sauge en chemin :
Bonjour, lui dit-il, cousine,
N'allez-vous pas à Pékin?
J'y serai bien accueillie,
Lui dit d'un air aigre-doux
La Sauge; et dans ma patrie,
On n'aime, on ne prend que vous.
C'est tout de même chez nous,
Dit le Thé, l'on me méprise,
Et c'est vous seule qu'on prise.
Chez soi, l'on n'a point d'amis,
C'est l'étranger que l'on fête;
Et dans son propre pays,
Nul, comme on sait, n'est prophète.



LE FIGUIER

Dessiné par Prêtre *Gravé par Maradan.*

LE
PANIER DE FRUITS.

LE FIGUIER.

Le Figuier, originaire des pays chauds, ne porte des fruits excellens que dans ces climats où les rayons du soleil favorisent son développement. Ses feuilles larges et lustrées forment un ombrage épais, et il suffit de les considérer pour voir que l'arbre dont elles garnissent les rameaux, appartient aux contrées méridionales.

Il n'est fait aucune mention de Figuiers à Rome avant Caton ; c'est le premier qui en a parlé. Tout paraît nouveau dans ce qu'il en dit, et il y a beaucoup d'apparence qu'il y fut apporté, à peu près à cette époque, avec les pêchers, abricotiers, et autres fruits asiatiques. Du tems de Pline, on comptait déjà vingt-neuf espèces de Figues. Peu de tems après la conquête des Gaules, les Romains y introduisirent des Figuiers. Cette partie, qui tomba la première sous leurs armes, et qu'ils

nommaient leur Province, d'où elle a retenu le nom de *Provence*, s'étant trouvée dans un climat propre, par sa chaleur, à mûrir ce fruit, en fut la première peuplée; le Languedoc y participa peu de tems après, tant par droit de voisinage, que par la conformité de température. Aussi les Figues de Marseille et celles de Narbonne ont-elles toujours été en concurrence de bonté et de réputation.

Les Figues étaient en si grande estime parmi les anciens, qu'il est peu de matières qui aient donné occasion, dans l'antiquité, à plus de traités et de livres. Elles faisaient les délices des Grands, et devinrent quelquefois la subsistance de nombreuses armées. *Xercès*, Roi des Perses, attiré par la réputation des Figues qui croissaient dans le pays des Athéniens, vint faire la guerre à cette République pour se mettre en possession de ce fruit. Ce fut encore en partie pour manger des Figues de Rome, que les Gaulois portèrent la guerre en Italie. L'armée de *Philippe* de Macédoine aurait péri faute de vivres en Asie, si, dans la disette de blé qu'elle éprouvait, les Magnésiens ne lui eussent fourni suffisamment de Figues pour faire subsister ses troupes. Ce Prince estima tant ce bienfait, et en fut si

reconnaissant, qu'après ses conquêtes, il affranchit leur ville de tous tributs.

Il y a deux choses bien dignes de remarque dans l'histoire du Figuier.

1°. Ses branches se couvrent de fruits, sans les avoir annoncés par aucune fleur apparente; aussi l'a-t-on regardé long-tems comme une merveille du règne végétal. Mais depuis que la nature a été mieux observée, on a découvert que les fleurs se cachaient dans les fruits mêmes.

2°. On connaît la douceur de la Figue. Qui croirait que ce fruit si agréable est le produit d'un suc amer? Il est même si corrosif qu'il enlève la peau, et y laisse des taches long-tems ineffaçables.

Dans les contrées du Midi, cet arbre offre plusieurs variétés, toutes meilleures, pour ainsi dire, les unes que les autres. Quelques espèces portent des fruits à deux époques différentes de l'année. Les premières Figues sont peu estimées. On dirait que l'arbre a voulu faire un simple essai, dont il reconnaît lui-même l'imperfection. Quelques mois plus tard il porte les Figues d'automne, qui sont des Figues succulentes. C'est la maturité, la perfection de la sève. Ainsi le talent, mûri par

l'âge, produit des ouvrages où règne la perfection du goût.

Parmi les espèces nombreuses du Figuier, je dois citer la *Figue fleur grise*, à fruit précoce, d'un vert pâle, rose en dedans.

La *Figue Marseillaise*, à petit fruit, tardif, blanchâtre, rose intérieurement, doux comme du miel, la peau lacérée.

La *Figue azurée*, à fruit noir, semé d'une poussière bleue, pourpré intérieurement.

La *Bourjassote*, à fruit d'un rouge brun, semé d'une poussière bleue, rouge intérieurement.

Les Figues sèches les plus recherchées sont celles de l'espèce connue sous le nom de *Figue Marseillaise*.

Les climats froids étant contraires au développement du Figuier, on ne peut avoir dans les environs de Paris qu'une idée imparfaite de cet arbre et de son fruit. On le cultive cependant avec beaucoup de soin à Argenteuil, près Paris, et les Figues y sont une partie considérable du revenu des habitans. Là on voit des champs entiers de Figuiers. Il est vrai qu'on ne les y plante guère que sur des côtes au Midi, et dans les jardins et les autres endroits où ils peuvent trouver un abri contre

les vents du Nord et du Nord-Ouest. Dès l'arrière-saison, on remue, on fouille la terre autour de chaque arbre; et sitôt que la gelée a l'air de se prononcer, on couche, dans leur sens naturel, autant qu'il est possible, toutes les branches du Figuier, qu'on recouvre ensuite d'environ six pouces de terre. Cela suffit pour le défendre contre la gelée. En faisant cette opération, l'on a grand soin de dépouiller toutes les branches des feuilles qui pourraient y tenir encore, et qui, s'échauffant dans la terre, feraient pourrir les branches en pourrissant elles-mêmes. On a éprouvé que cet arbre peut rester, sans souffrir de dommage, soixante-quinze à quatre-vingt jours dans cette situation. Dans les jours doux de l'hiver, on déterre le Figuier pour lui faire prendre l'air. Tant mieux si une pluie chaude et douce le lave et le nettoie; mais si la gelée menace de nouveau, on recommence l'enterrage.

Pour obtenir plus de fruit et de meilleure qualité, les cultivateurs visitent avec soin leurs Figuiers au printems. Ils en examinent les yeux, qui sont souvent doubles, et dont alors l'un est rond, et promet du fruit, tandis que l'autre est pointu, et doit donner naissance à une branche nouvelle. L'habitude

fait distinguer facilement ces bourgeons, dont on pince ou fait sauter adroitement l'un (le bourgeon à bois), sans endommager l'autre (le bouton à fruit). La sève qui aurait été employée à nourrir le nouveau bois, se reporte sur le fruit, dont elle double le volume et souvent la qualité. Il est bon d'observer cependant que, comme le même bouton ne donne jamais deux fois du fruit, et que celui-ci est attaché sur le bois, il ne faut pas détruire tous les bourgeons à la fois.

Un moyen qu'on emploie pour hâter la maturité des Figues, c'est de les piquer à la tête avec une épingle trempée dans l'huile. L'effet de cette huile est de boucher les pores par où s'évaporerait la sève, et de la concentrer dans le fruit qu'elle grossit et mûrit.

Les Figues sont un aliment sain et agréable. On les emploie encore comme médicament dans certaines circonstances. Le suc laiteux du Figuier est très-caustique et dangereux. Son bois moelleux et mou n'est bon à rien : cependant les Serruriers et les Armuriers s'en servent pour polir leurs ouvrages.



LA VIGNE

Dessiné par Prêtre *Gravé par Maradan.*

LA VIGNE.

La Vigne a passé d'Asie en Europe. Les Phéniciens, qui voyagèrent de bonne heure sur toutes les côtes de la Méditerranée, la portèrent dans la plupart des Isles et sur le Continent. Elle réussit merveilleusement dans les isles de l'Archipel, et successivement en Grèce et en Italie, du tems de Numa; mais alors elle y était si rare, que ce Monarque fit défense d'honorer les morts en versant du vin sur leur bûcher. Cette plante s'y multiplia dans les siècles suivans; et quelques Gaulois qui en avaient goûté la liqueur, conçurent dès-lors le dessein de s'établir dans les lieux où on la recueillait. Ils envoyèrent de côté et d'autre des cruches de vin, et par ce moyen ingénieux ils attirèrent au-delà des Alpes des armées de Berruyers, de Chartrains et d'Auvergnats, qui, renonçant aux glands de leurs forêts, allèrent conquérir les deux rives du Pô, où ils s'appliquèrent à la culture du figuier, de l'olivier, et sur-tout de la Vigne. On croit que c'est à eux que nous devons l'invention utile de conserver le vin dans

des vaisseaux de bois exactement fermés, et de le contenir dans des liens malgré sa fougue. Depuis ce tems, la garde et le transport en devinrent plus aisés que lorsqu'on le conservait dans des vaisseaux de terre sujets à se briser, ou dans des outres, ou sacs de peau, sujets à se découdre ou à se moisir.

Les habitans de Marseille et de la Gaule Narbonnaise eurent quelques vignes dès avant la conquête des Gaules par Jules César. Mais Domitien arrêta les progrès de ces plantations, dans la crainte qu'elles ne fissent tort à la culture du blé; et ce ne fut que sous l'Empereur Probus qu'il fut permis aux Gaulois, aux Espagnols et aux Bretons de s'y livrer. L'Édit publié à ce sujet est de 280. La formation des Vignobles trouva dans la Bretagne et dans le nord de la Belgique des obstacles insurmontables du côté de la Nature; et l'on continua long-tems encore de tirer de l'orge fermentée la boisson ordinaire, connue sous le nom de *Cervoise* ou de *Bière*. Mais peu à peu les vignes furent placées partout où elles purent réussir. Saint Martin en planta une dans la Touraine, avant la fin du quatrième siècle. Saint Remi, qui vivait vers la fin du cinquième et au commencement du

suivant, laissa, par testament, à diverses Églises, les Vignes qu'il possédait dans les territoires de Reims et de Laon, avec les esclaves qu'il employait à les façonner. De là cette culture s'étendit dans la Champagne ; de l'Auvergne, elle s'étendit de même dans le Lyonnais et la Bourgogne : enfin, dans le quatorzième siècle, elle gagna dans les environs de Paris, et se propagea bientôt dans toute la France ; et peut-être les Vignes attirèrent-elles les Français dans la Gaule, comme elles avaient attiré les Gaulois en Italie. Les autres Allemands, qui n'avaient plus d'établissement à espérer, essayèrent de défricher quelques cantons de la Forêt noire, et plantèrent des Vignes le long du Rhin. La Hongrie eut aussi les siennes ; et depuis qu'elles se sont ainsi multipliées partout, les peuples, contens de leur sort, n'ont plus songé à changer de demeure : ils perdirent le goût des conquêtes. Il y avait aussi beaucoup de Vignes à Alexandrie, sur les côtes de l'Égypte, de la Barbarie, et dans différens pays de l'Afrique ; mais la doctrine de Mahomet, en proscrivant l'usage du vin, les a fait détruire toutes.

Après l'histoire de la Vigne, voici en deux mots celle du vin. Ses différentes espèces sont

nombreuses; elles varient par la couleur, le goût, la qualité et la durée. On peut dire qu'il y a autant de sortes de vins que de terroirs: mais, en général, on peut les rappeler à deux espèces; savoir, les vins de liqueur et les vins secs.

Les premiers se distinguent des seconds, en ce qu'ils ont une saveur douce, sucrée, et approchant plus ou moins de celle du miel. La perfection de ces vins consiste à joindre à leur douceur une agréable amertume, accompagnée de parfums. Les raisins muscats sont les plus propres à faire ces sortes de vins; mais ils ne mûrissent parfaitement que dans les pays chauds.

Les vins secs les plus salutaires pour l'usage, sont ceux de France, de la Moselle, du Rhin, et plusieurs vins de la Hongrie.

Le vin cuit est le suc exprimé de raisins doux et bien mûrs, dont on fait évaporer sur le feu un tiers de la liqueur.

On tire du vin, par la distillation, l'eau-de-vie et l'esprit-de-vin, qui sont fort en usage en médecine, et font la base de tous les ratafias.

Le changement qui arrive au vin, lorsque de la fermentation vineuse il passe à la fermen-

tation acide, nous donne le vinaigre, qui entre dans plusieurs compositions d'utilité et d'agrément, soit par infusion, soit après avoir été distillé, sans compter l'usage continuel que l'on en fait dans nos cuisines pour l'assaisonnement des alimens.

La Vigne est une plante naturellement faible; mais la Nature l'a pourvue de petits filets ou espèces de mains qu'elle tourne autour de ce qu'elle rencontre, pour s'y attacher et se maintenir contre le vent. Dans une partie de la France, on l'appuie sur un simple échalas. Ailleurs on la soutient à l'aide d'un roseau, ou avec une haute perche, ou sur des fourches de bois. En Grèce et en Italie, il est très-commun de faire monter les Vignes sur des ormes, où elles s'étendent en liberté, et s'élancent d'étage en étage jusqu'au sommet. Les Asiatiques, qui ont plusieurs espèces de raisins extrêmement gros, sont obligés de faire courir leurs Vignes sur des treilles et sur des berceaux, qui deviennent autant de riches tentes sous lesquelles ils prennent l'ombre et le frais.

La Vigne réussit peu dans les vastes plaines, elle se plaît au penchant des collines; et les côteaux arides, souvent inaccessibles à la

charrue, sont les lieux qu'elle semble préférer. Une terre un peu maigre, légère, sèche plutôt qu'humide, mélangée de petits cailloux ou de pierres à fusil, lui est plus propre que le fonds le plus riche et le plus fertile.

On plante la Vigne de boutures ou de plants enracinés. Les boutures sont des jets sans racines qu'on a taillés en hiver sur des ceps de bonne nature, et que l'on conserve en bottes jusqu'à la fin de mars, où on les met en œuvre. Les plants enracinés sont de jeunes ceps qu'on a élevés depuis deux ou trois ans dans une pépinière un peu plus maigre que la terre où ils seront replantés. Ce déplacement se fait en novembre. On peut encore renouveler une Vigne, en tout ou en partie, par le moyen des provins et des marcottes.

La Vigne est très-lente à produire. A l'époque où les feuilles garnissent toutes les tiges, où déjà mille fleurs émaillent la terre au pied même des plants de la Vigne, ses branches tortueuses, desséchées, sont encore dans l'état d'engourdissement où elles ont passé tout l'hiver. Mais la métamorphose s'opère promptement. Un bouton rougeâtre et enveloppé d'écailles cotonneuses, est le premier et tardif signal du réveil. Long-tems il est le seul; mais

à peine est-il développé, que les feuilles, les branches, les grappes, prennent à l'instant l'accroissement le plus rapide.

Les feuilles de la Vigne, portées sur de longs et vigoureux pétioles, sont palmées, rudes, très-vertes à l'extérieur, velues et pâles à la partie inférieure, et veinées de fibres très-marquées.

Les vrilles, ou fibres rondes, lisses et fortes, qui la relèvent et la soutiennent, sont opposées aux feuilles, et se multiplient à l'extrémité de la branche; elles se séparent, s'allongent, se roulent. Elles sont ordinairement d'un vert clair; mais les plus nouvelles ont une teinte rougeâtre que la branche quelquefois reçoit elle-même.

La grappe s'élance aussi en opposition avec la feuille. Son pédoncule paraît se tordre sur lui-même.

Le pédoncule presque insensible de chaque fleur destinée à devenir un grain de raisin, ne montre qu'une petite boule verte que soutient un calice imperceptible. Cette petite boule un peu cylindrique, ou plutôt un peu prismatique, est marquée au sommet d'un petit point rougeâtre. Elle s'ouvre; son enveloppe se divise, et l'on ne voit plus que cinq petites

étamines divergentes attachées au bord du calice. Leurs filets sont blancs, leurs anthères sont de petits points jaunes; l'ovaire, qui deviendra le grain, paraît entre les étamines surmonté d'un léger stygmate blanc.

Tels sont les élémens de ce suc délicieux et sain qui nourrit quand il est en fruit, et qui corrobore quand il est en liqueur.

On sait que le raisin se conserve frais, suspendu, séparé dans un lieu sec, obscur, bien clos. Les espèces de raisins que l'on préfère pour la table, sont le *précoce*, le *corinthe*, le *livet*, le *chasselas*, le *muscat*. On préfère pour la cuve le *meûnier*, le *morillan*, le *bourguignon*, le *sanmoireau*, le *gamet*, le *meslier*, le *noireau*, etc.

Les vins de France, très-variés, très-abondans, et fort recherchés de toute l'Europe, font une une branche importante de commerce.

LE VOYAGE DE LA VIE.

ALLÉGORIE

Traduite de l'Anglais (1).

» La vie, dit Sénèque, est un voyage, dans » le cours duquel nous changeons toujours » de scènes : nous laissons d'abord derrière » nous l'enfance, ensuite la jeunesse, puis » l'âge viril, enfin la partie la plus précieuse et » la plus agréable de la vieillesse ». La lecture de ce passage excita en moi une foule de réflexions sur l'état de l'homme, sur l'irrésolution continuelle de ses désirs, sur le changement graduel de sa disposition pour tous les objets extérieurs, et sur l'indifférence avec laquelle il descend le *Fleuve du Tems*. Je m'endormis au milieu de ces méditations, et tout-à-coup mes oreilles furent frappées du tumulte du travail, de cris de joie et d'alarme, du sifflement des vents et du bruit des eaux.

(1) Cette pièce, publiée dans *le Rambler*, ou *le Rodeur*, est de Madame Elizabeth *Carter*, morte à Londres, le 22 février 1806, à l'âge de 89 ans.

Pendant quelque tems l'étonnement suspendit en moi la curiosité ; mais bientôt je me remis assez pour demander où nous allions, quelle était la cause de ces clameurs et de cette confusion. On me dit que nous étions lancés sur l'*Océan de la Vie*, que nous avions déjà passé le *Détroit de l'Enfance*, où beaucoup d'autres avaient péri, quelques-uns par la faiblesse et la fragilité de leurs vaisseaux, mais un plus grand nombre par la folie, la perversité ou la négligence de ceux qui avaient entrepris de diriger leur course. On ajouta qu'en ce moment nous étions en haute mer, abandonnés aux vents et aux vagues, sans autre moyen de sécurité que les soins du pilote, que nous pouvions toujours choisir parmi une foule de gens qui nous offraient leurs services et leur assistance.

Je portai alors mes regards de tous côtés avec une vive sollicitude : derrière moi, je vis un fleuve couler au milieu de quelques îles fleuries. Ceux qui voguaient, semblaient les regarder avec joie ; mais à peine avaient-ils touché, que le courant, quoiqu'il ne fût ni bruyant ni rapide, les entraînait avec une force irrésistible. Au-delà de ces îles, tout

n'était que ténèbres ; aucun des passagers ne pouvait découvrir le rivage d'où il était parti.

Devant moi, des deux côtés, était une étendue immense d'eaux violemment agitées et couvertes d'un brouillard si épais, que l'œil le plus perçant ne pouvait pénétrer qu'à une très-petite distance. Elles me parurent semées de rochers et de gouffres ; car plusieurs passagers y furent tout à coup engloutis, au moment où, trop confians dans le vent frais qui enflait leurs voiles, ils insultaient à ceux qu'ils avaient dépassés. Les dangers étaient en effet si nombreux et les ténèbres si épaisses, qu'il n'y avait point de précaution capable d'inspirer la moindre sécurité. Il y en avait même qui, par de perfides conseils, engageaient dans l'abîme ceux qui avaient le malheur de les croire, ou poussaient violemment contre les rochers ceux qu'ils rencontraient sur leur passage.

Le courant était insurmontable et suivait toujours la même direction. Mais quoiqu'il fût impossible de lutter avec succès contre lui, cependant il n'était pas tellement rapide qu'il n'offrît quelque occasion favorable au courage. Si l'on ne pouvait rétrograder pour

se dérober entièrement au danger, au moins pouvait-on souvent l'éviter, en prenant une route oblique.

Mais il arrivait rarement qu'on se dirigeât avec beaucoup de soin et de prudence; car, par une sorte d'infatuation universelle, chacun se croyait à l'abri du danger, quoiqu'il vît à chaque instant ses compagnons s'abîmer autour de lui. Les flots s'étaient à peine refermés sur eux, qu'oubliant aussitôt leur imprudence et leur triste fin, on poursuivait le voyage avec la même assurance et la même gaîté. Chacun se félicitait de la solidité de son vaisseau, et se croyait en état de braver les gouffres qui avaient englouti son ami, ou de glisser sur les rochers contre lesquels il avait échoué. On remarquait qu'à l'aspect même d'un naufrage, un passager se détournait rarement de sa course; ou que, s'il déviait un instant, il quittait bientôt le gouvernail pour s'abandonner à la discrétion du hasard.

Cette négligence ne provenait point de l'indifférence ou de l'ennui de leur condition présente; car ceux qui couraient ainsi à leur perte, ne manquaient point à leurs derniers instans d'implorer, à grands cris, de leurs

compagnons, un secours que ceux-ci ne pouvaient leur donner; et un grand nombre, aux portes même de l'abîme, cherchaient à prémunir les autres contre l'imprudence dont ils périssaient victimes au milieu de leur course. On louait quelquefois leur bienveillance, sans faire attention à leurs avis.

Les vaisseaux dans lesquels nous étions embarqués étant, de l'aveu de tous, trop fragiles pour résister à l'impétuosité du courant, dépérissaient insensiblement dans le trajet; en sorte que chaque passager était sûr de périr enfin, lors même qu'il serait longtems préservé par d'heureux hasards, ou par des soins vigilans.

L'idée d'une mort certaine aurait dû attrister l'homme joyeux, intimider le téméraire, les livrer ainsi à de continuelles angoisses, et les empêcher de jouir des plaisirs variés que la Nature leur offrait comme un dédommagement à leurs peines; cependant ceux qui paraissaient le moins s'occuper de leur destruction, étaient ceux pour lesquels elle était le plus à redouter.

Tous avaient l'art de se dissimuler le danger; et ceux qui croyaient ne pouvoir envisager avec calme les périls de la route, avaient

soin de ne jamais regarder devant eux ; et se livrant aux plaisirs du moment, ils jouaient avec l'*Espérance*, compagne fidèle du voyage de la vie. Tout ce qu'elle osait promettre à ses plus chers favoris, c'était, non qu'ils échapperaient au naufrage, mais qu'ils seraient engloutis les derniers ; et chacun, content de cette promesse, riait de voir les autres y ajouter foi. L'*Espérance*, en effet, semblait se jouer de la crédulité de ses compagnons ; car plus leurs vaisseaux faisaient eau, plus elle les assurait qu'ils n'avaient rien à craindre ; et les plus empressés à faire des provisions pour un voyage de long cours, étaient précisément ceux que l'on voyait le plus près de leur perte.

Au milieu du courant était l'abîme de l'*Intempérance*, gouffre affreux, semé de rochers, dont les éminences pointues se dérobaient sous l'eau, et dont la cime, tapissée d'un gazon où l'*Indolence* avait formé des lits de repos, était ombragée de berceaux sous lesquels le *Plaisir* fredonnait des airs d'invitation. Tous ceux qui naviguaient sur l'*Océan de la vie*, devaient nécessairement passer à la vue de ces rochers. La *Raison*, il est vrai, s'offrait toujours à les diriger par

une voie étroite et sûre ; mais il y en avait bien peu qui, cédant à ses prières et à ses remontrances, consentissent à la prendre pour pilote, sans stipuler qu'ils côtoieraient d'assez près les *Rochers du Plaisir*, pour jouir au moins en passant de ce séjour délicieux ; après quoi ils étaient décidés à continuer leur route sans autre déviation.

La *Raison*, trop souvent, se laissait gagner par ces promesses, jusqu'à exposer l'équipage dans le tourbillon du *Gouffre de l'Intempérance* ; le cercle qu'il décrivait, quoique faible, interrompait la course du vaisseau, et l'attirait vers le centre par des tournoiemens insensibles. Elle se repentait alors de sa témérité, et réunissait tous ses efforts pour sortir du gouffre ; mais l'attraction en était généralement trop forte pour qu'on pût la vaincre ; et les passagers, après avoir tourné plusieurs fois, et s'être livrés à une joie excessive, étaient engloutis et disparaissaient pour toujours. Le petit nombre de ceux que la *Raison* pouvait tirer d'embarras, éprouvaient la plupart tant de chocs sur les pointes qui s'élevaient des *Rochers du Plaisir*, qu'ils ne pouvaient continuer leur course avec la même rapidité qu'auparavant. Ils naviguaient

lentement et avec crainte, mis en danger par chaque brise et incommodés par chaque ondulation, jusqu'à ce qu'enfin ils s'engloutissent par degrés, après de longs efforts et des expédiens sans nombre. C'est alors qu'ils se repentaient de leur folie, et prémunissaient les autres contre la première approche du *Gouffre de l'Intempérance*.

Il y avait des gens dont l'emploi était de réparer les brèches et de boucher les voies d'eau des vaisseaux qui avaient heurté contre les *Rochers du Plaisir*. Le plus grand nombre des voyageurs paraissait avoir une grande confiance dans leur habileté; et, en effet, elle préservait de leur ruine ceux qui n'avaient été endommagés qu'une seule fois. Mais je remarquai que peu de vaisseaux duraient long-tems après avoir été souvent réparés, et je ne trouvais pas que les ouvriers eux-mêmes fissent une plus longue navigation que ceux qui avaient le moins eu recours à leur assistance.

Le seul avantage que, dans le Voyage de la vie, les sages eussent sur les insensés, était une fin plus tardive et moins cruelle. En effet, ils avançaient toujours, et voyaient quelquefois périr, dans leur route, ceux avec lesquels

ils étaient sortis du *Détroit de l'enfance*; mais enfin ils étaient renversés par une brise contraire, sans ressentir ni les peines de la résistance, ni les angoisses de l'attente. Ceux, au contraire, qui s'étaient souvent heurtés contre les écueils, coulaient sensiblement à fond, luttaient long-tems contre les eaux, toujours croissantes, et s'épuisaient par des travaux dont l'*Espérance* elle-même ne pouvait leur garantir le succès.

Tandis que je considérais la variété des destins de la multitude qui m'entourait, je fus tout-à-coup alarmé par une voix inconnue qui fit entendre ces paroles : « Ne regarde » pas nonchalamment les autres, quand tu » enfonces toi-même. D'où te vient cette tran» quillité insensible, pendant qu'eux et toi, » vous êtes également en danger » ? Je levai les yeux, et vis devant moi le *Gouffre de l'Intempérance*; aussitôt je tressaillis et m'éveillai.

CONCOURS ÉPISTOLAIRE.

Toutes les Élèves d'une Institution de jeunes Demoiselles avaient concouru pour un prix de Littérature. Le sujet de composition était une lettre. Trois Élèves méritèrent le prix, et trois autres s'en approchèrent.

En examinant les six lettres qui avaient été distinguées, je remarquai que l'une finissait de cette manière : *Ta constante amie* Pauline *B*. L'autre, de celle-ci : *Ta sincère amie* Éliza *A*. La troisième, de celle-ci : *Ta fidèle amie* Tonine *B*. La quatrième, de celle-ci : *Ta véritable amie* Jenny *B*. La cinquième, de celle-ci : *Ta meilleure amie* Rosalie *G*. La sixième enfin, de celle-ci : *Ton amie* Adèle *P*.

On dit que le caractère se peint dans ce que l'on écrit. Examinons quels sentimens ont été particulièrement exprimés dans ces différentes locutions. Je sais qu'on ne peut former à cet égard que des conjectures bien vagues : mais voici, à ce qu'il me semble, celles qu'il serait permis de former, d'après la valeur attachée aux diverses épithètes qui accompagnent ci-dessus le nom d'*amie*.

Ton amie, part d'un cœur qui a de la tenue, de la fermeté, qui ne suppose pas qu'on puisse manquer à l'amitié, une fois qu'on l'a contractée. Ce cœur aimera, mais il témoignera peu. Sa sensibilité sera intérieure ; il la prouvera plus par les actions que par les paroles.

Ta meilleure amie, part d'un cœur aimant, mais qui a plus d'une affection, et qui en suppose plus d'une dans son amie. Celle qui a employé cette expression, sera plus témoignante. Sa sensibilité se répandra davantage à l'extérieur. Elle sera par la suite moins portée à la jalousie.

Ta véritable amie, part d'un cœur qui se livre à des sentimens réfléchis, et qui suppose qu'on doute aisément de leur vérité. Cette expression annonce le désir de se rendre digne d'une sorte de prééminence sur les objets de ses affections ; et promet à ceux qui seront aimés de celle qui l'a employée, les plus sages conseils, et des sentimens qui s'altéreront d'autant moins, que la raison les affermira.

Ta fidèle amie, part d'un cœur disposé à sacrifier tout par la suite, même ses inclinations, aux liens qu'il aura formés. Ce cœur, fût-il inconstant, serait fidèle encore. S'il a

des passions, elles seront plutôt filles de l'imagination que de la nature.

Ta sincère amie, part d'un cœur franc, d'un cœur ami de la sincérité. Celle qui a employé cette expression, mettant beaucoup de prix à la franchise, sera peu dissimulée. Si elle a des reproches ou des complimens à vous faire, elle ne s'en cachera pas; elle vous dira sincèrement si elle vous aime, ou si vous lui déplaisez. Ayant plus de sentimens à exprimer, elle parlera plus souvent; mais la franchise de son caractère sera cause qu'on l'écoutera toujours avec plaisir.

Ta constante amie, part d'un cœur sensible, et qui attache son bonheur à la durée de ses affections. La constance suppose l'indulgence; car pour aimer constamment, il faut savoir pardonner quelquefois à celui ou à celle que l'on chérit. Celle qui s'est servie de cette expression remplira tous ses devoirs comme par instinct. Si elle y manque quelquefois, son cœur la ramenera dans le bon chemin par une pente naturelle.

PENSÉES DIVERSES.

Rien n'est plus ennuyeux qu'un homme qui parle comme un livre, et plus insipide qu'un livre écrit comme on parle.

Le moyen de passer pour avoir de l'esprit, c'est de paraître en accorder plus aux autres qu'on ne s'en croit à soi-même.

Dans quelque état qu'on se trouve, on est plus riche par les économies que par les revenus.

Les talens frivoles qu'on donne aux femmes ne sont propres qu'à leur faire dissiper la fortune qu'elles possèdent, ou à leur ôter les moyens d'en acquérir.

Les brochures qui paraissent si abondamment en France, forment l'esprit des hommes, comme le Tailleur forme la taille des femmes.

L'HOMME QUI REGRETTE SA VIGNE.

FABLE.

Un Campagnard possédait une treille;
Elle faisait son bonheur:
La treille aussi possédait tout son cœur;
Il l'aimait, c'était merveille.
Un jour le tonnerre écrasa
L'ormeau qui l'étayait; la vigne s'embrasa,
Et périt jusqu'à la racine:
Le tout devint une ravine.
Cet accident perça le cœur
Du Campagnard; on aura peine à croire
Comme il ressentit ce malheur.
De sa perte et de sa douleur
Il voulut à jamais consacrer la mémoire,
Et fit graver le tout sur un beau marbre noir,
Qu'à la porte de son manoir
Il afficha, pour le bien mettre en vue.
Le premier qui le vit crut avoir la berlue:
Voisin, dit-il, qu'est-ce donc que je vois?
C'est l'épitaphe d'une vigne,
Dieu me pardonne! Et réponds-moi,
Fut-il jamais démence plus insigne?
Démence tant que tu voudras,
Dit l'affligé: j'aime mieux qu'on me place
Parmi les fous, que parmi les ingrats.
Souffre ami, que je te retrace
Les biens que ma treille m'a faits;
Tu conviendras que mes regrets,
Et mon amour, et mon hommage,

Sont dûs de reste à ses bienfaits.
En été, son large feuillage
Me préservait des ardeurs du soleil.
En automne, son jus vermeil
Me procurait le doux breuvage
Qui donne la santé, la joie et le sommeil ;
Même ses grappes fécondes
Meublaient mes caves profondes
D'un superflu recherché pour les Rois,
Qu'au poids de l'or j'ai vendu quelquefois :
En est-ce assez pour ma reconnaissance?
Pour ta reconnaissance? hélas! pauvre hébêté!
Est-ce pour tes beaux yeux que ta vigne a porté
Des fruits l'automne, et des feuilles l'été?
Avait-elle la connaissance
De tes désirs, de tes besoins?
Et crois-tu qu'elle eût la puissance
De faire pour toi plus ou moins?
L'autre repart : Ami, je rends grâce à tes soins.
Je sais fort bien que, par sa destinée,
Ma vigne, heureusement bornée
A des attributs bienfaisans,
Ne me pouvait refuser ses présens ;
Mais moi qui les reçus, je veux être fidèle
A mon devoir, comme elle à son emploi.
Tout en irait bien mieux, si Dieu faisait la loi
Qu'une moitié des humains fût comme elle,
Et l'autre moitié comme moi.

STANCES

A LA PUDEUR.

O toi ! dont la douce présence,
Chaste et modeste Déité,
Fait le charme de l'innocence,
Et le lustre de la beauté !
Fille du ciel, Pudeur sacrée,
Qui partageas avec Astrée
Les vœux et l'encens des mortels,
Daigne sourire à mon hommage ;
C'est un cœur plein de ton image,
Qui vient embrasser tes autels.

Epoque à jamais fortunée,
Où du brillant séjour des cieux
Tu descendis environnée
De ton voile mystérieux !
L'homme à ton sourire céleste,
De ta grâce simple et modeste
Tout à coup se sentit épris ;
La Nymphe rougit à ta vue,
Et surprise enfin d'être nue,
De sa rougeur connut le prix (1).

(1) *Pythias*, fille d'*Aristote*, disait que la couleur qui lui plaisait davantage était celle dont la pudeur orne le visage d'une fille vertueuse.

Dans les forêts, à l'aventure,
Errant et sans guide et sans soins,
Jadis le Roi de la Nature
N'en connaissait que les besoins;
Roi dégradé, qui, sous sa hutte,
Languissait auprès de la brute.....
Mais son cœur s'éveille à ta voix.
O Pudeur! quel est ton prestige!
L'amour fut ton premier prodige
Et la plus douce de tes lois.

Mais quel est ce monstre en délire,
Que suit tout un peuple effronté?
Sa bouche infâme ne respire
Que l'outrage et l'obscénité;
Hideux enfant de l'Athéisme,
Je reconnais l'affreux Cynisme,
La honte et l'effroi des mortels.
Tandis que sa marche t'insulte,
La Beauté, fidèle à ton culte,
Se réfugie à tes autels(1).

O Pudeur féconde en merveilles!
Dis-nous quels magiques ressorts,
Des cœurs sacrés sur qui tu veilles
Ont produit les nobles efforts;
De Lucrèce et de Virginie
Le sang réveilla l'énergie

---

(1) *Demades*, Orateur Athénien, disait que la pudeur dans une femme est la citadelle de la beauté.

D'un peuple indigné de ses fers ;
Et ta voix, dans la Grèce antique,
De tout un sexe frénétique (1)
Arrêta les desseins pervers.

(1) Une espèce d'aliénation d'entendement, s'était emparée des filles Milésiennes, à tel point, qu'il leur prenait à toutes une soudaine envie de dormir, et un furieux appétit de s'aller pendre. Et y en eut plusieurs qui se pendirent et étranglèrent secrètement, et n'y avait ni remontrances, ni larmes de pere et de mère, ni consolations d'amis qui y servissent de rien...,. Jusques à ce que, par l'avis de l'un des citoyens, homme sage, il se fit au Conseil un Édit que, s'il advenoit qu'il s'en pendît plus aucune, elle seroit portée toute nue à la vue de tout le monde, à travers la grande Place. Cet Édit fait et ratifié par le Conseil, ne réprima pas seulement pour un peu, mais arrêta du tout la fureur de ces filles qui avaient envie de mourir. (Extrait de *Plutarque*, traduction d'*Amyot*).

ÉNIGME.

De mon fier ennemi je brise les barrières ;
Il se retranche en vain dans un étroit réduit ;
Je l'attaque en rampant, je triomphe avec bruit,
Je puis seul contre lui ce que n'ont pu cinq frères.
Mon secours trop fréquent allarme la raison.
Quelque faveur que de moi l'on obtienne,
Sitôt que j'ai tiré les Ris de leur prison,
On me fait rentrer dans la mienne.



LE COIGNASSIER

Dessiné par Prêtre *Gravé par Maradan.*

LE
PANIER DE FRUITS.

LE COIGNASSIER.

L'AUTOMNE est la saison des fruits. Elle multiplie nos jouissances, et l'abondance qu'elle fait régner autour de nous, tient en quelque sorte du prodige.

Le Coignassier appelle nos regards. Il y en a de plusieurs espèces, qui ne diffèrent que par la grosseur et par la figure de leurs fruits. On les distingue en *Coignassier cultivé* et en *Coignassier sauvage*.

Cet arbre s'élève peu; ses racines sont nombreuses, droites en terre, quelquefois obliques, couvertes d'une écorce brune. Le tronc tortueux est couvert d'une écorce mince, lisse et unie, brunâtre vers le bas, grisâtre vers le haut; le bois est pâle et blanchâtre intérieurement. Ses feuilles, qui ressemblent à celles du pommier ordinaire, sont arrondies, pointues, entières, blanchâtres et cotonneuses en dessous, vertes et ordinairement lisses en dessus. Les fleurs naissent séparées sur les

tiges : elles sont composées de cinq pétales arrondis, attachés au bord du calice par un onglet solide. Ces pétales, avant de s'évaser, forment un dôme au-dessus des étamines, et se bombent sans se désunir. Ils sont beaucoup plus grands que ceux d'aucune corolle d'arbre à fruit. Leur albâtre est nuancé de rose; au centre, sont plusieurs étamines purpurines, dont les sommets sont jaunâtres, portés sur un calice à cinq feuilles. Il leur succède un fruit dur et cotonneux qui jaunit en mûrissant, dont la forme irrégulière tient de celle de la pomme ou de la poire, selon qu'elle s'arrondit ou s'allonge : sa grosseur est indéterminée.

Ce fruit se nomme *Coing*. Il est couvert d'un duvet épais qui s'enlève aisément. Sa chair est ferme, d'un jaune de cire, odorante, astringente, et un peu acide. Le centre est partagé en cinq loges, dans lesquelles sont renfermés des pepins ou semences, de couleur de châtaigne, blancs en dedans, assez semblables aux pepins de la poire, visqueux, gluans, qui rendent mucilagineuse l'eau dans laquelle on les trempe, et lui donnent sur-le-champ une forme et une consistance de gelée blanchâtre, lorsqu'on observe une juste propor-

tion entre la quantité d'eau et celle des semences. L'odeur du Coing est agréable et forte ; elle cause même mal à la tête à certaines personnes, s'il a été enfermé dans une chambre.

Ce fruit vient originairement de Cydon, ville de l'Isle de Crète, d'où les Grecs l'apportèrent en Italie. Ils appelaient les Coings *Mala cydonia*, Pommes cydoniènes. Caton est le premier, chez les Latins, qui les ait appelés *Mala cotonea*, Pommes cotonneuses, sans doute à cause de cette espèce de duvet ou de coton, dont ils sont ordinairement couverts. Ce fruit a passé en France avec la dénomination des Romains, et c'est du nom latin *Cotonea* que nous avons fait celui de *Coings*.

Le Coing est cordial, et ses heureux effets pour le rétablissement des estomacs délabrés, sont parfaitement assortis à l'époque de sa maturité. L'excès des noisettes, celui même du raisin et des figues, les premiers froids de l'automne, causent des maladies que l'usage du Coing peut soulager. Admirons encore dans ce rapprochement les soins de la Providence envers l'homme. Les anciens le regardaient comme un antidote souverain contre les poisons ; et Philarque dit, dans Athénée,

que quelqu'un ayant envoyé des fruits empoisonnés à un ennemi, celui-ci les mit, par hasard ou par bonheur, dans un panier où il y avait eu depuis peu des Coings; et l'odeur qui en était restée, amortit tellement la force du poison, qu'il ne produisit aucun mauvais effet. Mais il est à croire que peu de gens voudraient se fier à cette propriété.

Le Coing se mange rarement cru; cuit, il est plus ami de l'estomac : on en fait des compotes et des confitures. C'est avec la pulpe de ce fruit qu'on fait les gelées appelées *Cotignac*, un des principaux articles du commerce d'Orléans. On fait aussi des liqueurs, du vin, et un sirop de Coings estimé astringent, et que la Médecine emploie avec succès dans diverses circonstances, principalement dans les hémorragies, le scorbut, l'érosion du gosier, la strangurie et les poisons caustiques. Une des meilleures préparations de l'opium se fait avec le jus de Coing; on s'en sert même pour le corriger.

Un arbre bien touffu, couvert du plus épais feuillage; un arbre dont les branches portent au printems de larges fleurs étalées comme celles du Narcisse, et à la fin de l'automne de superbes fruits couleur d'or; un tel arbre

présente sans doute un aspect d'autant plus magnifique qu'il semble moins commun. C'est ainsi néanmoins que, tous les ans, le Coignassier se décore; et l'hôte ancien de nos vergers en paraît le plus bel ornement. La meilleure espèce pour planter dans un potager, est le Coignassier de Portugal. La variété oblongue et le Coing-Pomme se plantent aussi dans des jardins à fruit : il y a plusieurs autres variétés cultivées dans les pépinières près des villes, et plantées dans les bosquets et bordures pour la variété et l'ornement. On les élève aisément de rejetons ou de boutures prises à l'arbre en mars. On peut aussi les propager par la greffe, et cette méthode les rend même plus productifs.

LE POIRIER.

La France est un des pays de l'Europe les mieux partagés en fruits. Mais de tous les fruits qu'elle possède, les pommes, les poires et les prunes, sont ceux dont le produit est le plus considérable. Ils servent, les pommes et les poires, à faire du poiré et du cidre; et les prunes, ces excellens pruneaux qui sont si recherchés dans la consommation nationale et étrangère.

La culture des Poiriers est certainement d'une grande antiquité; car Pline fait mention au moins de vingt variétés, et Virgile en compte cinq ou six. La Quintinie dit en avoir vu, goûté et décrit plus de trois cents toutes différentes. Elles étaient distinguées dans l'ancienne Rome par les noms des personnages illustres qui en avaient fait les premières découvertes, ou qui les aimaient, et avaient eu un plus grand soin d'en faire cultiver les plants : d'autres avaient conservé le nom de leur origine; quelques-unes étaient distinguées par leur couleur ou par leur odeur.

Le nom de Poire, formé du latin *Pyra*, vient de la figure de ce fruit, qui est gros à sa base, et qui s'élève ordinairement et se



LE POIRIER

Dessiné par Prêtre *Gravé par [illegible].*

termine en pointe, de même que le feu ; ce qui tire encore son origine du grec *pur, puros*, c'est-à-dire, *feu ;* d'où vient aussi le nom de *pyramide*, dont les poires imitent assez la figure.

Les espèces de poires se succèdent depuis la fin de juin jusqu'à la fin d'octobre, et il en est plusieurs qui se conservent pendant tout l'hiver.

Mais avant de parler des fruits du Poirier, disons quelque chose de ses fleurs.

Le bouton qui doit donner des fleurs, se prépare en trois ans, et s'indique d'abord par trois feuilles inégales, ensuite par quatre ou cinq. L'arbre qui le porte est presque chargé de toutes ses feuilles quand ses fleurs ouvrent leur corolle. Rien de plus intéressant que l'épanouissement successif de ce bouton. Les pédoncules, plus ou moins nombreux du bouquet, étendent leurs cylindres délicats et cotonneux. Un bouton blanc et plus ou moins revêtu de son calice, est à l'extrémité de chacun. Une pluie printannière les baigne ; le soleil écarte les nuées, et la corolle s'entr'ouvre à ses rayons plus doux, comme un jeune cœur à la reconnaissance. Cinq pétales blancs, et coupés presque carrément, sont attachés

aux bords d'un calice sans profondeur, et s'évasent de manière à former une belle soucoupe. Les étamines inégales, attachées circulairement devant les pétales, et en grand nombre, sont courtes, d'un blanc verdâtre, et chargées d'une anthère pourpré, en deux lobes arrondis; ce qui rend l'effet de cette fleur très-agréable. C'est au-dessous des cinq divisions effilées du calice que se fait le gonflement du fruit, et non dans le calice, comme nous l'avons vu pour les fruits à noyau. Dans les fruits à pepin, c'est, à proprement parler, le calice qui devient fruit.

Croissez, fleurs toutes charmantes! métamorphosez-vous pour vous reproduire! Trésor de bienfaits dans l'automne, chaque printems vous rend la jeunesse, et la bonté ne vieillit point.

La feuille nombreuse du Poirier est d'abord très-délicate, on la dirait d'un fin taffetas; mais peu à peu elle prend plus de consistance. Elle est sèche au toucher, et brillante à l'extérieur.

Dès la fin de juin, on commence à manger quelques espèces de poires; mais les mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, semblent en quelque sorte nous les prodiguer.

On les distingue aussi en France, comme à Rome et partout ailleurs, par leurs figures, leur odeur, leur couleur, leur goût, leur origine.

Parmi les premières poires on distingue le *Petit-Muscat*, la *Poire de la Madelaine* et l'*Aurate*. Le Petit-Muscat répare son extrême petitesse par l'excellence de son musc. Cette poire réussit mieux sur un vieil arbre en plein vent, et dans un terrain sec. La Poire-Aurate mérite d'être multipliée, parce qu'elle est aussi hâtive que le Petit-Muscat, qu'elle l'égale en délicatesse, et qu'elle est sept ou huit fois plus grosse.

Le mois d'août nous offre le *Muscat-Robert*, la *Poire cassante*, la *Poire blanquette à longue queue*, estimable par son goût vineux et par sa chair tendre; la *Poire sans peau* ou *Rousselette printannière*, qui passe toujours trop vite : elle est très-beurrée et d'une eau parfumée.

Un des plus beaux présens que nous fasse le mois de septembre, est la *Poire de Rousselet*, tant la petite que la grosse. Rien n'égale la douceur de sa pulpe presque fondante, la délicatesse de son eau et l'agrément de son goût parfumé; elle vient bien partout, mais

particulièrement dans les terres légères. Son unique défaut est d'être sujette à mollir ; elle devient grosse en espalier, mais elle y perd son parfum. C'est cette espèce de poire qu'on fait préparer et sécher aux environs de Reims et de Tours, et qui est connue sous le nom de *Poire tapée*.

Parmi les poires dont la récolte est fort grande au mois d'octobre, il faut distinguer le *Beurré*, qui surpasse toutes les autres par l'abondance de son eau, par la finesse et la délicatesse de sa chair qui est fondante, et enfin par l'excellence de sa saveur ; la *Verte-longue*, la *Verte-longue-suisse*, la *Bergamotte d'automne*, la *Bergamotte-suisse*, le *Doyenné* ou *Poire de Saint-Michel*, qui n'a qu'un instant pour être mangée ; et la *Betzi*, ou *Beurré d'hiver*, qui n'est bonne qu'en plein vent.

Viennent ensuite le *Messire-Jean*, qui, quoique pierreux, est d'un goût exquis, et propre à faire d'excellent raisiné ; la *Poire de Vigne*, qui mollit aisément, mais dont le goût est relevé ; la *Crassane*, qui est en novembre ce que le Beurré est en octobre, et qui tient partout le premier rang.

La *Poire de Saint-Germain* qui, de toutes

les espèces fondantes, a seule le privilège de ne point mollir, prétend faire les honneurs de la table en décembre et en janvier.

La *Virgouleuse*, qui joint la beauté à un goût parfait, se croit plus propre à orner les desserts. L'*Ambrette*, l'*Epine d'hiver*, l'*Echassery*, ont aussi leurs partisans. Elles ne paraissent guère ensemble avec les précédentes, sans qu'il survienne quelques débats pour le rang. La querelle finit d'ordinaire par les goûter l'une après l'autre, et par rendre justice à toutes.

La *Louise-bonne* ne réussit parfaitement qu'en plein vent sur de vieux arbres et dans des terres sèches : elle est sans goût dans les lieux froids et humides. Le *Martin-sec* dure plusieurs mois ; il est excellent cuit.

La dernière poire parfaite, et celle qui fait les délices de janvier et de février, est la *Poire de Colmart*, qui, ainsi que le *Berri*, est très-propre à faire sécher. De tous les fruits, le *Saint-Germain* est celui qui récompense le mieux l'Agriculteur.

Le *Franc-réal*, la *Double-fleur*, le *Cadillac*, la *Poire de livre*, peuvent orner les desserts assez long-tems, et ensuite se manger cuites. Le feu s'y fait jour au travers du grain le plus

pierreux, et y développe des sels très-fins et très-savoureux qu'on n'éprouverait pas dans le fruit cru.

N'oublions pas ici la *Royale d'hiver*, qui ne mûrit communément qu'en février, et qui est excellente quand on la cueille sur un vieil arbre en plein vent. C'est une richesse dans un tems où toutes les espèces parfaites commencent à nous manquer. Mais le *Bon-Chrétien*, par sa beauté et par l'excellence de son eau sucrée, est la ressource de tout l'hiver. Quand elle est mûre, elle est excellente crue : elle a l'avantage de faire la meilleure compote de toutes les poires ; elle dure jusqu'aux nouveautés du printems.

On cultive le Poirier partout ; il se plaît dans les climats tempérés, et vient dans toutes sortes de terrains, pourvu qu'ils ne soient point trop secs ni trop maigres. La racine de cet arbre, qui s'enfonce profondément en terre, est assez grosse. Son tronc est grand, gros, droit et simple, branchu ; l'écorce qui le revêt est plus raboteuse que celle du pommier. Son bois est roussâtre ou jaunâtre ; il est très-recherché pour les ouvrages de sculpture et du tour.

VALSIN,

OU

L'ÉDUCATION.

Le moment le plus périlleux pour un jeune homme ; le moment qui décide peut-être du reste de sa vie, est celui où, débarrassé des chaînes de l'Éducation, il commence à devenir son maître. Libre de soins, et livré à une molle indolence ; si, par malheur, il vient à fréquenter des jeunes gens aussi désœuvrés que lui, il perd bientôt le fruit de l'Éducation la plus soignée ; il laisse de côté tous les principes de morale et de sagesse ; et, corrompu par des insinuations perverses, entraîné par de mauvais exemples, déterminé souvent par l'ennui de lui-même, faute de savoir que faire, insensiblement il est en proie à tous les désordres.

Voilà précisément l'état où se trouvait le jeune Valsin, au sortir du collège. Il était fils unique d'un père opulent. Abandonné à lui-même, sans expérience et sans guide, à peine fut-il jeté dans le tourbillon du grand monde, qu'il se vit assiégé par l'essaim nombreux des

jeunes gens du *Bel-air*, dont il prit bientôt tous les travers et les ridicules. Accablé du poids de son désœuvrement, il cherchait à remplir le vide de son existence, tantôt avec l'un et tantôt avec l'autre, partageant ainsi ses momens entre le jeu, la débauche et les frivolités. L'argent que son père lui donnait, tous les mois, pour ses menus plaisirs, ne suffisait déjà plus à ses folles dépenses; mais les compagnons de ses désordres et ceux qui retiraient tout le fruit de ses profusions, surent lui procurer des usuriers qui, à d'infâmes conditions et au moyen d'actes ruineux, lui prêtèrent, à quatre-vingt-dix pour cent d'intérêts, tous les fonds dont il avait besoin. On sent aisément qu'il fut bientôt surchargé de dettes énormes, qui eussent absorbé la plus grande partie de son héritage paternel, s'il en eût été dès-lors libre et tranquille possesseur.

Cependant son père ignorait tout ce qui se passait; et, séduit par les démonstrations apparentes d'obéissance et de respect que feignait son fils, afin de le mieux tromper, il croyait bonnement que tout allait au gré de ses désirs. Une perte considérable qu'il fit au jeu, fut pour lui le premier trait de lumière

qui, lui découvrant la profondeur de l'abîme où s'était précipité le malheureux jeune homme, le détermina à porter un examen scrupuleux sur toutes les circonstances de sa conduite passée.

La première idée que lui suggéra la colère, à cette découverte d'autant plus pénible qu'elle était inattendue, fut de le chasser aussitôt de sa présence, et de lui faire expier ses dissolutions dans une Maison de force. Mais, rentré en lui-même, la raison prit bientôt la place de la douleur : il sentit que ce serait un moyen de le punir, non de le corriger; et que, sans extirper de son cœur toutes ses mauvaises inclinations, le châtiment ne ferait que l'irriter contre la main qui le lui aurait infligé. Il ne se dissimula pas d'ailleurs qu'il devait, en grande partie, s'imputer les égaremens de son fils, puisque l'ayant laissé l'arbitre de sa conduite, c'était, en quelque sorte, l'avoir poussé au vice et à la débauche.

Il pensa donc à tout réparer; et, appelant auprès de lui le jeune Valsin, qui, trop certain de ses torts, honteux et tremblant, osait à peine se présenter; il lui parla en ces termes: « Ton embarras, mon fils, me prouve assez

» que tu connais toute l'étendue de tes fautes
» et le châtiment qu'elles méritent ; mais,
» quelque coupable que tu sois, quelqu'in-
» digne que tu te sois rendu de ma tendresse,
» je ne puis tout-à-fait oublier que je suis ton
» père : ma bonté se refuse à te punir en ce
» moment ; j'attends que ta conduite future
» m'apprenne si je dois encore te regarder et
» te chérir comme mon fils, ou t'exécrer à
» jamais, et te charger de toute ma malédic-
» tion. Il est plus que tems d'arrêter le débor-
» dement de tes désordres : je suis informé
» que tu as contracté des dettes considé-
» rables ; et, bien que je dusse t'en laisser
» supporter tout le poids, je ne veux pas
» cependant qu'après avoir mis jusqu'ici ma
» sollicitude à satisfaire à tes besoins, tu
» restes en proie à l'horreur de devoir. Fais-
» moi connaître tes créanciers, ce que tu dois
» à chacun, et comment tu le dois ; que nulle
» fausse honte ne te retienne : je suis préparé
» à tout, et je veux qu'en cet instant ta sin-
» cérité soit égale à ma bonté paternelle.
» Quand tu voudrais me déguiser quelque
» chose, je suis à même de découvrir la vé-
» rité ; tu ne ferais ainsi qu'ajouter le men-
» songe à la débauche, et tu perdrais, sans

» retour, la bienveillance et l'affection que
» je veux bien te conserver encore. »

A ce discours, mélangé tout-à-la-fois de sentimens de tendresse et d'un juste courroux, Valsin, plus égaré peut-être que coupable, sentit son cœur percé de remords ; la honte et la confusion étaient empreintes sur son visage, et ses larmes coulèrent. Il vit qu'il fallait être sincère ; il le fut. Satisfait de ses aveux : « Tes dettes seront acquittées », lui dit son père ; et, profitant du moment où le repentir semblait agir sur son âme, il sortit, le laissant pénétré de ses fautes et livré à de salutaires réflexions.

Il fit ensuite appeler en particulier tous les prêteurs usuriers, et convint avec eux des réductions que l'équité réclamait sur des dettes de cette nature. Tout étant arrêté, deux grandes tables furent dressées, par son ordre, dans un sallon : sur l'une, on mit dans autant de bassins d'argent les diverses sommes formant la dette, et sur l'autre, de la même manière, celles qu'il était convenu d'en distraire. Les créanciers furent satisfaits et congédiés l'un après l'autre, en présence de Valsin.

Dès que son père fut seul avec lui, il

lui dit avec douceur : « Si tu avais mieux cal- » culé ce que devaient te coûter tes folies, » je crois bien que tu te serais conduit plus » sagement. Que cette leçon, du moins, ne » soit pas perdue pour toi ! Ce qui reste sur » cette table faisait partie de la dette que tu » avais contractée ; j'ai su te le conserver, et » tu en jouiras après ma mort. Mais c'est le » seul don que tu dois attendre de moi, à » moins que tu ne saches en mériter de plus » grands par une meilleure conduite. Si tu » trompes mes espérances ; si je ne vois bien- » tôt s'opérer en toi cet heureux changement » que tes regrets semblent promettre, n'en » doute pas, loin de léguer à un fils prodigue » le fruit de mes soins et de mon industrie, » j'en disposerai plutôt en faveur d'un étranger » qui saura le consacrer à un plus digne usage. » Je veux cependant que l'expérience m'ap- » prenne à t'apprécier ; je te confie, pour » deux ans, l'administration d'une partie de » mes biens ; ta manière de les régir et de te » gouverner toi-même, me déterminera pour » l'avenir. »

L'aspect de cette masse énorme d'argent, qu'il avait prodiguée, et dont il ne s'était pas même fait une idée, remplit le jeune Valsin

d'étonnement et de stupeur. Il fut encore plus attéré par la menace de son père. Cet état eût néanmoins changé bientôt, si, retournant à ses premières habitudes, et se laissant aller à son ancienne indolence, il eût recherché la société de ses camarades, ou de leurs pareils. Mais il dut son salut à l'occupation nouvelle qu'on lui donna.

Appliqué sérieusement aux affaires domestiques, il se retira du cercle des oisifs, dédaigna leurs pompeuses niaiseries, et se réjouit d'avoir trouvé le moyen de passer ses jours d'une manière non moins agréable qu'utile. Les deux années révolues, son père en fut si content, qu'il lui remit encore l'administration de ses autres biens, se réservant seulement de le diriger et de l'aider de ses conseils. Une sage et honnête Dame, à laquelle il s'unit en mariage, acheva de réformer entièrement ses penchans vicieux, et en fit bientôt le modèle des cavaliers les mieux rangés et les plus polis.

A la mort de son père, qu'il regretta vivement, il hérita d'une immense fortune ; mais, loin d'en faire un mauvais emploi, il en destina une grande partie à l'éducation d'un fils que le Ciel venait d'accorder à ses vœux ; bien

convaincu qu'il serait toujours assez riche, s'il était bien élevé.

A peine vit-il briller en lui la première étincelle de raison, qu'il le retira de la tutelle des servantes, qui, pour la plupart, ne savent nourrir les enfans que de préjugés et d'erreurs, jeter en eux la semence des premiers vices ou l'alimenter. Son épouse et lui prirent soin de le former : toujours affables, caressans, mais sévères et inflexibles quand l'occasion l'exigeait, le succès le plus heureux couronna leurs efforts. Ils surent le rendre si docile, si ouvert et si jovial, qu'il devint leur plus doux passe-tems et l'objet de l'admiration de tout le monde.

Lorsqu'il eut atteint sa sixième année, il s'occupa de lui procurer un bon Instituteur qui ornât son cœur et son esprit, lui apprît à devenir honnête homme, bon citoyen et cavalier aimable. Il en rechercha de toutes parts; mais ceux qui, par leurs talens et leur moralité, eussent été capables de le bien élever, ne pouvaient se décider à faire le sacrifice de leur vie à un enfant; et ceux qui s'offraient d'eux-mêmes pour cet emploi, il ne les trouvait pas propres à le remplir. Mille pensées diverses l'agitèrent, quand il songea

que, plus son fils avançait en âge, moins il devenait possible de le tenir toujours également éloigné des domestiques qui, par leurs mauvais exemples, leurs discours inconsidérés, leurs viles adulations ou leurs insinuations perverses, pouvaient corrompre en un moment le fruit de plusieurs mois et même de plusieurs années. Dans cette perplexité, il se rappela le collége où il avait fait ses études; mais le peu de profit qu'il en avait retiré, lui fit d'abord repousser cette idée.

En y réfléchissant davantage, il se souvint qu'il n'avait senti se développer en lui les premiers germes des mauvaises inclinations que lorsque, parvenu à son adolescence, il avait commencé à braver la rigueur de la règle, et à secouer le joug pesant de la discipline; mais que, dans ses premières années, lorsqu'il était surveillé de près et courbé à l'obéissance, il avait conservé son innocence intacte, et avec elle, la piété, la docilité, l'amour du travail. Il se rappela encore qu'à cet âge, l'habitude de converser avec ses égaux, et toujours sous les yeux du maître, l'avait délivré des préjugés de l'orgueil et de la présomption, qu'il avait apportés avec lui de la maison paternelle; lui avait appris à observer,

à connaître les divers caractères des individus ; lui avait fait, en divers lieux, des amis avec lesquels il trouvait encore du plaisir à correspondre, et lui avait procuré de ces libres et innocens amusemens qui contribuent tant à former la constitution physique, et dont l'ardeur comprimée dans l'éducation privée de celui dont on veut faire un homme à dix ans, fermente, éclate en désordre un peu plus tard, et en fait un enfant à vingt. Tout bien pesé, il songea que, dans ses premières années, son fils pourrait recevoir une meilleure éducation dans un collége que partout ailleurs, et il se décida.

Aussitôt qu'il le vit toucher à sa quatorzième année, et sortir du chaos de ces élémens pédantesques qui donnent tant de dégoûts à l'Instituteur sensé, chargé de les apprendre à la jeunesse, il le retira du collége, et se mit à chercher un homme probe, instruit, façonné à la politesse du grand monde, qui l'instruisît dans les lettres, le droit et la philosophie ; qui, son compagnon et son ami, plutôt que son pédagogue, lui apprît à agir honnêtement et avec bienséance ; et, accompagnant de quelques exemples célèbres ses judicieuses réflexions, le mît en état d'appré-

cier les choses et les hommes. Aux conditions honorables et au traitement avantageux qu'il proposa, il ne lui fut pas difficile d'en trouver un.

Il lui donna aussi des maîtres de langues, de danse et d'équitation, qui l'instruisaient à des heures différentes ; de sorte qu'une étude ne portait point de préjudice à l'autre. Cette variété d'application et d'exercices, loin de lui paraître à charge, lui offrait un renouvellement continuel de jouissances. Il lui fit encore apprendre le dessin et la musique, afin qu'il eût toujours avec lui un préservatif contre l'ennui et l'oisiveté.

A vingt ans, son gouverneur et son ami, muni de bonnes recommandations, lui fit faire le tour de l'Italie et de l'Europe, pour qu'il apprît à connaître les sites divers, les productions variées de la Nature, les monumens les plus précieux des arts, les littérateurs et les artistes les plus renommés, la constitution et les lois, les usages et les mœurs des différens peuples.

Deux années s'étant écoulées en voyages, riche d'utiles connaissances, il revint dans sa patrie et auprès de ses parens, qui, non moins jaloux de se voir revivre dans leur

postérité que de prévenir les effets dangereux de la dissipation, lui témoignèrent le désir de le voir bientôt uni à une compagne digne de lui, qui fît son bonheur et la joie de leurs vieux jours.

Les nôces célébrées, au milieu des transports de l'allégresse; son père le tirant à l'écart : « Maintenant, lui dit-il, si le Ciel » seconde mes vœux, tu seras père d'une » nouvelle famille; et les biens que je possède, » tu les recueilleras bientôt pour les lui trans- » mettre un jour. Il est juste cependant que tu » saches aujourd'hui ce qui doit t'appartenir, » et que tu te disposes à l'administrer sage- » ment. Vois si tu veux prendre une part dans » les affaires domestiques, ou si tu préfères » partager avec moi les soins de l'entière ad- » ministration ». — « J'ai bon espoir, répon- » dit son fils, que, de long-tems, vos biens » n'auront besoin d'être régis que par vous- » même : je suis prêt néanmoins à faire, sous » votre direction, tout ce qui pourra vous » alléger le poids de ce soin important. »

Il entra donc avec lui en partage de toutes ses affaires; et, divisant ses momens entre les travaux domestiques, ses études et d'honnêtes passe-tems, le sage jeune homme vécut

content, objet de l'estime et de l'admiration de tous ceux qui le connurent; et Valsin, prévenant ainsi dans son fils les égaremens que son père avait réparés un peu tard en lui, eut la douce satisfaction de laisser dans sa famille ce tranquille bonheur que l'on recherche avec tant de soins, et qu'il est si rare de rencontrer parmi les hommes.

LE SEIGNEUR ET LE POIRIER.

FABLE.

Certain Seigneur dans son verger cueillit
Une poire. Il la croyait bonne,
Elle était aigre..... Arbre maudit,
Tu périras, dit-il. Aussitôt il ordonne
Qu'on le coupe. Monsieur, s'écria le Poirier,
Goûtez mes autres fruits, ils fondent dans la bouche....
N'importe..... Sans le jardinier,
Qui calma ce maître farouche,
On abattait l'arbre fruitier.
Chez les humains, hélas ! qu'on est sévère !
Souvent un seul défaut, une tache légère,
Efface cent vertus, ou les fait oublier.

L'ESPRIT ET LE COEUR.

L'ESPRIT.

O TOI qui tour à tour fais mon bonheur et mon supplice, aimable auteur de mes plaisirs, cruel artisan de mes maux, quand cesseras-tu d'exercer sur moi ta tyrannie? Esclave de tes penchans, je suis par toi sans cesse entraîné dans l'erreur : va, je te laisse tes bienfaits, rends-moi la liberté et mon empire usurpé !

LE COEUR.

Depuis quand méritai-je ces reproches? Quel subit transport !....

L'ESPRIT.

Trop tard, il est vrai, je commence à me plaindre ; j'aurais déjà dû réclamer mes droits !

LE COEUR.

Vos droits? jamais je ne prétendis me les arroger.

L'ESPRIT.

Joins l'insulte à l'outrage : rusé tyran, ce n'est pas à force ouverte que tu exerces ton funeste despotisme; mais en cachant ton pouvoir, tu le rends plus redoutable. Combien de fois tes dangereuses séductions m'ont-elles abusé !

LE COEUR.

C'est à vos fausses lumières qu'il faut attribuer l'unique cause de nos communs malheurs.

L'ESPRIT.

Ce sont tes inquiets désirs qui savent donner aux objets les teintes les plus agréables et les plus fausses couleurs. Prompt à te passionner, habile à me prévenir, tu sèmes de fleurs les bords des précipices, tu jettes sur la vérité un voile qui la dérobe aux regards les plus pénétrans. Flatté, séduit, entraîné par l'attrait des plus brillantes promesses, par l'essai enchanteur d'un plaisir d'illusion, on te suit : ce n'est d'abord qu'un voluptueux assujétissement, les liens sont composés de fleurs; mais bientôt tu y substitues des fers et le plus rigoureux esclavage. Instruit par

une triste expérience, je veux reprendre aujourd'hui l'autorité qui m'appartient; je ne t'écoute plus : mes connaissances, mes lumières seront désormais consultées avant toi. Obéis et te tais.

LE COEUR.

Jouissez de votre empire, je ne vous le ravirai pas; mais vous serez forcé de le partager. Ingrat! que feriez-vous sans moi, vous à qui il plaît à présent de m'accabler de reproches? Quels instans délicieux avez-vous passés, que je ne les aie rendus tels? Et s'il en est où vous ayez souffert, qui doit-on en blâmer? Mes sentimens ne suivent que vos connaissances : si je me trompe en les appliquant mal, c'est parce que vous avez erré en jugeant. Qui de nous deux voit et compare? Rectifiez vos erreurs, je réformerai mes penchans.

L'ESPRIT.

Jusqu'où t'emporte ton indiscrète audace! Tes murmures sont vains, tes clameurs inutiles; cesse de répliquer, je ne t'entends plus.

LE COEUR.

Eh quoi! celui qui, de votre aveu même,

est l'auteur de vos plaisirs, ne doit donc plus vous en procurer? Cessera-t-il d'adoucir par eux l'ennui et la sécheresse dont vous êtes travaillé? Encore un mot, et j'obéis. Faits pour être unis, toute dissension qui trouble l'accord et l'harmonie de notre union, ne peut que nous être également nuisible. Sans vous, je m'égare et me perds; sans moi, vous ne pouvez jouir de vous-même, et votre être devient factice. Régnez, à la bonne heure, mais que ce soit pour me rendre heureux en me conduisant, et non pour m'asservir. Ne vous faites point illusion par de faux raisonnemens; sachez me consulter pour votre bien, et me gouverner pour le mien. Je vous offre mes services; donnez-moi votre appui: je vous reconnais pour mon maître, prenez-moi pour votre ami.

L'ESPRIT.

Hélas! il me persuade toujours.

LES RANGS,

ALLÉGORIE DE CRANTOR,

Philosophe Stoïcien.

La solennité des jeux de la Grèce ayant été publiée, chacun s'empressa pour avoir à ce spectacle les meilleures places qu'il lui serait possible.

Les Richesses se présentèrent d'abord, et ayant demandé la place la plus honorable, elles prévinrent tous les esprits en leur faveur : « O Grecs! qui pourrait, dirent-elles, nous disputer la préséance dans vos jeux ? Nous sommes l'ornement de la paix et le nerf de la guerre. Si les peuples nous ont de si grandes obligations, combien les particuliers n'en ont-ils pas à nos bienfaits ? Nous leur procurons tout ce qui leur est nécessaire et agréable en santé et en maladie; et ce lieu même où nous demandons la préférence, ne brille-t-il pas uniquement de l'éclat qu'il emprunte de nous? Non-seulement nous sommes le premier des biens, mais nous renfermons tous les autres, et nous savons, pour contenter

les désirs des hommes, nous métamorphoser en tout ce qui peut leur plaire. »

A peine eurent-elles cessé de parler, que la Volupté entra dans l'assemblée ; elle était suivie de l'Amour volage, des Désirs inquiets et de la Persuasion, qui sait soumettre à son empire tout ce qui fait quelque résistance, en surprenant les plus sages et adoucissant les plus farouches. Ce fut la Persuasion elle-même qui prononça mollement ce peu de paroles : « Juges équitables, vous laisserez-vous éblouir par les Richesses ? Avez-vous oublié qu'elles sont entièrement soumises à la Fortune, et qu'elles ne sont propres qu'à servir la Volupté ? »

Ce discours fit impression, et l'assemblée était sur le point d'adjuger la préséance à la Volupté, quand la Santé parut avec un cortége des plus simples, et même un peu grossier ; la Sobriété et le Travail étaient à ses côtés. Elle n'employait aucun de ces artifices dont les Plaideurs se servent pour gagner leurs Juges ; mais elle prouva aisément que, pour peu qu'elle s'éloignât, il n'y avait point d'homme qui ne donnât toutes ses richesses, dans l'espérance de la ramener, et que la Vo-

lupté ne marchait jamais que sous son bon plaisir et à sa suite.

Enfin, la Vertu parut accompagnée d'une troupe immortelle de héros des deux sexes ; l'Honneur marchait d'un air soumis derrière elle ; il ne chercha point à se faire remarquer, et on ne le vit point se faire valoir pour donner à la Vertu quelque avantage sur ses rivales. L'aspect de la Vertu ravit aussitôt les cœurs : les Richesses et la Volupté tâchèrent d'exciter quelque tumulte ; mais l'assemblée décida pour la Vertu.

Ainsi le Hérault prononça à haute voix que la Vertu aurait la préséance, que le second rang était dû à la Santé, que les Plaisirs seraient placés au troisième, que les Richesses occuperaient la quatrième place ; et les jeux commencèrent.

I. G.

Le mot de l'Énigme insérée dans le N°. 5, pag. 160, est *Tire-bouchon*.



LE NOYER

Dessiné par Prêtre, *Gravé par Maradan.*

LE PANIER DE FRUITS.

LE NOYER.

Le Noyer est un des arbres les plus beaux et les plus utiles que l'on puisse voir. Il s'élève à une grande hauteur; son tronc devient très-gros; ses branches s'étendent considérablement; son écorce est verte sur les rameaux de l'année, brune sur ceux de l'année précédente, et peu à peu elle prend une teinte grise. Jusqu'à vingt-cinq ans il porte une écorce unie; vers cet âge, elle commence à se gercer. L'arbre est dans toute sa force aux environs de soixante ans. Semblable à ces âmes vigoureuses qui, loin de se laisser abattre par l'adversité, doivent au malheur même un nouveau degré d'énergie, le Noyer devient plus fort quand il est tourmenté par les vents : les tempêtes lui font prendre un accroissement nouveau.

Cet arbre ne souffre pas de voisins; il demande même un intervalle de trente ou quarante pieds entre son tronc et celui d'un autre

Noyer. L'eau de pluie qui tombe de ses feuilles est imprégnée d'un suc huileux qui nuit, sous leur ombrage, à la végétation. Le Noyer embellit les routes des campagnes; il en est le luxe et l'ornement: la chûte de ses fruits amuse le passant, qui jouit, sans scrupule, de l'abondance primitive. Il se plaît le long des chemins, le long des terres labourées, sur les collines et dans les gorges des montagnes, à l'exposition du Nord et du Levant. Ses racines pénètrent dans le tuf, dans la craie, lieux où aucun arbre ne jeterait des racines, si on en excepte la vigne. Les eaux, ni les endroits marécageux, ne lui sont point favorables.

Les feuilles sont au nombre de neuf, de onze, et même de dix-sept, constamment avec une impaire, sur un long rameau de l'année. Ce rameau est flexible et d'un vert clair: il se gonfle et se creuse un peu en se rattachant à la tige, et paraît n'y tenir que par juxta-position, sous une peau ou écorce commune; il est légèrement cotonneux. Les feuilles sont grandes, unies, oblongues et d'un beau vert toujours moins foncé par-dessous; leur nervure longitudinale les attache au rameau. Leur surface supérieure est lisse.

Elles ont une odeur très-forte, que la main contracte au simple toucher.

Les fleurs sont des chatons qui paraissent au printems avec les feuilles, proche de leurs pédicules. Ces chatons, longs ordinairement de deux ou trois pouces, sont composés de plusieurs pétales disposés en écailles autour d'un poinçon; ils sont surmontés de plusieurs étamines jaunâtres, que l'on aperçoit difficilement, et dont les sommets sont de la même couleur.

Les fruits naissent sur le même pied qui porte les chatons, mais dans des endroits séparés. Les noix futures sont groupées deux ou trois ensemble, à l'extrémité d'une branche, et à la naissance de deux ou trois rameaux de feuilles qui forment comme un petit berceau autour des fruits naissans. Ces fruits sont couverts d'une écorce charnue, verte, acerbe et un peu amère, que l'on nomme *brou de noix;* elle recouvre une écale ou coque ligneuse, ridée, qui se partage en deux, et renferme une amande dont la figure imite, en quelque sorte, les circonvolutions du cerveau: Muqueuse d'abord et presque insipide, ferme dans sa maturité, blanche, douce, agréable au goût quand elle est nouvelle, couverte

d'une pellicule amère, âcre, désagréable, qui s'enlève aisément à l'époque de la maturité, mais qui est adhérente et inséparable lorsqu'elle est sèche : cette amande est divisée en quatre lobes, dans les intervalles desquels est engagée une cloison ligneuse que l'on nomme *zeste*. Quand on cueille le cerneau, ce bois n'est encore qu'une pâte : un mois s'écoule à peine, et ce bois est absolument fait.

Les noix diffèrent par la grosseur, la figure, la durée et le goût; il y en a une espèce dont l'amande est amère. Les noix sont très-bonnes à manger quand elles approchent de leur maturité : on les nomme alors *cerneaux*. On confit les noix vertes, soit avec leur brou, soit sans brou. On fait avec les noix sèches et pelées une espèce de conserve brûlée assez agréable, que l'on nomme *nougat*. On emploie les noix vertes pour faire un ratafia de santé très-stomachique; et un autre connu sous le nom de *brou de Noix*; et en médecine on en compose l'*eau des trois Noix*. Les noix sèches donnent, par expression, une huile dont les usages sont connus. Le brou est employé, avec les racines, à teindre en brun les étoffes, le cuir et le bois : cette teinture est très-solide. L'extrait du brou, mêlé avec un peu

d'alun, sert aux Dessinateurs pour laver leurs plans.

Le bois du Noyer, léger et solide, est veiné et d'une belle couleur : on en fait de bons meubles ; il sert à la monture des fusils. Les Menuisiers, les Ébénistes, les Carrossiers, en font un grand usage ; il est doux, flexible, liant, se travaille très-bien sous le ciseau, et prend un beau poli ; il fournit des planches larges, aussi minces qu'on veut, et qui se prêtent, au moyen du feu, à tous les contours qu'on veut leur donner. Une fois sec, il ne se tourmente point : les Tourneurs, les Statuaires et les Sculpteurs en font beaucoup de cas. Les grosses vis de pressoirs, faites de ce bois, sont très-solides et d'une longue durée.

L'Amérique Septentrionale, riche dans ses productions végétales, nous offre diverses espèces et variétés intéressantes. Nous ne parlerons que du *Noyer noir*, originaire de Virginie, et naturalisé en France ; il s'élève à plus de quatre-vingt pieds ; son tronc acquiert plus de trois pieds de diamètre : ses feuilles, longues de deux pieds, composées de dix à douze paires de folioles larges, terminées par un impaire, sont d'un vert tendre et d'une odeur agréablement aromatique. Les

fleurs mâles sont disposées en chatons oblongs ; les fleurs femelles sont sessiles, et réunies deux ou trois ensemble sur le même pied. La noix ronde ou longue est recouverte d'une enveloppe ou brou glabre très-épais ; la coquille est profondément sillonnée et très-dure. Le Noyer noir, l'un des plus beaux de ce genre, serait préférable en tout au Noyer commun, si son fruit en avait les qualités. La beauté de sa forme, sa croissance prompte, sa haute élévation, et la résistance qu'il oppose aux gelées les plus fortes, doivent lui assigner l'emploi dans les grandes plantations d'alignement. Son bois dur, de couleur foncée, et veiné, est le meilleur de toutes les espèces de Noyer : il est fort estimé en Amérique, où il sert aux mêmes usages que notre Noyer commun. Son amande douce sert à faire de l'huile : écrasée sous le marteau avec la coquille, broyée dans de l'eau, on en sépare une farine dont les naturels de la Louisiane font une espèce de pain.

Le meilleur moyen d'élever les Noyers est de semer les noix cueillies quand elles sont bien mûres : celles qui ont la coque mince doivent être préférées. Les noix, à moins qu'il n'arrive quelque froid vif, ce qui a

rarement lieu avant qu'elles soient mûres, doivent rester sur l'arbre jusqu'à ce qu'elles commencent à tomber d'elles-mêmes ; alors, pour les cueillir, il suffit de le secouer. L'usage de les abattre avec des perches nuit beaucoup à l'arbre, en brisant les jeunes pousses. Il est encore à remarquer que les noix ne se gardent jamais si bien quand elles ont été abattues trop tôt.

On doit sur-tout laisser tomber d'elles-mêmes les noix que l'on veut garder, et après cela les éparpiller dans un lieu aéré couvert, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement sèches. Alors on les met dans des jarres, boîtes ou tonneaux, avec du sable fin et propre, qu'on a fait bien sécher au soleil, dans un four ou devant le feu, et on forme des lits de sable et de noix alternativement ; on les place dans un endroit sec, mais qui ne soit pas trop chaud. De cette manière elles se conservent bonnes jusqu'aux derniers jours d'avril. Avant de les présenter sur la table, on les nettoie ; et si elles sont ridées, on les trempe dans du lait et de l'eau, pendant six ou huit heures, avant d'en faire usage. Elles deviennent alors replètes et belles, l'amande est très-douce, et se dépouille aisément de sa peau.

La noix qui porte le nom du genre *Nux*, parce qu'elle en est la plus grosse et la principale espèce, fut aussi nommée des anciens *Juglans*, c'est-à-dire, *Gland de Jupiter*. Les hommes ayant trouvé dans la suite des temps que ce fruit était plus agréable que les glands dont ils avaient vécu originairement, selon l'opinion commune, le dédièrent à ce maître des Dieux du Paganisme, dont la terre était alors infectée.

Il est fait mention dans les livres saints d'un jardin planté de Noyers, de Vignes et de Grenadiers, comme les plus exquis des arbres. Les Perses faisaient tant d'estime des noix, que, pendant un tems considérable, on les conservait pour la bouche du Roi, ce qui donna lieu aux Grecs, lorsqu'un Roi de Perse leur eut fait présent de ce fruit, de le nommer *Noix Royale* et *Persique*. Les noix furent dans la suite fort abondantes en Grèce : c'est de là qu'elles furent apportées en Italie, d'où elles ont passé, par succession de tems, et de proche en proche, dans toutes les autres parties de l'Europe. Les Romains, à l'imitation des Grecs, dévouèrent aussi les noix à Jupiter.

On dirait que l'homme n'a pas assez des

maux dont la Nature l'afflige, tant il se montre soigneux d'en imaginer ! On s'est persuadé que l'ombre d'un Noyer est pernicieuse aux hommes et aux animaux. Il s'échappe, dit-on, de ses feuilles des exhalaisons qui donnent le vertige. Je puis assurer le contraire, parce que j'en ai l'expérience. Je suis resté assis quelquefois des heures entières sous un noyer, sans avoir jamais éprouvé aucune incommodité. S'il est dangereux de se reposer sous cet arbre, c'est sans doute parce que ses rameaux, aussi étendus qu'ils sont épais, entretiennent à l'entour une excessive fraîcheur. Il est peu d'arbres dans nos climats qui donnent un ombrage aussi vaste.

LE CHATAIGNIER.

Il y a deux espèces de Châtaignier, l'une cultivée, et l'autre sauvage. La première, qui se nomme *Marronier*, se cultive avec succès dans nos départemens méridionaux. On distingue particulièrement les Marrons du Périgord et ceux du Dauphiné, connus dans le commerce sous la dénomination de *Marrons de Lyon*, parce que cette ville en est l'entrepôt. Le Marronier est un grand et gros arbre qui croît très-vite et pousse plusieurs jets. Son tronc a quelquefois tant de grosseur, que trois hommes peuvent à peine l'embrasser. Son bois est solide et incorruptible. Son écorce est unie et grisâtre; sa cime, très-arrondie; ses ramifications très-étendues se couvrent d'un très-beau feuillage. Ses feuilles amples, rudes, ridées, dentelées en leurs bords, pleines de nervures saillantes et parallèles, sont très-glabres et d'un vert très-brillant. Les fleurs naissent sur les rameaux; ce sont des chatons composés de plusieurs étamines garnies de sommets jaunâtres, lesquelles s'élèvent d'un calice vert



LE CHATAIGNIER

Dessiné par Prêtre, *Gravé par Maradan.*

à cinq feuilles : ces fleurs, qui sont stériles, sont attachées à un pivot fort menu. Les fruits naissent sur le même individu, mais dans des endroits séparés des fleurs : ils sont arrondis, hérissés de pointes rudes, et s'ouvrent en quatre parties; ils contiennent deux ou trois marrons, quelquefois un seul de la grosseur du pouce, aplatis d'un côté, convexes de l'autre, couverts d'une peau semblable à du cuir, dure et pliante, rousse et unie en dehors, blanche intérieurement, et garnie d'un duvet mou. Sous cette peau se trouve une membrane rousse, ridée, un peu amère et astringente : elle contient une amande ou moelle blanche, solide, douce et agréable au goût, lorsqu'elle est cuite. La peau hérissée de ce fruit, quand il a acquis sa parfaite maturité, s'ouvre d'elle-même et laisse échapper les marrons.

La seconde espèce porte seulement le nom de *Châtaignier*. Il ne diffère du précédent qu'en ce que n'étant pas cultivé, son fruit et toutes ses parties sont plus petits.

Cet arbre croît naturellement dans plusieurs parties de l'Europe; il est commun aux deux hémisphères. Il semble que la Nature prévoyante se soit attachée plus parti-

culièrement à le répandre dans toutes les contrées. *Bellon* l'a observé sur les montagnes de Macédoine. M. *Ollivier* en a vu une forêt sur les bords de la Mer-Noire. *Martial* rapporte qu'il se trouvait de son tems des forêts de Châtaigniers aux environs de Naples et de Tarente; on en voit encore beaucoup aujourd'hui dans ces contrées, ainsi que dans la Sicile. *Duhamel* assure que le Châtaignier croît naturellement à la Louisiane, dans les terres fort éloignées de la mer.

Le Châtaignier est un très-bel arbre, bien digne d'être cultivé, soit pour l'utilité, soit pour l'ornement. Il formait jadis l'essence des bois des forêts que les Romains trouvèrent dans les Gaules; il abondait aussi dans les environs de Paris, puisque la charpente des plus anciens édifices est de bois de Châtaignier : telle est celle de l'Abbaye de Saint-Denis, de Notre-Dame de Paris, de la Sainte-Chapelle, de l'ancienne Foire de Saint-Germain, du vieux château de Marcoussis, bâti sous Charles VI, et autres. Son bois dur, aussi solide que le chêne, avec lequel il a beaucoup d'affinité, n'est point sujet aux vers ni aux autres insectes; il ne se tourmente point,

n'est point sujet à se retirer et à se gonfler : il n'en est pas de plus durable lorsqu'il est à l'abri de la pluie. On en fait d'excellentes futailles qui conservent parfaitement la liqueur, des cerceaux, des lattes, du treillage, des perches : il se fend très-aisément. Les Menuisiers l'emploient à faire des lambris, des armoires, des tables légères. Il ne vaut rien à brûler, le feu le fait noircir et pétiller ; il s'éteint sans procurer de chaleur, et sa cendre n'est point propre à la lessive, parce qu'elle tache le linge. Son charbon est estimé par les ouvriers en fer et en acier.

Cet arbre prend un tel accroissement, qu'on rencontre auprès de l'Etna des Châtaigniers dont la tige porte trente à quarante pieds de circonférence. Le plus étonnant est celui qu'on appelle *des Cent-Chevaux*, dont ont parlé plusieurs voyageurs, et particulièrement M. *Jean Houel*, Peintre Français, dans son *Voyage en Sicile*. Il paraît annoncer l'origine des siècles : la Nature l'a placé à l'orient de l'Etna et à l'extrémité de la région habitée. C'est à cet endroit que M. *Houel* l'a copié fidèlement. Il s'en fit raconter l'histoire par les savans du hameau : ils lui dirent que *Jeanne d'Aragon*, allant d'Espagne à Na-

ples, s'arrêta en Sicile, et vint visiter l'Etna; accompagnée de toute la Noblesse de Catane; elle était à cheval, ainsi que toute sa suite: un orage affreux survint, elle se mit sous ce Châtaignier, dont le vaste feuillage suffit pour mettre à couvert de la pluie cette Reine et tous ses cavaliers. C'est de cette mémorable aventure que l'arbre a pris le nom de Châtaignier *des Cent-Chevaux*. Mais les savans qui ne sont point de ce hameau prétendent que jamais aucune *Jeanne d'Aragon* n'a visité l'Etna, et ils sont persuadés que c'est une fable populaire. Cet arbre si vanté, et d'un diamètre si considérable, est entièrement creux; car le Châtaignier est comme le saule, il perd en vieillissant ses parties intérieures, il subsiste par son écorce, et ne s'en couronne pas moins de verdure. La cavité de celui-ci étant immense, des gens du pays y ont construit une maison, où est un four pour faire sécher les châtaignes, des noisettes, des amandes, et autres fruits que l'on veut conserver; c'est un usage général en Sicile. Quelques personnes ont cru que cette masse était formée de plusieurs Châtaigniers, qui, pressés les uns contre les autres, et ne conservant plus que leur écorce, n'en

paraissaient qu'un seul à des yeux inattentifs. C'est pour dissiper cette erreur que M. *Jean Houel* en a tracé le plan géométral : toutes les parties mutilées par les ans et la main des hommes, lui ont paru appartenir à un seul et même tronc ; il l'a mesuré avec la plus grande exactitude, et lui a trouvé cent soixante pieds de circonférence.

Le meilleur moyen de propager les Châtaigniers, est de semences, cueillies quand elles sont parfaitement mûres ; ce qui a généralement lieu vers les derniers jours d'octobre. Mais on ne doit les cueillir que lorsque les cosses commencent à s'ouvrir, et que l'on voit les châtaignes brunes. Elles tomberont d'elles-mêmes, et doivent être ramassées avec soin, le matin particulièrement, après les grands vents. On doit toujours laisser tomber d'elles-mêmes celles que l'on se propose de manger ou de semer ; car elles seront beaucoup meilleures que celles que l'on aura abattues. Si toutefois les froids arrivent de bonne heure, on sera dans la nécessité de les abattre ; ce qui doit être fait par un tems sec.

La châtaigne est originaire du midi de l'Europe, et l'on dit qu'elle prend son nom

de *Castano Magnesia*, ville de la Phocide, que d'autres nomment *Castana* ou *Castanea*, et qu'ils placent en Thessalie sur le Pénée, fleuve de la Grèce, le territoire de cette ville étant fort peuplé des arbres qui rapportent ce fruit. Quant au mot de *Marron*, qui nous vient d'Italie, il a été fait du grec moderne *Maraon*, qui signifie ce même fruit.

Les Auteurs ne sont pas bien d'accord sur le véritable genre des châtaignes : les uns estiment qu'elles sont du nombre des noix; les autres les rangent sous celui des glands. Théophraste était de ce dernier avis, et il a été suivi de Dioscoride, de Galien et de quelques autres anciens. Pline prétend que c'était l'opinion commune, tant qu'elles n'ont été que champêtres; mais que depuis que l'on eut pris l'usage de les greffer, ce fruit devint si excellent au goût de l'Empereur Tibère, que ce Prince voulut qu'on les mît au nombre des noix, et qu'alors les plus belles furent nommées *Marrons*. L'on trouve néanmoins les châtaignes sous le nom de *noix*, dès le règne d'Auguste, comme nous l'apprenons de ces expressions de Virgile, *Castaneae nuces*, c'est-à-dire, *Noix Castaneïques*.

Les châtaignes sont agréables au goût; on

les mange bouillies à l'eau ou au lait, ou cuites sous la cendre, ou rôties à la poêle. On en met dans les ragoûts, on en fait de la bouillie qui est réputée efficace contre la toux et le crachement de sang.

Les habitans des Alpes comptent la récolte des châtaignes comme l'on fait ailleurs la moisson des grains. Séchées sur des claies et converties en farines, on en fait du pain dans les montagnes de Gênes, lorsqu'il y a disette de blé. Elles fournissent une nourriture abondante aux habitans du Périgord, du Limousin et des Cévennes; mais elles sont de difficile digestion, et ne conviennent, comme aliment, qu'à des gens robustes et accoutumés à des travaux rudes et pénibles: un estomac délicat ne pourrait s'en accommoder. On peut en faire une boisson fermentée. La première peau peut, dans la teinture, remplacer la noix de galle, pour les couleurs noires. Les volailles engraissées avec les châtaignes, acquièrent une chair ferme et de bon goût.

RÉFLEXIONS SUR L'ASTRONOMIE,

Traduites de l'Anglais.

DANS un beau jour, lorsque je me sens également affecté, et que ma tête éprouve cette fermentation d'esprits qui naît du concours de la lumière et de la chaleur, et de là une des beautés que la Nature étale à nos yeux, je me regarde comme placé par la main de Dieu même au milieu d'un vaste théâtre, où le soleil et les astres de la nuit, les fruits de la terre et ses nombreux végétaux qui changent et varient sans cesse ses aspects et ses surfaces, offrent à l'entendement aussi-bien qu'aux yeux, une source inépuisable de réflexions et de sensations délicieuses.

Le tonnerre, les éclairs, l'arc-en-ciel, les feux étincelans des comètes, les vents et la pluie sont les décorations de ce magnifique théâtre. L'hémisphère rembruni, parsemé de jours lumineux; ce trône radieux où le soleil paraît à son midi; les dorures superbes et les riches couleurs qui bordent l'horizon

à son couchant, je les regarde comme autant de décorations diverses et de changemens de scène.

Lorsque, sous ce point de vue, je considère toutes ces merveilles, il me semble que c'est une sorte d'impiété de ne faire aucune attention au cours de la Nature et aux révolutions des corps célestes : être indifférent à tous les phénomènes qui sont placés sous nos yeux, pour réveiller notre âme et l'entretenir de la sagesse et de la toute-puissance de son Créateur, c'est un affront à la Providence.

Cependant le plus petit nombre est de ceux qui font attention au drame de la Nature, à ces opérations merveilleuses, à ces étonnantes machines dont l'examen porte dans l'âme du vrai philosophe des émotions si agréables, et l'affecte si délicieusement de surprise et de joie.

Combien avons-nous encore, dans notre Grande-Bretagne, de Gentilshommes campagnards qui chassent toute leur vie le renard, sans savoir qu'ils courent sur une planète; que le soleil est un million de fois plus gros que la terre, et qu'ils ont sous leurs

yeux des mondes plus considérables que le globe qu'ils habitent!

Pour moi, dit un jeune extravagant, je jouis du monde, et laisse aux autres le soin de le contempler : oui, vous en jouissez, mais comme le chien qui suit vos pas : en jouir en être raisonnable, c'est le connaître, c'est être sensible à ses beautés, entendre son admirable harmonie, et s'élever par la contemplation à des réflexions qui puissent vous donner quelque idée de l'esprit supérieur qui en a conçu le plan miraculeux.

L'homme qui, débarrassé des soins ordinaires de la vie, suit dans son loisir les révolutions qui s'opèrent dans le ciel, les changemens qui se succèdent sur la terre, et observe par quelles combinaisons infinies, par quelles lois inaltérables s'exécutent tous les phénomènes, réside dans un port tranquille et agréable, d'où il contemple en paix le reste des hommes s'agitant pour de vains honneurs, et détournant les yeux des grands objets que leur présente la Providence, pour s'arracher des hochets d'enfans.

DE L'AMOUR DU PAYS.

Ce n'est point de cette énergique vertu qui tant de fois illustra Athènes et Rome, que je veux parler aujourd'hui; c'est d'un sentiment plus tendre dont nous voulons nous occuper un moment; de ce sentiment qui nous attache aux lieux qui nous ont vu naître. *L'Amour de la Patrie* produisit des actions sublimes, des sacrifices héroïques; il enflamma la Grèce et l'Italie, qui l'honorèrent d'un culte particulier : *l'Amour du Pays* ne reçut pas autant d'honneurs; mais ces deux sentimens ne sont point étrangers l'un à l'autre, ils se contredisent même, et le premier n'est peut-être, au fond, que l'autre perfectionné, nourri de grands souvenirs; et porté à un certain degré d'enthousiasme, il devient une vertu.

Cet attrait qu'ont les lieux où nous reçûmes les premières, les plus vives impressions, influe souvent sur tous les instans de la vie. En vain la fortune vous prodigue-t-elle ses dons, ceux même dont elle est le plus avare; en vain la victoire ceint-elle votre front de lauriers éclatans, si ce bonheur tant envié, si cette gloire

ne vous arrive dans votre Patrie, il est, tout à côté de ces triomphes, de ces vives jouissances; un souvenir qui les trouble, et qui souvent les empoisonne; c'est celui de la Patrie. *Métastase* a eu raison de dire :

E istinto di natura
L'Amor del Patrio nido.

(L'Amour du nid paternel est un instinct de la Nature.)

Et long-tems avant lui, *Ovide*, loin de l'Italie, s'était écrié douloureusement :

Nescio quâ, Natale solum, dulcedine cunctos
Ducit! et immemores non sinit esse sui.

(Je ne sais quel charme le sol natal a pour tous les hommes, mais ils ne peuvent jamais l'oublier.)

Cet Amour du Pays ne s'éteint qu'avec nous. Il faut observer cependant que tout le monde ne le possède point au même degré. Ceux qui sont nés dans les grandes villes conservent moins d'attachement pour le lieu de leur naissance. A Paris, à Londres, on vient au monde dans une maison entourée d'autres bâtimens. On passe les premières années de son enfance environnés de hautes murailles, tristes ouvrages de l'homme. La verdure, amie de l'œil, n'y flatte point la vue; l'ombre n'y est pas causée par le feuillage; les oiseaux

ne s'y font point entendre; l'air n'y est point parfumé : l'aurore ne s'y montre jamais; l'astre du jour n'y paraît que quand il est déjà avancé dans sa course; et le cœur de l'enfant, né dans les grandes villes, ne ressent pas ces douces émotions dont le souvenir même a tant de prix dans la dernière saison de la vie! Ajoutons encore que ce sentiment est nul dans les habitans des cités, dans des plaines immenses, qu'il semble varier suivant les sites, qu'il est plus vif dans les bois que dans les plaines, dans les montagnes que dans les vallons, et qu'il a toute son intensité dans ces monts élevés : on dirait qu'il se nourrit des grands accidens de la Nature.

On sait l'effet que produit sur les Suisses le *ranz des vaches*, sur les Écossais le chant national de leurs montagnes, sur les Auvergnats leur chanson tout-à-la-fois mélancolique et gaie; et l'on se rappelle la défense de jouer devant des régimens Suisses ce *ranz* qui mouillait leurs paupières et les faisait déserter. On n'a point oublié ce Sauvage d'Otaïti amené par M. *de Bougainville*. Un jour, en voyant dans les bosquets de Trianon un arbre de son pays, il s'élance, l'embrasse étroitement, et s'écrie, en sanglotant : ô Taïti, Taïti!

Que d'exemples je pourrais citer chez les anciens ou les modernes, depuis les Grecs pleurant, dans leur exil, sur l'injustice de leur Patrie; depuis *Ovide*, que l'image de Sulmo suivait chez les Barbares, au milieu desquels il composait son livre des *Tristes*; jusqu'à *Guillaume*, qui, sur le trône d'Angleterre, pensait à La Haye, lieu de sa naissance; jusqu'au Prince Eugène, qui, victorieux de ses ennemis, regrettant que ses troupes ne fussent pas Françaises, et que Louis XIV, son Roi, n'eût pas su l'apprécier, faisait ainsi taire le plaisir de la vengeance, pour n'écouter que l'Amour du Pays! Mais bornons-nous à un seul exemple; c'est celui de *Philippe V*, Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV.

Ce Prince, qui ne devait point s'attendre à régner, se voit, par un testament inattendu, appelé à gouverner un peuple valeureux, renommé par ses exploits, une nation loyale et fière, justement indignée d'apprendre qu'on voulait faire le partage de son territoire. Élevé dans une Cour brillante, *Philippe* voyait la gloire de son aïeul parvenue à son comble : il avait sous les yeux de grands exemples. Le génie de Louis XIV est là; il l'inspire : *Philippe* part.

L'Espagne reçoit avec ivresse le Petit-Neveu du Roi qu'elle venait de perdre, et qui vient pour conserver le Royaume intact. Il éprouve d'abord quelques revers; mais aidé de *Vendôme*, qui gagne une bataille décisive, et lui fait, à Villaviciosa, avec les Drapeaux pris sur l'ennemi, le plus beau lit qu'un Roi puisse désirer, il chasse les Alliés et leur Roi, se voit sur un trône assuré, et force ses ennemis mêmes à le reconnaître.

Que manque-t-il à *Philippe*, dont le front était ceint de lauriers et d'un diadême éclatant? Son Peuple est fidèle et reconnaissant, il aime son Souverain: ses troupes sont braves et célèbres par leur discipline; le nouveau monde lui envoie le tribut accoutumé de ses trésors; la paix est rendue à ses sujets. Pourquoi donc, au sein de la gloire, est-il mélancolique? C'est que souvent le souvenir de Versailles vient empoisonner ses jouissances. Malheureux au faîte du bonheur, il a besoin de s'entourer d'objets qui lui retracent les impressions de son enfance. Il crée Saint-Ildefonse, où, comme à Versailles, l'art a dompté la Nature, qui le servit mieux que son aïeul, en lui fournissant abondamment des eaux limpides. A Saint-Ildefonse, le

Français retrouve *Neptune* commandant de son trident aux flots agités, *Andromède* attachée sur un rocher, *Latone* changeant les paysans de Lycie en animaux aquatiques, *Diane* entourée de ses Nymphes, la *Renommée* embouchant sa trompette. Dans l'un et dans l'autre jardin mille gerbes d'eau s'élèvent en l'air en bouillonnant, et étonnent le spectateur. *Philippe* appela même plusieurs artistes Français. Son aïeul lui envoya *Fermin* et *Thierry*. On voit qu'en construisant Saint-Ildefonse, *Philippe* voulut se modelèr sur Versailles. Sa maison militaire en était une preuve : il forma trois compagnies de Gardes-du-Corps, qu'il habilla comme ceux de la Cour de France. Il eut pour Saint-Ildefonse une affection dont les témoignages lui ont survécu. Ses cendres reposent dans une Chapelle en avant du Château : son tombeau est d'une noble et touchante simplicité. En voulant que ses restes inanimés fussent déposés dans l'asyle de son choix, il a prouvé que les Princes ne sont pas plus exempts que les autres hommes de ce sentiment qui attache aux lieux témoins de leur naissance, un prix que rien ne peut remplacer.

V. D. M.

LA SOCIÉTÉ.

Dans les premières années de la vie, l'homme s'abandonne à toutes les impressions qu'il reçoit; la Nature, à laquelle il n'est pas encore accoutumé, se peint à ses yeux sous des traits enchanteurs, et son âme toute neuve et toute sensible semble respirer tour-à-tour la fraîcheur et la flamme : il ne connaît pas encore ses semblables; il trouve dans leurs paroles et dans leurs actions l'innocence et la simplicité qui règnent dans son cœur. Il les croit justes, vrais, capables d'amitié, tels qu'ils devraient être, tels qu'il est en effet; humains sur-tout, car il faut de l'expérience pour se convaincre qu'ils ne le sont pas.

Au milieu de ces illusions, il entre dans le monde. La politesse qui distingue les Sociétés, ces expressions qu'inspire l'envie de plaire, ces épanchemens de cœur qui coûtent si peu et qui flattent si fort; tous ces dehors trompeurs n'ont que trop d'attraits pour un homme qui n'a pas encore subi d'épreuve : il vole au-devant de la séduction; et, donnant à des liaisons agréables les droits et les sentimens

de l'amitié, il se livre sans réserve au plaisir d'aimer et d'être aimé. Ses choix qui n'avaient pas été réfléchis, lui deviennent funestes; la plupart de ses amis s'éloignent de lui, les uns par intérêt, d'autres par jalousie ou par légèreté : sa surprise et sa douleur lui arrachent des larmes amères. Dans la suite, ayant éprouvé des injustices criantes et des perfidies atroces, il se voit contraint, après de longs combats, de renoncer à cette confiance si douce qu'il avait en tous les hommes : heureux encore quand c'est le sacrifice qui lui coûte le plus dans la vie ! il aigrit son cœur, il y nourrit les défiances et les haines : une vertu trop austère le remplit d'indignation contre la Société, et une raison trop rigide, d'indifférence pour tous les objets.

Dans l'état où l'homme est aujourd'hui, tout ce qui sort de son esprit, de son cœur et de ses mains, n'annonce qu'insuffisance et besoins. Renfermé dans des limites étroites, la Nature le punit avec rigueur dès qu'il veut les franchir : vous croyez qu'en se civilisant il a fait un grand pas vers la perfection ? qu'a-t-il donc gagné ? De substituer, dans l'ordre général de la société, des lois faites par des hommes, aux lois naturelles, ouvrage de l'in-

telligence suprême ; dans les mœurs, l'hypocrisie à la vertu ; dans les plaisirs, l'illusion à la réalité ; dans la politesse, les manières au sentiment. Ses goûts se sont tellement pervertis à force de s'épurer, qu'il s'est trouvé contraint de préférer, dans les arts, ceux qui sont agréables à ceux qui sont utiles ; dans l'éloquence, le mérite du style à celui des pensées ; partout, l'artifice à la vérité. J'ose le dire, les peuples éclairés n'ont d'autre supériorité, que d'avoir perfectionné l'art de feindre et le secret d'attacher un masque sur tous les visages.

Le plus haut degré de la corruption de la Société, est l'époque où il se fait un tel renversement dans les idées et dans les principes, que les mots les plus connus changent d'acception, qu'on donne le nom de duperie à la bonne foi, d'adresse à la duplicité, de faiblesse et de pusillanimité à la prudence et à la modération ; tandis que les traits d'audace et de violence passent pour les saillies d'une âme forte et d'un zèle ardent pour la cause commune. Une telle confusion dans le langage, est peut-être un des plus effrayans symptômes de la dépravation d'un peuple. Dans d'autres tems, on porte des atteintes à

la vertu; cependant c'est reconnaître encore son autorité, que de lui assigner des limites. Mais quand on va jusqu'à la dépouiller de son nom, elle n'a plus de droit au trône; le vice s'en empare, et s'y tient paisiblement assis.

L'excès de la raison est presque aussi funeste que celui des plaisirs. La Nature nous a donné des goûts qu'il est presque aussi dangereux d'éteindre que d'épuiser. Malheur à celui qui entreprend de lever le voile de la Nature! disait autrefois un philosophe Égyptien qui avait tristement consumé ses jours à pénétrer l'origine et la fin des choses de ce monde. Et moi je vous dis : Malheur à celui qui leverait le voile de la Société! Malheur à celui qui refuserait de se livrer à cette illusion théâtrale que les préjugés et les besoins ont répandue sur tous les objets! son âme flétrie et languissante se trouverait en vie dans le sein du néant; c'est le plus effrayant des supplices.

FABLES.

I.

LES DEUX ENFANS ET LE MARRON.

Un jour Colinet et Roger,
Deux Enfans du même âge, entrés dans un verger,
S'égayaient à la promenade,
Et sous un Châtaignier faisaient mainte gambade.
Ils trouvèrent sur le gazon
Un fruit plein de piquans, fait comme un hérisson.
Roger le ramassa. Son petit camarade
Le crut un sot. Tu tiens, dit-il, un mets
Des plus friands pour les baudets :
C'est un chardon, et ton goût est étrange.
Pour moi je vois des pommes d'or.
Voilà mon fait ; et la main me démange.
Colinet à l'instant se saisit d'une orange,
Et croit posséder un trésor.
La couleur du métal que l'univers adore,
Séduit jusqu'aux Enfans. Celui-ci, bien joyeux,
Admire un si beau fruit, et s'imagine encore
Qu'il est d'un goût délicieux.
Il y fut attrapé notre petit compère !
Car cette orange était amère.
Aussitôt qu'il en eut goûté,
Il la jetta bien loin. Roger, de son côté,
S'était piqué les doigts ; mais sa persévérance,
Surmontant la difficulté,
Trouve un Marron pour récompense.

Ce Marron hérissé figure la science,
Qui, sous des dehors épineux
Cache d'excellens fruits ; tandis que l'ignorance,
Sous une riante apparence,
Produit des fruits amers, et souvent dangereux.

II.

LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX.

Un jour, une Guenon cueillit
Une Noix dans sa coque verte.
Elle y porte la dent, fait la grimace.... Ah ! certe,
Dit-elle, ma mère mentit,
Quand elle m'assura que les Noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse !... Au diable soit le fruit !
Elle jette la Noix. Un Singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
Votre mère eut raison, ma mie,
Les Noix ont fort bon goût ; mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que dans la vie
Sans un peu de travail, on n'a point de plaisir.

Erratum. Au N°. 6, *page* 175, *ligne* 4, *lisez* : de sa conduite passée.



L'OLIVIER

[Dess]iné par Prêtre *Gravé par Maradan.*

LE
PANIER DE FRUITS.

L'OLIVIER.

On ne peut douter que l'*Olivier* n'ait été connu des Anciens, et qu'il ne tire son origine de l'Orient. La colombe que Noé lâcha de l'arche sur les montagnes d'Arménie, y rapporta un rameau d'Olivier ; ce qui fit connaître à ce Patriarche que la terre, réconciliée avec le ciel, n'était plus inondée ; et c'est de là que l'Olivier a toujours été, et qu'il est encore le symbole de la paix.

Il en est aussi fait mention dans les tems fabuleux les plus reculés dont la mémoire s'est conservée jusqu'à nous. On conte que l'honneur de donner un nom à la ville d'Athènes, qui d'abord portait celui de *Cécrops*, son fondateur, fit naître un grand différend entre Neptune et Minerve. Les douze grands Dieux furent choisis pour être les arbitres de ce différend. Ils décidèrent que la Divinité qui produirait la chose la plus utile à la ville, lui donnerait son nom. Aussitôt

Neptune, d'un coup de trident, fit sortir de la terre un superbe cheval, symbole de la valeur belliqueuse; et Minerve fit sortir un Olivier fleuri, symbole de la paix. Les douze grands Dieux décidèrent en faveur de Minerve; elle donna son nom d'*Athénée* à la ville.

L'Histoire a conservé l'explication de cette fable. Elle dit que Cécrops, originaire de Saïs, ayant conduit une Colonie égyptienne chez les peuples de l'Attique, leur fit abandonner leurs coutumes barbares, leur apprit à cultiver la terre, et sur-tout l'Olivier, pour lequel le terrain se trouve très-convenable. Il fit recevoir le culte de Minerve, à qui cet arbre était particulièrement consacré, et qui était également honorée chez les Grecs, sous les noms d'*Athénée* et de *Pallas*. La ville prit alors le nom de sa Divinité tutélaire. Athènes devint fameuse par l'excellence de ses huiles: son commerce, très-augmenté par ce moyen, fit attacher beaucoup de prix à la culture de cet arbre; et la nécessité d'assurer la navigation des peuples étrangers, fit réformer le goût naturel que les Athéniens avaient pour la piraterie. Pour peindre l'origine de cette réforme, et la consacrer, on imagina la fable de Neptune surpassé par Minerve.

Aristote et Théophraste font mention de l'Olivier dans plusieurs endroits de leurs ouvrages. Ce fut, dit-on, Aristæus, Athénien, qui inventa la manière de tirer l'huile des olives, et les meules dont on se sert à cet usage. Il est néanmoins certain que cette découverte avait été faite dans l'Asie long-tems avant qu'il y eût une Athènes au monde, ni que les Grecs y fussent connus. Les livres saints nous en fournissent, entr'autres preuves, ces deux monumens de pierres que Jacob érigea à Dieu, et qu'il consacra avec l'huile, en reconnaissance des promesses que le Seigneur lui avait faites de le bénir, lui et sa postérité.

Quoique les Grecs ne puissent pas se vanter que l'Olivier a pris son origine chez eux, il est incontestable que cette plante a paru bien plus tard dans les autres parties du monde qui étaient alors connues. Il n'y en avait aucun dans les autres régions de l'Europe qui sont en-deçà des mers, non plus qu'en Afrique, dans le tems que le premier des Tarquins régnait à Rome. Il y en avait encore si peu en Italie, plus de trois siècles après, que, l'an de Rome 505, la livre d'huile d'olive s'y vendait douze asses, c'est-à-dire, le poids de

douze livres d'airain monnayé. Mais l'an 680, Marcus Séjus étant Édile, fit faire une telle quantité de cette huile, que les dix livres ne coûtaient plus qu'un asse ; et environ l'an 702, l'Italie se trouva si remplie d'Oliviers, qu'en moins de trois siècles qui s'étaient écoulés depuis l'an 505 qu'elle en manquait, elle fut en état d'en peupler les régions voisines ; et c'est de là que, la France, l'Espagne et l'Afrique, en ont été pourvues.

Les Romains firent tant de cas de l'Olivier, que lorsqu'ils décernaient l'Ovation, qui était le triomphe d'une médiocre victoire, ainsi nommé à cause des acclamations du peuple, le vainqueur en était couronné ; au lieu que dans le grand triomphe pour des conquêtes plus considérables, il l'était de lauriers. Ils observaient encore que, tous les ans, le 13 de juillet, la Gendarmerie romaine portait par honneur des couronnes d'Oliviers.

L'Olivier est aujourd'hui la source de la richesse de quelques-unes de nos provinces méridionales ; il croît abondamment en Provence, en Languedoc, en Italie, et aussi en Espagne. On peut, moyennant quelques précautions, en élever dans nos jardins, surtout en espalier, mais seulement par curio-

sité; ils ne nous y donnent du fruit que dans les années chaudes et sèches.

On compte plusieurs espèces d'Oliviers, dont la plus grande partie ne sont que des variétés : on les cultive toutes; les unes, parce que leurs fruits sont propres à être confits; les autres, parce qu'elles donnent l'huile la plus fine; d'autres enfin, parce qu'elles fournissent une plus grande quantité de fruits. L'Olivier à petits fruits ronds est celui qui donne les *olives* que l'on nomme *picholines*, ou *olives à la Picholini*, et que l'on sert sur les tables, comme étant les meilleures et les plus agréables à manger : les secondes en grosseur se nomment *amelodes*; on les mange aussi, et bien des personnes les aiment autant en salade que les *picholines* : enfin, les plus grosses viennent d'Espagne et de Vérone, et sont bonnes à tourner, c'est-à-dire, à être pelées; on s'en sert en cuisine dans les ragoûts. Il y a beaucoup d'autres *olives*, dont les différences, qui se tirent de la figure, de la couleur, de la grandeur, du suc, de la variété des lieux ou du nom de ceux qui ont inventé diverses manières de les préparer, seraient trop longues à rapporter.

L'*Olivier franc* croît assez volontiers dans toutes sortes de terrains ; néanmoins les terres légères et chaudes lui conviennent mieux. Son écorce est lisse : les feuilles sont simples, lancéolées, entières, non dentelées, unies, épaisses, dures, d'un vert-brun en dessus, blanchâtres en dessous, et opposées deux à deux sur les branches ; elles ne tombent point l'hiver : les fleurs sont de petits tuyaux très-courts, divisés par le bord en quatre parties ovales. A la fleur succède un fruit oblong, nommé *olive*, charnu, succulent, de différentes grosseurs, vert d'abord, puis jaunâtre, et enfin noirâtre dans sa maturité, il renferme un noyau fort allongé et pierreux, où est contenue une amande unique, aussi oblongue.

Lorsqu'on veut confire les olives, on les cueille avant leur maturité. L'art de les confire consiste à leur faire perdre leur amertume, à les conserver vertes, et à les imprégner d'une saumure de sel marin aromatisé, qui leur donne un goût agréable. On emploie pour cela différens moyens. On se servait autrefois d'un mélange d'une livre de chaux vive avec six livres de cendres de bois neuf tamisées. Mais depuis quelque tems, au lieu

de cendres on n'emploie que la lessive ; on prétend que les olives en sont plus agréables au goût : ces lessives servent à les adoucir. Quelques Provençaux retirent, au bout d'un tems, leurs olives de la saumure, et après en avoir ôté le noyau, qu'ils remplacent par une câpre, ils les conservent dans d'excellente huile : ce fruit ainsi préparé excite l'appétit. Quand les olives sont parfaitement mûres, elles sont molles et d'un rouge noir ; on les mange alors sans préparation, en les assaisonnant seulement avec du poivre, du sel et de l'huile, car elles sont alors très-âcres.

L'huile est sans contredit le revenu le plus certain qu'on puisse se promettre des olives. Nous ne nous arrêterons point sur ses usages domestiques, parce qu'ils sont généralement connus. En médecine, c'est un puissant antidote contre les poisons minéraux : on l'emploie avec la soude d'Alicante et la chaux vive, pour faire le meilleur savon : mêlée et bien agitée avec un blanc d'œuf, elle fournit un bon remède contre la brûlure. Le *Baume samaritain* ou de l'*Evangile*, n'est composé que d'huile et de vin.

Le bois d'Olivier est très-bien veiné, d'une odeur assez agréable; il prend un beau poli : c'est ce qui le fait rechercher par les Ébénistes et les Tabletiers. Comme ce bois est résineux, il est excellent à brûler.

Les Oliviers se multiplient aisément de drageons enracinés, et qui donnent du fruit au bout de huit ou dix ans, lorsqu'on a le soin de les greffer. Les Oliviers singulièrement estimés pour donner une huile fine, sont : le *cormeau*, ainsi nommé en Languedoc, parce que ses fruits ressemblent à ceux du cormier; l'*ampoulleau*, dont les fruits sont gros et arrondis; et le *moureau*, espèce d'Olivier précoce à fruit rond. Les six espèces d'olives qu'on connaît aujourd'hui en Provence, proviennent du plant sauvage nommé *pétouliers*, du plant d'Aix, de celui d'Aiguières, de Saurin, de Salon, et celui qu'on nomme d'*aglento*. On cultive trente-deux variétés d'Oliviers dans le territoire de Florence.





L'ORANGER

Dessiné par Prêtre *Gravé par Maradan*

L'ORANGER.

EMBLÊME du tems qui l'embellit et ne le vieillit pas, l'*Oranger*, tous les ans, est chargé de fleurs. La couleur de son fruit approche de celle de l'*or* (1), et c'est de là qu'il tire son nom. Cet arbre est originaire de la Chine, et ce sont les Portugais qui en rapportèrent les premières graines. On voit encore à Lisbonne, dans le jardin du Comte de Saint-Laurent, le premier Oranger, le père, le véritable Adam de ces agréables forêts qui se sont naturalisées jusque dans les îles d'Hières et partout ailleurs.

(1) M. *Le Brigant*, qui a prétendu donner à tous les mots de notre langue une origine celtique, dit que celui *d'Orange* est composé de trois monosyllabes celtiques, *aour-en-ghé*; mot-à-mot, *de l'or dans les arbres.* « La ressemblance de signification, fondée sur l'image que forment ces trois mots, est » aisée à saisir, ajoute-t-il; l'identité de son serait également » frapante, si nous n'avions pas dénaturé la prononciation du » *g*, en disant *oranje*, au lieu d'*oranghe* ». L'étymologie que l'on donne communément à ce mot, nous paraît beaucoup plus naturelle et plus judicieuse. Au reste, il est bon d'avertir que M. *Le Brigant* est à peu près seul de son opinion, et que son système, en général, n'est appuyé d'aucune preuve raisonnable.

Le luxe appelle l'Oranger, et le jardin planté des plus beaux arbres, gagne encore en magnificence, quand de belles caisses d'Orangers en fleurs font concourir la puissance de l'industrie avec celle de la Nature. Cet arbuste charmant se couvre à-la-fois de fleurs et de fruits, et demeure toujours vert, mais il demande un tribut de soins assidus : il faut lui bâtir un palais, entretenir les caisses où il repose, l'abreuver, le préserver, le guérir par des remèdes particuliers. Il enrichit à son tour la main qui le cultive : ses fleurs, ses fruits se vendent au poids de l'or; ses feuilles même ont une valeur, et donnent une infusion calmante et salutaire. La blancheur de ses beaux boutons, la suavité de ses parfums, font du bouquet de fleurs d'Orange l'emblême virginal de la jeune fiancée qu'on mène au Temple.

Parmi les vingt espèces d'Orangers connues, il y en a deux principales, dont le fruit est en usage parmi nous; l'*Oranger à fruit aigre* ou *Bigarradier*, et l'*Oranger à fruit doux*.

L'*Oranger à fruit aigre*, ou *Bigarradier*, est d'une hauteur médiocre. Sa racine est épaisse, ligneuse, branchue, s'étendant en

tout sens, jaune en dedans. Le bois du tronc est dur, compacte, blanc vers le cœur, odorant, revêtu d'une écorce lisse d'un vert-blanchâtre. Ses branches sont nombreuses, d'un vert luisant, divisées en rameaux flexibles, garnis de quelques épines. Ses feuilles ressemblent beaucoup à celles du laurier à feuilles larges : elles sont toujours vertes, épaisses, lisses, larges et pointues aux deux extrémités, brillantes, et d'un tissu sec et léger. Elles sont soutenues par des pédicules feuillés, remplies d'une infinité de petites cellules huileuses, transparentes, et comme percées de petits trous, de même que dans le millepertuis. Ses fleurs, cassolettes d'albâtre, ont pour calice une espèce de léger plateau blanchâtre et à cinq pointes, d'où s'élève un pistil surmonté d'un stygmate de couleur jaune et arrondi. Plus de vingt étamines, comme des filets d'ivoire, sont droites autour du pistil, et attachées au réceptacle ; leurs anthères sont de poudre d'or. Le pistil est une colonne verte, portée sur un ovaire de même couleur, et sphérique, qui devient l'orange. Les bigarrades sont d'abord de couleur verte, amères, acides et piquant la langue; lorsqu'elles sont mûres, elles sont

d'un jaune pâle : on exprime alors des cellules intérieures du fruit un suc acide. Ses lobes, au nombre de huit, contiennent des graines oblongues, dures, d'un jaune blanchâtre, remplies d'une amande amère.

L'*Oranger à fruit doux* ressemble au précédent par ses feuilles et par ses fleurs ; il n'en diffère que par l'écorce et par la moelle de ses fruits. Les oranges sont d'une couleur vive de safran dans leur maturité ; leur jus est doux et agréable.

Les fleurs d'orange, dont l'odeur suave est préférée à celle des roses, de l'ambre et du musc, sont fort en usage parmi nous. On en tire, par la distillation, une eau qui est céphalique, stomachique, et une huile essentielle qui porte le nom de *Néroli ;* c'est un excellent parfum. On fait avec ces fleurs des conserves, soit solides, soit molles ; des tablettes très-agréables au goût, et que l'on présente au dessert ; un sirop et un ratafia délicieux. On confit les écorces de ce fruit, qui sont la base de l'*essence de Portugal ;* et personne n'ignore combien la pulpe d'orange douce est agréable. A la Martinique, on fait un *vin d'orange*, qui peut passer pour une sorte de Malvoisie, et qu'on nous apporte quelquefois en Europe.

Enfin, avec le suc exprimé d'oranges aigres, ou bigarrades, délayé dans de l'eau et adouci avec le sucre, l'on fait une boisson très-connue sous le nom d'*orangeat* ou *orangeade*. Le suc de bigarrade sert aussi dans l'assaisonnement de plusieurs de nos alimens : on en arrose la plupart des volailles et gibiers rôtis, à dessein d'en faciliter la digestion. Toutes les compositions médicinales dans lesquelles entre la fleur d'orange, sont échauffantes : rien de plus rafraîchissant que son fruit; c'est une des énigmes de la Nature.

Était-ce de belles oranges que jeta Hypomènes sur les pas d'Atalante? Il paraît que l'Europe ne les connaissait pas de son tems; leur nom ne se trouve point dans les anciens : ce ne sont point leurs *pommes d'or*; car, du tems de Virgile, il n'y avait encore aucun citronnier ni oranger en Italie. Le jardin des Hespérides, dont quelques-uns les font venir, est une fable; et la situation même que les Poètes donnent à ce jardin, y répugne, puisqu'ils le placent en Afrique.

OBSERVATIONS

SUR

LA SENSIBILITÉ DES VÉGÉTAUX.

Traduites de l'Anglais de M. Percival.

DANS toutes les recherches des vérités naturelles et morales, il faut d'abord examiner la sorte d'évidence dont le sujet est susceptible, et le degré qui est nécessaire pour satisfaire notre esprit. La démonstration n'admet point de degrés ; mais la probabilité avance par gradation, des plus légères présomptions, à la plus haute certitude morale. Une seule présomption a peu de poids ; mais une suite de preuves imparfaites peut produire une pleine conviction. Ces observations doivent excuser ce jeu d'esprit, dans lequel j'essaierai de prouver, par différentes analogies d'organisation, de vie, d'instinct, de spontanéité, de mouvement volontaire, que les plantes, comme les animaux, jouissent des facultés de sentiment et de jouissance.

Les végétaux ont une structure si conforme à celle des animaux, que les Botanistes ont

puisé dans l'Anatomie et dans la Physiologie les termes nécessaires à leur description. L'arbre ou le tronc, disent-ils, est formé de la cuticule, ou peau, et du tissu cellulaire; de vaisseaux différemment distribués, pour faciliter la transpiration des différens fluides, et d'une substance ligneuse ou osseuse, qui couvre ou défend la sève ou moelle. Une organisation semblable n'appartient assurément pas à une matière inanimée; et quand nous observons que cette organisation des végétaux sert à leur croissance, leur conservation, leur mouvement, leur génération, nous ne pouvons leur refuser un principe vivant; ce qui nous avance d'un pas vers cette analogie que nous cherchons, car l'idée de la vie implique nécessairement celle de la perception, et partout où cette faculté existe, une faculté de sentir, plus ou moins considérable, paraît lui être jointe. Cette faculté peut être très-faible, et même indéfinissable dans une seule plante; mais si nous considérons l'étendue surprenante du règne végétal, depuis le cèdre du Liban, jusqu'à l'hysope des vallées, les avantages que ce règne procure en masse, surpasseront notre intelligence.

Un seul préjugé restreint et supprime cette

délicieuse émotion qui naît de l'idée d'une si prodigieuse effusion de biens, parce que les auteurs de méthodes ont imaginé des distributions et des divisions pour les productions de la Nature : nous admettons implicitement comme réel ce qui n'est qu'artificiel ; et nous adoptons ces distinctions, sans preuves d'une différence essentielle. *Les pierres croissent, les végétaux croissent et vivent, les animaux croissent, vivent et sentent.* Cette échelle de Linné est conforme à la doctrine d'Aristote, de Pline, de Jungius et des autres ; mais aucun n'a démontré l'évidence de ces caractères négatifs, si je puis ainsi m'exprimer, sur lesquels les différences des trois règnes de la Nature sont ici établies. Il est bien sûr qu'il existe une gradation dans l'échelle des êtres, et que ce n'est qu'en rapprochant de plus en plus ses degrés, que nous pouvons avancer dans les connaissances naturelles. Serait-il extravagant de supposer qu'un jour la perceptibilité sera découverte et observée au-delà des limites que nous assignons aujourd'hui au règne végétal ? Les corallines, les madrépores, les éponges, ont d'abord été regardés comme des fossiles. Les expériences du Comte Marsigli prouvèrent qu'elles étaient

douées de la vie, et les firent classer parmi les plantes maritimes. Les observations de Ellis, de Jussieu, de Peyssonel, les ont élevés depuis jusqu'au rang des animaux. La découverte d'une erreur, depuis long-tems subsistante, sur une branche d'histoire naturelle, justifie le soupçon de l'existence des autres; et l'on verra, par la suite de nos recherches sur l'instinct, la spontanéité, et le mouvement volontaire des plantes, que ce soupçon n'est pas sans fondement.

L'instinct est un mouvement qui nous porte, sans délibération, vers ce qui nous est agréable, et nous écarte de ce qui pourrait nous nuire. C'est une faculté-pratique qui ne demande ni connaissances, ni expériences préliminaires, et qui poursuit un bien présent ou futur, sans en avoir aucune idée distincte. Le veau qui vient de naître, saisit les mamelles de la vache, sans connaître le goût et les qualités nutritives du lait : il ne pense ni à se faire plaisir, ni à soutenir sa vie. Le canard couvé par une poule, et élevé dans un lieu éloigné de l'eau, montre une inquiétude et une impatience constante; on le voit faire tous les mouvemens d'un nageur, quoiqu'il ignore sa destination, et l'élément pour lequel la

Nature a formé ses plumes onctueuses et ses pattes membraneuses. L'instinct des végétaux est analogue à celui-ci, et agit avec une égale énergie; une graine contient le germe, ou plantule (c'est la plante en miniature), et la radicule, ou petite racine destinée par la Nature à nourrir la plante : si la graine est placée dans une situation inverse, chacune de ces parties n'en suit pas moins la direction qui lui est propre; la plantule se retourne vers le ciel, et la radicule vers le sol. Le *Houblon* suit le cours du soleil, du Midi au Couchant : il meurt, si l'on détermine son mouvement dans une autre direction; mais écartez l'obstacle, et vous verrez la plante reprendre aussitôt sa position ordinaire. Les branches du *Chèvre-Feuille* poussent longitudinalement, jusqu'à ce qu'elles aient acquis assez de force pour porter leur propre poids; alors elles accroissent elles-mêmes cette force, en prenant une forme spirale. Lorsqu'elles rencontrent une branche vivante de même espèce, elles se réunissent pour se donner un soutien réciproque. Une spirale tourne à droite, l'autre à gauche, cherchant ainsi, par un instinct d'impulsion, quelque corps auquel elles puissent s'accrocher, et accroissant la possibilité

de le trouver par la diversité de leur course; car si la branche auxiliaire est morte, l'autre décrit uniformément la spirale de gauche à droite, sans changer de direction.

Ces exemples ont été pris parmi des objets que nous pouvons observer chaque jour; mais les plantes des pays chauds, si nous les connaissions bien, nous en fourniraient probablement d'autres plus convaincans encore. Je rapporterai seulement l'histoire succincte d'une plante exotique très-curieuse, qui nous a été confirmée par les observations de plusieurs Botanistes Européens.

La *Dionaea-Muscipula* est originaire de la Caroline; ses feuilles sont nombreuses, inclinées vers le sol, et rangées dans un ordre circulaire: elles sont articulées et succulentes; leur articulation supérieure consiste en deux lobes, dont la forme est semi-ovale, qui ont un rebord garni de poils fort roides, et qui s'embrassent mutuellement, quand quelque attouchement les fait clore. La surface de ces lobes est couverte de petites glandes rouges qui sécernent probablement quelque liqueur douce, agréable au goût, mais fatale à la vie des insectes; car au moment où le pauvre animal s'abat sur l'une de ces parties, les deux

lobes s'élèvent, le saisissent avec force, et le serrent jusqu'à la mort. De peur que les efforts de l'insecte ne parviennent à le dégager, les glandes du milieu de chaque lobe sont armées de trois petites épines qui mettent fin à tous ses mouvemens : ces lobes ne se rouvrent pas après la mort de l'animal. Les Naturalistes supposent que sa décomposition fournit à la plante une partie de sa nourriture ; mais comme le pouvoir de l'instinct est toujours borné et agit avec une aveugle uniformité, la plante ferme également ses feuilles avec force, si elle est stimulée par une paille ou une épine, comme par un insecte, et elle ne se rouvre qu'après l'extraction du corps étranger.

Le *Laurier-Rose* est doué de la même organisation : quand une mouche vient pomper le suc de sa fleur, il ferme ses pétales comme par ressort, la saisit mécaniquement par la trompe, et la tient ainsi jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Les Asclépias, les Apocins, et beaucoup d'autres plantes, ont la même propriété.

Si ces faits donnent quelques présomptions du pouvoir intellectuel des végétaux, il s'ensuit que ces êtres doivent être doués de quel-

que degré de spontanéité. La faculté de distinguer et de choisir, prouve nécessairement l'exercice actuel de ce principe, et suppose une perception innée de ce qui est utile ou nuisible; mais ce petit essai est plutôt destiné à la recherche de la Nature, qu'à des considérations métaphysiques. Je vais donc continuer à décrire quelques-uns des phénomènes qui, dans le règne végétal, indiquent la spontanéité.

Il y a quelques années que, m'étant engagé dans une suite d'expériences pour déterminer l'influence de l'air fixe sur la végétation, j'eus occasion d'observer plusieurs fois le fait suivant. J'avais suspendu, par la racine, une branchede *Menthe* dans un vaisseau de verre de l'appareil de Nooth : cette branche continua à pousser vigoureusement, sans autre nourriture que celle que lui fournissait le gaz méphitique auquel elle était exposée : au bout de vingt-quatre heures, sa tige se courba, sa tête devint droite, et monta graduellement vers la partie supérieure du vaisseau : ces efforts successifs produisirent une configuration nouvelle et extraordinaire de ses parties. Le mouvement de cette branche de menthe, pour rectifier sa position, s'écarter d'un élé-

ment étranger, et joindre celui qui lui est naturel, paraît prouver la volonté d'éviter ce qui peut lui nuire, pour recouvrer ce qu'elle a éprouvé lui être favorable. Si une plante, dans un pot de jardin, est placée dans une chambre obscure, où le mur soit seulement percé d'un trou, elle cherchera ce trou, passera au travers, et alors elle végétera verticalement dans la direction qui lui est propre. Le Lord Kaims raconte avoir observé sur le sommet du mur d'une ancienne Abbaye, dans le pays de Galles, un *platane* de vingt-trois pieds de haut : comme il prenait d'abord peu de nourriture dans cette situation contrainte, au bout de quelques années il étendit ses racines le long des parois du mur, jusqu'à ce qu'elles touchassent la terre (1), qui était dix pieds au-dessous; la nourriture qu'il a communiquée à ses racines, pendant le tems de leur descente, lui est actuellement rendue avec usure : depuis ce tems, ses racines sont devenues, chaque année, plus vigoureuses, et ne sont plus, comme autrefois, des fibres légères.

(1) Ceci peut aussi servir à démontrer que les arbres reçoivent également de l'atmosphère les parties nécessaires à leur soutien et à leur accroissement.

Le mouvement régulier qui détermine le *Tournesol* à présenter au soleil son disque doré, a été connu de tous les Naturalistes, et célébré par tous les poètes anciens et modernes.

La Nature a prudemment proportionné la faculté du mouvement aux divers besoins des êtres qui en sont doués. Les coraux et les plumes de mer sont attachés au sol, parce que tous leurs besoins peuvent y être satisfaits : l'huître, pendant le flux, s'ouvre pour recevoir l'eau, et retourne en bas le creux de sa coquille ; mais quand le reflux commence, elle prend une position contraire ; elle pourvoit ainsi, par un mouvement peu considérable, aux besoins de sa subsistance, et rejette ce qui lui est superflu. M. Miller, dans son *Voyage à l'Isle de Sumatra*, fait mention d'une espèce de Corail, que les habitans ont pris long-tems pour une plante, et ont nommé *Lalancout*, c'est-à-dire, gazon de mer. On le trouve dans les plages profondes, il semble une petite herbe droite ; mais quand on le touche, il disparaît dans le sable. Si la faculté du mouvement volontaire indique l'animalité, peut-on la refuser aux végétaux qui la possèdent dans un degré si éminent ?

Le *Lys d'eau*, ou *Nénuphar*, quelle que soit la profondeur de l'étang dans lequel il est né, pousse sa tige fleurie jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'air libre, afin que l'effet de la poussière fécondante ne soit détruit par aucun obstacle. Vers les sept heures du matin, la tige se redresse, la fleur s'élève et s'ouvre à la surface de l'eau; à quatre heures du soir, la tige s'incline, la fleur se penche et se referme.

Le mouvement de la *Sensitive* a été souvent observé avec admiration; elle donne des preuves continuelles de sentiment. Puisque nous admettons un tel mouvement comme la preuve de la spontanéité dans les autres êtres, si nous attribuons celui-ci à un pur mécanisme mis en jeu par une impulsion extérieure, c'est nous écarter des règles fondamentales de la philosophie, qui nous apprend à ne pas multiplier les causes quand l'effet paraît le même. L'électricité ne suffit pas pour expliquer le phénomène de l'animalité de cette plante; car les corps électriques, ou non électriques, font éprouver à ses feuilles le même degré de sensibilité. L'atmosphère sèche ou humide n'y change rien. La vapeur de l'alkali volatil, celle du soufre brûlé, font fermer immédiatement ses feuilles.

Il y a une plante qui exerce uniformément et constamment un mouvement spontané qui n'a pour cause ni aucun agent chimique, ni aucune action extérieure. Ce curieux arbrisseau (*Hedysarum gyrans*), que *Linné* ne connaissait pas, naît dans les Indes Orientales; mais on le cultive ici dans plusieurs jardins botaniques, et j'ai eu occasion de l'examiner dans la Collection de feu M. *Broun*: il est trifolié, haut d'environ quatre pieds; il produit en automne des fleurs jaunes : ses feuilles latérales sont plus petites que celles de l'extrémité de la tige. Pendant tout le jour elles se meuvent sans cesse en haut, en bas, ou décrivent un segment de cercle. Ce dernier mouvement est formé par les tiges qui partent de la racine. Pendant qu'une feuille s'élève, l'autre s'abaisse; le mouvement de haut en bas est plus lent et plus irrégulier, celui de bas en haut est plus constant et plus uniforme. On peut encore observer ce mouvement pendant vingt-quatre heures dans les feuilles d'une branche séparée de l'arbrisseau, et conservée dans l'eau. Si quelque obstacle retarde le mouvement, il reprend une vitesse plus considérable quand l'obstacle est écarté.

Il y a encore d'autres plantes qui ont une sensibilité remarquable. Telle est l'*Oxalis sensitiva*, que l'on trouve dans l'Isle de Java, et probablement dans d'autres Isles de la Sonde et des Moluques. Cette plante est véritablement sensible au moindre froid; elle aime la chaleur et les lieux humides. Lorsqu'on touche ses feuilles, elles se ferment immédiatement, et se rouvrent petit à petit. Plus elles sont échauffées par le soleil, plus elles se serrent l'une contre l'autre. Les Indiens-Portugais l'appelent *Dormidèra*, parce que quand on la touche, elle paraît dormir en fermant ses feuilles; ou parce que quelques personnes pensent se provoquer au sommeil en dormant sous son ombre, comme je l'ai souvent vu pratiquer : ses feuilles sont acides, et rougissent le papier bleu. Nous ne finirions pas, si nous voulions parler de toutes les plantes qui paraissent douées de sentiment et de sensibilité.

J'ai ainsi tenté d'étendre nos idées sur la Nature animée; mais la vérité m'oblige d'avouer que j'ai revu mes observations avec défiance. Je ne puis me flatter d'avoir convaincu les autres, puisque j'éprouve moi-même de l'instabilité dans mes opinions; et, pour me

servir des paroles de Cicéron : « Je ne sais » pourquoi quand je lis, j'approuve ; quand » je pose le livre, toutes les preuves dispa» raissent ». Mais ce scepticisme doit plutôt peut-être s'attribuer à l'influence des idées admises, qu'au défaut de preuves raisonnables ; car, outre les argumens divers que nous avons avancés, l'hypothèse, que la plus grande somme de bonheur possible existe dans l'univers, combat encore pour nous. En effet, le sein de l'Océan est couvert de plantes ; les immenses régions de la terre sont ombragées de forêts éternelles ; les Andes, les Alpes, ont des plantes, quoique profondément ensevelies sous la neige : peut-on soupçonner qu'il existe une si grande profusion d'êtres organisés sans aucune sensibilité? Supposons plutôt que les végétaux ont quelque part au lot général de la vitalité, et que la Nature a dispensé ses bienfaits à tous les êtres vivans, dans une sage proportion.

LA PROMENADE DANS LES RUES.

N'avez-vous jamais traversé la foule qui circule dans les rues d'une grande ville ? Quelle multitude de gens versée des quartiers opposés, comme des torrens qui se rencontrent dans une vallée étroite! vous croiriez impossible qu'ils puissent traverser ; cependant tous passent leur chemin sans s'arrêter ou se molester. Si chaque homme suivait exactement la ligne qu'il a enfilée, il n'aurait pas fait quelques pas qu'il en rencontrerait un autre ; ils se heurteraient en arrière, pousseraient de nouveau en avant, se feraient obstacle à eux-mêmes, le feraient à ceux qui les suivent, et bientôt la rue entière serait en confusion. Tout cela n'arrive point, parce que chaque homme cède un peu. Au lieu d'avancer avec des bras roides comme des bâtons, celui qui sait comment on marche dans les rues, se glisse avec les bras serrés ; il présente obliquement son corps flexible, et fait serpenter doucement sa marche, se détournant de quelques pouces, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; de manière qu'on passe et repasse sans

se toucher, dans le plus petit intervalle possible : il ne pousse personne dans le ruisseau, il n'y tombe pas lui-même; et au moyen de cette condescendance réciproque, le sentier, quoiqu'étroit, contient tout le monde. Nul ne va ni beaucoup plus vite, ni beaucoup plus lentement que ceux qui suivent la même direction : dans le premier cas, il pourrait coudoyer; dans le second, il serait coudoyé lui-même.

S'il arrive quelque incident, si un carrosse traverse la rue, si l'on roule un tonneau, si l'on arrête un filou, il ne faut point augmenter le bruit ou le tumulte, en courant tout au travers de l'attroupement, mais ralentir son pas, et attendre patiemment de pouvoir cheminer.

Telle est la marche de la vie : à mesure que nous avançons dans le monde, mille obstacles encombrent notre chemin. Quelquefois des gens nous manifestent en face des opinions et des inclinations absolument contraires à nos vœux ; d'autres souvent nous dépassent dans la poursuite du plaisir ou de la fortune ; d'autres enfin nous serrent et se pressent sur nos talons. Nous devons d'abord considérer que la route est libre pour tous, et que nous

ne sommes point en droit d'attendre que qui que ce soit s'écarte de son chemin pour nous laisser passer, si nous n'en faisons pas autant de nôtre côté. Ensuite, que si cet accord mutuel n'a pas lieu, il est clair que nous resterons tous à la même place; ou qu'en nous entrepoussant les uns les autres, nous tomberons dans une confusion perpétuelle. Si nous nous précipitons tous le plus vite possible sur quelque même objet d'intérêt ou de plaisir, et si nous ne faisons jamais, dans l'occasion, un pas en arrière, la foule s'accumule, les rivalités et les querelles s'élèvent, et au lieu d'avancer chemin, nous ne faisons qu'accroître le tumulte. Le Sage marche donc en avant avec fermeté, mais tranquillement; il embarrasse et dérange les autres le moins qu'il se peut; il cède quelque chose aux préjugés des hommes et à leurs désirs, et fait tout ce qui est en son pouvoir pour rendre le voyage de la vie aussi facile à ses compagnons de route qu'à lui-même.

FABLES.

I.

LE LAURIER ET L'OLIVIER.

Comme moi des héros ornez-vous les trophées?
Couronnez-vous jamais la tête d'un guerrier,
Disait un jour à l'Olivier
Le Laurier glorieux? Cent batailles gagnées
N'ont souvent que moi pour tout prix.
De Bellone et de Mars les heureux favoris
Viennent se reposer sous mon noble feuillage;
Et vous n'avez que des mépris.
Cessez d'être si vain, répartit d'un ton sage,
L'arbre à Minerve consacré :
Si vous êtes plus révéré,
Moi je suis aimé davantage.
Vous allumez la guerre et j'annonce la paix.
Vous faites des soldats pleins d'un bouillant courage :
Ces soldats valent-ils les héros que je fais?
Pour aller jusqu'à vous on ne s'ouvre un passage
Qu'à travers les débris, la flamme et le carnage;
Et les mêmes chemins conduisent au cyprès.
Souvent un roi qui fait trembler la terre,
Pour chérir trop vos dons opprime ses sujets :
C'est par moi qu'il en est le père.

AUBERT.

II.

LES ORANGERS.

Si pour nous le Public s'est montré favorable,
Dans tous nos différens essais,
Ce n'est qu'à ses leçons qu'appartient le succès;
Je m'explique par une fable.

Un curieux avait dans son jardin
Des Orangers d'une riche apparence,
Que lui-même, soir et matin,
Cultivait de sa propre main,
Avec beaucoup de vigilance.
Arrive la saison des fleurs,
A l'envi tous en produisirent;
Qu'ils sont beaux! En est-il de plus parfaits ailleurs?
Mais à des propos si flatteurs,
Les Orangers humblement répondirent:
Aux soins que l'on a pris de nos tendres rameaux,
Nous devons de ces fleurs la brillante parure;
Continuez, Messieurs, les soins et la culture,
Nos fruits seront encor plus beaux.



LE CITRONIER

Dessiné par Prêtre *Gravé par Maradan*

LE
PANIER DE FRUITS.

LE CITRONNIER.

Le Citronnier est un petit arbre toujours vert, et qui ne devient que médiocrement haut dans nos jardins. Sa racine est branchue et ligneuse. Le bois du tronc est blanc et dur; son écorce est d'un vert pâle; ses rameaux sont nombreux, longs, fortplians; ses feuilles, simples, longues, larges, ressemblent à celles du laurier, mais sont plus charnues; elles sont dentelées en leurs bords, d'une belle couleur verte, luisante, d'une odeur forte, et contiennent beaucoup d'huile.

Sa fleur naît au sommet des rameaux, où elle forme un bouquet; elle est en rose, à cinq feuilles disposées en rond, de couleur blanche-purpurine, d'une odeur agréable, douceâtre : elle est soutenue par un calice rond et dur.

A cette fleur succède un fruit oblong ou ovale, quelquefois sphérique, gros ordinairement comme une poire moyenne, couvert d'une

écorce raboteuse et inégale, charnue, épaisse, d'abord verdâtre, ensuite citrine, d'une odeur très-agréable et d'un goût aromatique piquant. La chair en est épaisse, cartilagineuse, légèrement odorante, partagée intérieurement en plusieurs loges pleines d'un suc acide contenu dans des vésicules membraneuses : chaque fruit a quelquefois plus de cent cinquante graines oblongues, pointues des deux côtés, et renfermant une amande blanchâtre un peu amère. Quelques-uns de ces fruits pèsent quatre, six et neuf livres, et quelquefois beaucoup plus.

A l'égard du nom de *Citron*, il était inconnu des anciens Grecs. Juba, selon Æmilian, dans Athénée, est le premier qui s'en est servi. Mais ce Prince, voisin du Mont-Liban, entendait parler, selon la remarque de Vossius, des cèdres dont cette montagne était couverte ; les noms *cedròn* et *citròn* ayant souvent été pris l'un pour l'autre dans le grec du moyen-âge. Ainsi le mot *citrum*, duquel nous avons fait celui de citron, est purement et originairement latin ; et il a été donné à ce fruit par analogie, parce qu'il a l'odeur des feuilles de cèdre.

On voit souvent le printems confondu

agréablement avec l'automne sur cet arbre qui est chargé de fleurs et de fruits, dont les uns tombent par maturité, tandis que les autres commencent à mûrir, et que d'autres même ne commencent qu'à paraître ; mais l'automne est le tems où l'on en recueille davantage.

On cultive le Citronnier dans les pays chauds, en Italie, en Provence, en Languedoc et en Portugal. Il paraît qu'il a été apporté d'abord de l'Assyrie et de la Médie en Grèce, et de là dans les provinces méridionales de l'Europe. Ses fruits étaient en grande réputation chez les anciens. Il paraît même, par le second livre des *Géorgiques*, qu'on s'en servait contre les prétendus enchantemens.

L'espèce de *Citronnier* la plus estimée est celle de Florence, dont chaque citron se vend, à Florence même, cinquante sous de notre monnaie : on en envoie en présent dans les différentes Cours de l'Europe. Cette espèce particulière ne peut venir dans sa perfection que dans la plaine qui est entre Pise et Livourne ; et quoiqu'on ait transporté ces sortes de *Citronniers* du lieu même en divers autres endroits choisis d'Italie, ils perdent toujours infiniment de cet aromate, de cette finesse

de goût que leur donne le terroir de cette plaine.

On ne mangeait point encore de citron du tems de Pline : l'usage en commença du tems de Galien et d'Apicius ; celui-ci nous a conservé la manière dont on l'accommodait. Aujourd'hui toutes les parties du citron, l'écorce, tant intérieure qu'extérieure, la chair, la pulpe ou le suc, et les graines, sont d'un excellent usage dans nos alimens et en médicamens. On sert les citrons sur les tables pour assaisonner les viandes de leur suc : coupés par tranches et mêlés avec du sucre, ils procurent bonne bouche, apaisent la soif, réveillent l'appétit, et aident la digestion. On tire le suc essentiel du citron en faisant évaporer son suc jusqu'à consistance de sirop clair. Ce suc simplement exprimé du fruit, est acide par excellence : on en fait une limonade très-rafraîchissante et très-utile dans les fièvres putrides, bilieuses et malignes. L'écorce du citron est composée d'une infinité de vésicules remplies d'une huile essentielle ; elle est fort odorante et aromatique, ce qui la rend vermifuge et cordiale : on la confit avec le sucre, et on la sert au dessert avec les autres confitures. Des personnes font

une liqueur appelée *Eau de citronnelle*, fort agréable au goût, avec les zestes ou l'écorce jaune du citron frottés contre un morceau de sucre : cette liqueur, ou espèce de punch, est d'un parfum doux et gracieux. L'*Eau sans pareille*, ce fluide aromatique si connu, n'est autre chose que de l'esprit-de-vin chargé d'une petite quantité d'huile essentielle de citron, que l'on dissout goutte à goutte et en tâtonnant, jusqu'à ce qu'on ait atteint au degré de parfum le plus agréable. On fait avec le suc de citron et le sucre, un sirop qui est fort agréable et salutaire aussi pour apaiser le bouillonnement du sang. Avec la pulpe ou la moelle acide du citron, on fait une conserve anti-scorbutique. Dans les tems de maladies épidémiques, on larde en tout sens un citron de clous de girofle, et on le porte dans sa poche pour le sentir souvent, afin de se garantir de la contagion.

L'essence du *Cédrat*, ou *Bergamote*, si odorante et si estimée dans nos parfums, est tirée d'une espèce de citron d'Italie, nommé *Bergamotier*, dont on dit que l'origine vient de ce qu'un Italien de Bergame s'avisa d'enter une branche de *Citronnier* sur le tronc d'un *Poirier-Bergamote*. Les citrons adultérins

qui en sont provenus, tiennent du Citronnier et du Poirier : ses fleurs sont rougeâtres, d'un parfum exquis ; les feuilles en ont beaucoup aussi. L'inventeur fit un secret de cette découverte pendant long-tems, et en fut enrichi. La *Bergamote* proprement dite, est une orange rouge en forme de poire, bien différente du cédrat ; sa fleur est blanche. Cette origine du *citron-bergamote* ne nous paraît pas très-vraisemblable ; car les greffes en général ne peuvent réussir que lorsqu'il y a un rapport immédiat pour le mouvement de la sève, et entre les arbres que l'on greffe l'un sur l'autre : il se présente ici des caractères essentiels bien différens entre ces deux espèces d'arbres, l'un restant toujours vert, et l'autre perdant ses feuilles pendant l'hiver.

On fait de ces fruits une confiture liquide et une confiture sèche ; ils sont entiers dans la liquide, et par quartiers dans la sèche. C'est avec l'écorce suave du *citron-bergamote* qu'on garnit l'intérieur des boîtes appelées *Bonbonnières*.

Il nous reste à parler du *bois de Citronnier* des anciens, qui était très-rare et très-estimé à Rome : c'était, ou la grandeur des meubles qu'on en faisait, ou la beauté des ondes et

des nœuds, qui le rendaient si précieux. On prétend qu'on y substituait quelquefois le *bois de cèdre*. Aujourd'hui, ce que l'on entend par *bois de citronnier*, est le *bois de rose de la Guyane*.

En Amérique, et notamment à Saint-Domingue, le *Citronnier* croît également bien partout. On en fait des haies vives, très-belles et très-solides. Les Négresses se servent des fruits pour laver le linge; on les confit lorsqu'ils sont petits : on les emploie aussi dans les alimens.

PISTACHIER.

Cet arbre croît naturellement dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie et dans les Indes. On le cultive aussi dans l'île de Chio, dans l'Italie, et dans les parties méridionales de la France. Ce fut Lucius Vitellius, qui avait été Légat en Syrie, sous le règne de Tibère, qui en apporta le premier plant en Italie; et, peu de tems après, Flaccus Pompéius, Chevalier romain, qui avait servi sous Vitellius, en porta en Espagne. Il est du même genre que l'arbre appelé en Provence *térébinthe*, lequel produit effectivement des *pistaches* qui ne sont pas plus grosses que des pois. Ainsi le *térébinthe* est le nom du *Pistachier sauvage*, qu'il ne faut pas confondre avec le *faux Pistachier*.

Nous commencerons par décrire le *Pistachier* ordinaire des Indes, ou cultivé. Son tronc est épais; ses branches fort étendues sont couvertes d'une écorce cendrée, garnies de feuilles rangées sur de longues côtes, et disposées par paires : elles ressemblent assez aux feuilles du *térébinthe* ordinaire, mais



LE PISTACHIER

Dessiné par Prêtre *Gravé par Maradan*

elles sont plus grandes. Entre les *Pistachiers*, il y en a qui portent des fleurs mâles, et d'autres des fleurs femelles : les premières sont ramassées en une espèce de chaton peu serré et en manière de grappes ; chaque fleur est garnie d'une petite écaille : elles sont sans pétales ; elles ont un calice propre, petit, et partagé en cinq parties, et cinq étamines très-petites, qui portent chacune un long sommet droit, ovalaire et à quatre angles. Les fleurs femelles viennent pareillement en grappes ; elles n'ont point de pétales : leur calice est très-petit, partagé en trois parties, et soutient un gros embryon ovalaire chargé de trois styles recourbés, dont les stygmates sont un peu gros et vélus : l'embryon se change en une baie ovalaire qui a peu de suc, et dans laquelle est contenue une amande lisse et de forme ovale.

Tel est le fruit du *Pistachier*. C'est une petite noix de la grosseur et de la figure d'une olive : elle a deux écorces ; l'extérieure est membraneuse et d'un gris roussâtre ; l'intérieure est ligneuse, compacte, dure, légère et blanche : l'amande qu'elles contiennent est d'un vert pâle, grasse, huileuse, assez agréable au goût, et couverte d'une

pellicule roussâtre : ce fruit est connu dans le commerce sous le nom de *pistache*. On s'en sert pour fortifier l'estomac : ces amandes nourrissent beaucoup ; on a coutume de les mêler parmi les choses que l'on présente au dessert, sur-tout dans les crêmes. Les Confiseurs couvrent de sucre les amandes de *pistaches*, pour en faire ce qu'on appelle des *pistaches en dragées*. On en fait aussi une conserve excellente.

En médecine, on s'en sert au lieu d'amandes, pour des émulsions. Les *pistaches* récentes sont préférables aux anciennes, qui se rancissent et contractent une saveur désagréable. Broyées avec du vin, les anciens croyaient qu'elles étaient bonnes contre la morsure des serpens ; mais on n'a point d'expériences qui confirment cette vertu. On ne doit cependant pas faire un usage long et continu des *pistaches*, parce qu'elles échauffent beaucoup.

On nomme ce fruit en Asie *Bistakier*, selon Possidonius. Les Grecs se servirent d'abord du même nom, accommodé au génie de leur langue, mais qu'ils ont quelquefois un peu varié : ils se fixèrent enfin à celui de *Pistachia*, dont les Latins ont fait leur *Pistacia*,

et nous le nom de *Pistache*, que nous avons plus imité du grec que du latin.

Le *térébinthe*, ou le *Pistachier sauvage*, est un arbre dont le bois est fort dur, très-résineux ; il devient de la grandeur d'un orme : ses feuilles tombent en hiver. On retire de ces arbres, dans l'île de Chio, une résine qu'on nomme *térébenthine de Chio*, ou *Scio*. Cette térébenthine est envoyée à Venise, où elle est distribuée dans toute l'Europe sous le nom de *térébenthine de Venise*, et c'est avec raison : car alors elle est si sophistiquée, qu'il ne s'y trouve peut-être pas une vingtième partie de celle de l'île de Chio. Lorsqu'elle n'est point mélangée, elle a une odeur douce de baume ; elle a une saveur moins âcre et une consistance bien plus épaisse que les térébenthines ordinaires ; elle est molle, souvent friable : alors on la vend quatre ou cinq fois plus cher que la térébenthine fine : elle a une couleur de vert nuancée de bleu.

Comme il croît de ces arbres mâles plus que des femelles, on les ente, pour leur faire rapporter du fruit : ce fruit a la forme d'une grappe de raisin ; il est rougeâtre au commencement, et devient, en mûrissant, d'un

vert-bleuâtre. Quand le fruit est en cet état, on le sale et on le marine pour le conserver et en pouvoir manger plus long-tems.

Quoique les *térébinthes* et les *Pistachiers* viennent de pays plus chauds que le nôtre, cependant, en les mettant en terre dans ce pays-ci, lorsqu'ils sont un peu forts, ils réussissent très-bien; et même, quand les individus mâles et femelles se trouvent plantés les uns près des autres, ces arbres y donnent du fruit. On peut les élever de semences. Les *pistaches* que l'on achète chez les Épiciers, lèvent très-bien quand elles sont nouvellement arrivées.

SECONDE LETTRE

D'une Mère à sa Fille.

MA fille, je vous ai tracé rapidement diverses règles de conduite dans le monde et dans votre ménage (1). D'après le tableau que vous me faites de votre intérieur, et certaines craintes que vous me manifestez, je crois devoir, en bonne mère, guider votre inexpérience, en donnant quelque développement à mes conseils, et en vous indiquant particulièrement la conduite qu'une femme doit tenir avec son mari.

Une femme doit tâcher de plaire à son mari et de s'en faire aimer, mais sur-tout de se concilier son estime et sa reconnaissance. On ne réussit pas toujours à se faire aimer; mais il dépend de soi de se faire estimer, et d'obtenir de la gratitude. Le vice même est forcé de reconnaître l'empire de la vertu et de la bonté.

Les moyens de se faire aimer, estimer d'un mari, et d'exciter sa reconnaissance, se ré-

(1) *Voyez* la Corbeille de Fleurs, n°. 5, p. 164.

duisent à deux; d'avoir une bonne conduite, et de travailler sans cesse à son bonheur.

Cette dernière condition n'est point une tâche servile, c'est l'exécution d'un engagement très-légitime. Le mari porte tout le poids des intérêts communs; il a la peine et le souci des affaires domestiques : c'est lui qui donne en grande partie à sa femme la considération dont elle jouit; c'est sur lui que repose la destinée de ses enfans : les soins que sa femme lui rend ne sont donc qu'un retour bien acquis; elle ne peut s'acquitter que par ces attentions de tous les momens, par cette douceur, cette complaisance soutenue qui s'étend à tout. Qu'importe pour le bonheur d'un homme, les grandes qualités de sa femme, sa générosité, sa haute prudence, sa sublime vertu, si elle n'a la douceur qui fait le charme de la vie? Où sont les occasions dans lesquelles une femme peut signaler une vertu héroïque? Il s'en présente à peine une dans la vie. Les vertus modestes et domestiques sont d'usage tous les jours, dans tous les lieux, dans toutes les circonstances. Elles sont à la vie morale, ce que le pain est à la nourriture; il en faut à tous les repas. Je vous parlerai séparément de la dou-

ceur, de la complaisance, de la déférence. Ici, je veux vous présenter quelques vertus de pratique qui m'ont paru essentielles.

Premièrement, une femme ne doit pas souffrir qu'on tourne son mari en ridicule. Elle doit prendre comme dit à elle-même, tout ce qu'on se permettrait contre lui. Si le mari prête aux mauvaises plaisanteries, l'intérêt que sa femme prend à lui sera une preuve qu'il la rend heureuse, qu'il a des qualités essentielles, et le fera absoudre de ses défauts extérieurs.

Songez que votre mari est le père de vos enfans; que si vous détruisez sa considération, non-seulement vous retranchez à la vôtre, mais encore vous ôtez des ressources à votre famille, pour son établissement ou son avancement; et, ce qui est pis encore, vous obligez vos enfans à prendre parti entre leur père et vous, à mépriser et haïr l'un ou l'autre; vous faites des enfans ingrats et insolens pour l'un des auteurs de leurs jours. Si c'est de vous que vos fils s'éloignent, de deux choses l'une, ou ils resteront dans le célibat, dans la crainte de rencontrer une femme qui vous ressemble; ou, s'ils se marient, ils auront soin d'éloigner leurs femmes

de vous, dans la crainte qu'elles ne suivent votre exemple. Vous deviendrez ainsi odieuse et étrangère à tout ce que vous avez de plus cher, aux derniers amis, aux seuls appuis qui doivent vous rester dans votre vieillesse.

Secondement, ce n'est point assez de ne point souffrir qu'on tourne votre mari en ridicule; il faut autant qu'il est en vous, le faire honorer dans sa maison.

J'ai vu des hommes de mérite n'être comptés pour rien dans leur propre maison, par les étrangers qui y venaient. C'est la faute de leurs femmes; car les étrangers suivent toujours la direction que donne la maîtresse de la maison. C'est elle qui donne le ton, fixe et mesure l'attention sur les choses et les personnes. On s'occupe volontiers de ce qui paraît lui plaire; et on croirait la désobliger de remarquer ce qu'elle ne daigne pas voir, ou de s'occuper de ce qui ne lui coûte pas un regard. Et, en effet, ne serait-ce pas un tems *malhonnêtement* dérobé à l'extrême importance d'une parure nouvelle, d'un meuble de nouveau goût, d'une dissertation sur la pièce nouvelle; enfin du chien de Madame, que d'adresser la parole à un mari dont elle ne paraît pas soupçonner l'existence?

Mœurs pitoyables, mœurs odieuses que tout cela !

C'est souvent par un travail opiniâtre et des soucis de douze heures par jour, qu'un mari fournit aux frais de l'impertinence de sa femme pendant quatre heures de la soirée. C'est parce qu'il travaille sans relâche à donner à sa maison l'air de la prospérité, qu'il faut qu'il s'en exile, ou qu'il y soit humilié ! Où est la justice, où sont l'honnêteté et la décence dans de semblables procédés ? Je demande sur-tout ce que devient l'union conjugale entre les époux qui en offrent le spectacle ? De quel œil un mari et une femme se regardent-ils, quand la foule est retirée, et qu'ils se trouvent en tête-à-tête ? Comment ce mari qui tout-à-l'heure n'était rien aux yeux de sa femme, va-t-il redevenir quelque chose ? Quelles prévenances aura-t-elle le front de lui faire ? Quelles avances aura-t-il la lâcheté de recevoir ? Comment passeront-ils en un moment de l'éloignement à la confiance, des froideurs aux caresses, des dédains et de l'humiliation, aux douceurs de l'Amour ? Je ne connais pas de désunion plus impossible à raccommoder que ces séparations froides et muettes dont les époux s'aperçoivent à peine,

dont ils ne peuvent rendre raison, qui ne datent d'aucun jour, d'aucun fait, qui sont une dissolution de la société conjugale, sans en être la rupture. Comment réunir des époux absens l'un pour l'autre, tout en leur présence; étrangers l'un à l'autre, sous un nom commun, et dans une vie commune; qui se sont oubliés, sans s'être quittés, se regardent sans se voir, ou se voient sans se regarder? J'ai vu des essais de réunion faits sur des époux ainsi disposés, par des tiers officieux, qui se félicitaient de leurs succès. Il est vrai qu'ils avaient réussi *comme la gelée réussit à joindre deux glaçons.*

Il est au reste une certaine mesure à garder dans les égards qu'une femme a pour son mari en société. Il ne faut, ni qu'elle tyrannise l'attention des étrangers, en la contraignant de se porter sur lui, ni qu'elle lui en donne elle-même une exclusive. Les étrangers ne sont pas chargés d'acquitter votre dette envers votre mari; ils sont moins obligés encore d'être les spectateurs de vos témoignages d'affection mutuelle. C'est une indécence assez ordinaire aux jeunes époux de se permettre des tête-à-tête, souvent même des caresses dans de nombreuses assemblées.

Parce qu'ils ont entendu applaudir aux marques d'intérêt que des époux bien unis se donnent en toute occasion, ils se persuadent qu'on admire de même ces abandons presque lascifs qu'ils se permettent, et qui, dans une femme sur-tout, annonçant peu de retenue, sont bien plutôt la preuve d'une grande facilité, et le présage d'une prochaine défaite, qu'un gage de tendresse et de fidélité. Loin de vous, ma fille, ces oublis des bienséances!

Ce que vous devez à votre mari, c'est de lui adresser la parole comme à tout autre ami qui se trouve dans la société; c'est de l'écouter, et de lui répondre avec le même ton, le même langage; c'est de ne pas rompre ses entretiens avec les autres, de ne pas vous en éloigner. Si votre mari a du mérite, votre tâche se borne à ce peu de soins. S'il manque d'esprit ou de facilité à se produire, vous avez quelque chose de plus à faire; il faut montrer une grande estime pour les qualités du cœur qu'on lui connaît; pour celles de l'esprit que rien n'empêche de lui supposer; lui donner des occasions favorables de se montrer avec quelque avantage, et de suppléer, par des signes d'intelligence et d'amitié, variés et répétés sans affectation, aux

marques d'accord et d'union qu'aurait pu vous fournir une conversation à laquelle il aurait pris part.

Troisièmement, j'ai remarqué que deux choses contribuent puissamment à l'union des époux. La première, est que la femme soit toujours disposée aux entretiens que son mari désire avoir avec elle; la seconde, qu'elle le soit aussi toujours à lui parler elle-même de tout ce qui l'intéresse.

S'il a besoin de consolations, d'encouragemens, de conseils, et qu'il vienne les chercher près de vous dans un entretien amical, n'allez pas le remettre à un autre moment, le presser d'abréger, le quitter avant qu'il ait tout dit : vous glaceriez sa confiance; elle ne renaîtrait plus. Rejeter, dédaigner, négliger sa confiance, c'est peut-être l'offenser plus que de la trahir.

Peut-être que, poursuivi par quelque idée chagrine, oppressé par quelque inquiétude confuse dont il ne pourra se rendre compte à lui-même, il accourra près de vous, et cependant ne vous dira rien. Vous trouverez cela bizarre. Rien de plus digne d'égard : il vient près de vous pour respirer; il vient chercher du calme à la source ordinaire de

son bonheur. Vous enfuirez-vous effarouchée ou feignant de l'être, et n'étant qu'importunée de cette figure silencieuse ou sinistre? Fuirez-vous offensée ou feignant de l'être, de la réserve, ou plutôt de l'empêchement que le désordre de ses pensées met à son épanchement? Non, sachez attendre. Ne voyez-vous pas, dans son silence, la seule confidence qu'il soit en état de vous faire, celle de son désordre? Si, par votre contenance affectueuse et amicale, le calme renaît dans son esprit; s'il reprend de la sérénité, il vous a assez prouvé sa confiance et reconnu vos droits. Le lendemain, un jour plus tard, votre curiosité sera satisfaite; mais déjà votre cœur doit être content.

Non-seulement une femme ne doit rien négliger pour être la confidente de son mari, mais, de plus, elle doit le prendre pour son unique confident. En est-il de plus à portée d'elle, de plus uni d'intérêt, de plus engagé par la reconnaissance, de moins capable de la tromper ou de la trahir? Si elle a formé quelque projet, conçu quelque désir, qu'elle ne puisse accomplir sans son approbation, par quel organe plus convenable que par sa propre bouche, peut-elle faire parvenir sa

demande ? Loin tout intermédiaire ! Demander par un autre, c'est douter de la justice ou de la bonne volonté de celui à qui l'on demande ; c'est lui refuser l'exercice de son droit de représentation ; c'est lui enlever le plaisir de montrer sa tendresse ; c'est dire qu'on charge un étranger de la reconnaissance, si l'on obtient, et qu'on l'associe à sa rancune, si l'on n'obtient pas. Demander ainsi, c'est du moins marquer la volonté de ne pas donner à son époux un gage de confiance, et de n'en pas recevoir un de tendresse ou d'estime. Aussi cette marche, en faisant perdre au mari le plaisir d'accorder, diminue-t-elle pour lui l'embarras de refuser ; il refuse presque toujours, et il refuse avec humeur. Que, s'il se croit obligé à quelque égard envers l'intermédiaire, et qu'il accorde à ce titre, il se venge de cette contrainte par plus d'humeur encore contre sa femme : ainsi, en dernier résultat, celle-ci a fort diminué pour elle-même le plaisir d'avoir obtenu, et elle a doublé le chagrin d'être refusée.

Je n'ai jamais employé d'intermédiaire auprès de mon mari : outre les raisons que je viens de vous dire, j'ai eu l'amour-propre de croire que personne n'avait plus de droits à

sa complaisance que moi ; que c'était à moi à agir auprès de lui pour les autres, et non aux autres à agir pour moi ; que je présenterais ma demande d'une manière plus favorable et plus décente que personne. J'ai réfléchi aussi que, s'il y avait quelque chose d'humiliant à un refus, il était plus sage de l'essuyer sans témoin et sans confident, que d'en prendre sans nécessité ; enfin qu'un tiers pouvait, après avoir gauchement transmis ma demande, cruellement travestir la réponse, et m'indisposer contre un refus très-raisonnablement motivé, dont j'aurais eu tout le mérite de tomber d'accord, si je l'avais directement entendu . . . .

. . . .

DÉFINITION D'UN BON CŒUR.

Il est ouvert à la pitié,
Il est sensible à l'amitié ;
Il sent l'offense, et la pardonne ;
Il rend toujours plus qu'il ne doit ;
Il sait jouir de ce qu'il donne,
Bien mieux que de ce qu'il reçoit.

LES JARDINS DE L'ESPÉRANCE,

Traduit de l'Anglais.

Il n'est point de sentiment que notre cœur se plaise tant à nourrir que celui de l'*Espérance*. L'Amour et l'Ambition, ces deux passions les plus générales de l'humanité, ne s'allument jamais en notre âme avant le second période de la vie, et vont s'éteindre toujours dans les glaces de la vieillesse ; mais dès le premier instant que l'homme commence à être éclairé par la Raison, l'*Espérance* est née dans son cœur pour animer tous les momens, jusques au dernier même, de son existence.

Quel don précieux nous a fait en elle un Dieu bienfaisant ! C'est peu que les malheurs de la Pauvreté, de la Maladie et de l'Esclavage, deviennent plus supportables par son secours ; comblé des faveurs réunies de la Nature et de la Fortune, l'homme a besoin encore de ses illusions. Dans le torrent de ses plaisirs, dans l'océan de ses richesses, il lui faut l'attente de quelque nouvelle possession,

de quelque jouissance nouvelle, par qui toute la soif de ses désirs soit enfin apaisée.

L'*Espérance*, il est vrai, est trompeuse et peu fidèle à remplir ses engagemens. Mais ses promesses fantastiques ont quelquefois un prix plus flatteur que les dons réels de la Fortune. D'ailleurs elle nous abuse rarement, sans nous promettre encore de nous dédommager de notre attente par de plus grands bienfaits.

C'était ainsi que je m'amusais hier au soir à réfléchir sur cette étrange inclination que l'homme sent à se tromper lui-même ; je considérais les avantages et les inconvéniens qui résultent de cette perspective agréable que nous nous formons de l'avenir, lorsque m'étant laissé surprendre par le sommeil, je fus transporté tout-à-coup dans un jardin, dont mes yeux ne purent jamais apercevoir les limites. Tout était riant et gracieux autour de moi. La terre, décorée des aimables richesses du printemps, exhalait dans les airs les parfums les plus suaves.

Lorsque je fus revenu des premiers transports où la confusion du plaisir m'avait porté pendant quelques minutes, je commençai à prendre une vue particulière et détaillée de

cette délicieuse région. Je m'aperçus alors que j'avais encore d'autres jouissances à attendre, et qu'à une petite distance du lieu où j'étais, il y avoit des fleurs plus belles, des arbres chargés de plus beaux fruits, des bosquets enfin où les oiseaux, que je n'entendais que faiblement, déployaient à l'envi leur voix enchanteresse. J'allai donc vers ces lieux avec précipitation; mais je m'aperçus, à mesure que j'avançais, que les couleurs du champ se fanaient à mon approche, que les fruits tombaient avant que je fusse arrivé, et que les oiseaux prenaient leur volée au-devant de mes pas.

Quoique je me sentisse un peu découragé à cet aspect, je persistai cependant à poursuivre ma course, dans l'idée que ces plaisirs fugitifs se laisseraient à la fin saisir. Je vis aussitôt une foule innombrable de personnes de tout sexe et de tout âge, qui semblaient partager une félicité générale, et être animées, chacune en secret, de quelque plaisir particulier. A la rapidité de leur marche, je les jugeai trop affairées pour satisfaire la curiosité d'un étranger. Je me contentais donc de les suivre de l'œil, sans les troubler par des questions importunes; lorsque j'aperçus

un homme que le poids de ses années laissait loin derrière la foule. Comme je lui supposai plus de loisir qu'aux autres, je ne me fis pas un scrupule de l'aborder; mais il se détourna de moi brusquement, en me criant, d'un ton d'inspiré, de ne pas lui faire manquer la grande heure de projection où Mercure perdrait ses ailes, et où des hommes ne seroient plus condamnés à creuser des mines pour trouver de l'or.

Je laissai là ce vieux impoli, pour aller m'adresser à un homme que je voyais marcher obliquement dans un chemin couvert. Son air affectueux et ses manières aisées me promettaient un accueil plus favorable. Aussi me répondit-il avec un salut profond, sans se donner cependant la peine de m'entendre, que rien ne pouvait le flatter davantage que l'occasion de m'être utile; ce qui lui serait aisé, lorsqu'il serait pourvu d'une place qu'il était sur le point d'obtenir. Je fus coudoyé en ce moment par un autre qui courait, à toutes jambes, prendre possession de l'héritage d'un oncle condamné, depuis dix ans, à n'avoir plus que deux jours à vivre. Enfin, une vieille coquette, à qui j'eus l'effronterie d'adresser un compliment flatteur sur ses charmes,

voulut bien satisfaire ma curiosité, et m'apprit que j'étais dans les jardins de l'*Espérance*, Déesse, sœur de la *Crainte* et fille du *Désir*.

Je ne tardai guère à apercevoir cette divinité. Assise sous un dais éclatant, elle portait sur son front la verte fleur de la jeunesse. On voyait confondus à ses pieds tous les trésors de la Fortune, tous les honneurs de l'Ambition, et toutes les douceurs de la Volupté, qu'elle présentait tour à tour avec un gracieux sourire à chacun de ses adorateurs.

Comme ma philosophie ne me laisse guère de désirs à former, j'avouerai que les faveurs de la Déesse me tentèrent moins dans ce moment, que le plaisir d'étudier le caractère des diverses personnes qui venaient les mendier. Je montai donc sur une éminence d'où mes regards pouvaient se promener sur toute l'étendue de son empire. La première observation que je fis de ce lieu, fut que le jardin de l'*Espérance* n'avait que deux portes, gardées, l'une par la *Raison*, l'autre par l'*Imagination*. La *Raison*, sévère et scrupuleuse portière, tenait son guichet fermé avec soin, et ne laissait entrer personne sans avoir attentivement vérifié ses passeports : mais

l'*Imagination*, plus facile, tenait sa porte ouverte à deux battans, et, non contente de sourire à tous ceux qui s'adressaient d'abord à elle, elle allait chercher par la main ceux que la *Raison* avait rejetés, ou qui craignaient ses rebuffades.

De la porte de la *Raison*, on s'avançait vers le trône de l'*Espérance* par des routes arides où les plus courageux marchaient d'abord d'un pas ferme, mais où ils trouvaient bientôt des obstacles inattendus. Ici, c'était un sentier obscur et tortueux; là, d'épaisses broussailles; plus loin, une roide descente, ou une roche escarpée. Les faux-pas et les chûtes étaient si terribles, que la plupart renonçaient à leur entreprise, à demi-morts de fatigue et d'épuisement. Ceux qui persévéraient toutefois, étaient conduits par la main de la *Fermeté* jusqu'aux pieds du trône de l'*Espérance*. Combien en vis-je, hélas! qui, après avoir obtenu les dons que la Déesse leur avait promis, regrettaient les travaux que leur avaient coûté ses faveurs! Les autres, tenant leur proie pressée contre leur sein, allaient se délasser, sur les pas de la *Sagesse*, sous les berceaux du *Contentement*.

M'étant tourné alors du côté de la porte de l'*Imagination*, je n'aperçus point de route tracée vers le trône de l'*Espérance*, mais seulement une vaste plaine coupée, d'espace en espace, par de rians bocages, et semée des plus brillantes fleurs. Ni buissons ni rochers n'arrêtaient les pas des courtisans de la Déesse. Ils paraissaient glisser sur la molle pelouse, comme un esquif léger sur la pente unie d'un ruisseau. C'était à quelques pas seulement du but qu'ils se croyaient si près d'atteindre, qu'ils s'apercevaient tout-à-coup de l'inutilité de leur course. Des précipices affreux, cachés de loin à leur vue par les fleurs qui en tapissaient les bords, se présentaient soudainement à leurs pas. Les uns, dans leur audace ambitieuse, se faisaient des ailes pour les franchir; les autres croyaient, en rampant avec lenteur autour de ces abîmes, pouvoir enfin parvenir sur le bord opposé. Tous leurs efforts étaient également inutiles. Ils étaient bientôt obligés de renoncer à leurs tentatives, effrayés par le sort de ceux qu'engloutissaient les gouffres dévorans du *Désespoir*.

Dans le grand nombre de ceux qui étaient entrés par la porte de l'*Imagination*, j'en avais observé quelques-uns, qui, parvenus

une fois dans les Jardins de l'*Espérance*, sans faire aucun effort, comme les autres, pour aller jusqu'à elle, s'étaient retirés incontinent dans les vallons de l'*Oisiveté*. C'était une retraite calme et abritée, d'où ils pouvaient toujours avoir en perspective l'autel de la Déesse, et où ils attendaient qu'elle vînt d'elle-même répandre sur eux ses faveurs. Ces gens-là, tout bien examiné, me parurent les plus raisonnables de la foule. Mais comme j'allais bonnement me réunir avec eux, je vis entrer dans les vallons deux spectres horribles, que je reconnus, l'un pour la *Vieillesse*, et l'autre pour le *Besoin*. La douce insouciance de mes philosophes s'évanouit à leur approche ; et un cri universel de désespoir, qui s'éleva de tous côtés, me réveilla en sursaut.

PENSÉES DIVERSES

Extraites des Manuscrits d'une Dame étrangère.

Les âmes froides n'ont que de la mémoire; les âmes tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent.

—

Dire aux hommes ne suffit pas; il faut redire, et puis redire encore : l'enfance n'écoute pas, la jeunesse ne veut pas écouter; et si la vérité est enfin accueillie, c'est que, de sa nature, elle est infatigable, et qu'après avoir été tant rejetée, elle trouve enfin accès par sa persévérance.

—

Une très-belle femme avec les traits de la noblesse, et sans les vertus douces et actives de son sexe, ressemble à un beau lys auquel la Nature n'aurait pas donné de parfum.

—

C'est faire grand tort à ceux que nous aimons de vouloir leur ménager des surprises : nous leur volons l'espérance.



LE NOISETIER

Dessiné par Prêtre *Gravé par Maradan*

LE
PANIER DE FRUITS.

NOISETIER.

Le *Noisetier*, ou *Coudrier*, est un arbrisseau dont la racine est longue, grosse et robuste, enfoncée profondément dans la terre, étendue au large, poussant de grosses tiges droites qui se partagent en plusieurs branches fortes et en des verges pliantes, sans nœuds, et flexibles, dont le bois est blanc et tendre. Les jeunes pousses sont chargées de duvet; ses feuilles sont pétiolées, larges, arrondies, un peu ridées et dentelées, d'une couleur verte, et pâles ou légèrement velues en dessous. Il a pour fleurs des chatons grêles, oblongs, cylindriques, qui portent des fleurs mâles, et des houpes de filets rouges, qui sont les pistils des fleurs femelles. Les chatons sont d'abord verdâtres, ensuite jaunâtres, écailleux, et ne laissent après eux aucun fruit. Les fruits naissent sur le même arbre, mais en des endroits séparés, unis plusieurs ensemble; ce sont les *noisettes*

que tout le monde connaît : elles sont enveloppées chacune dans une coiffe membraneuse, frangée par les bords, et charnue à sa base. Le fruit est, ou rond, ou ovale; son écorce est ligneuse, lisse, jaune-rougeâtre: elle renferme une amande qui donne un suc laiteux, recouverte d'une pellicule rougeâtre dans les Noisetiers cultivés, et roussâtre dans les autres. L'amande est très-bonne à manger.

Le *Noisetier* croît, par la culture, dans les jardins, les vignes et les vergers. Ceux qui sont sauvages (les *Coudres*) viennent partout, dans les forêts et le long des chemins; mais leur accroissement est fort lent. M. *Daubenton* dit en avoir vu de fort vieux, à la vérité, qui avaient quarante pieds de haut, et plus de deux pieds de tour, et qui ne dépérissaient point encore. M. *Haller* dit qu'il y avait, en 1727, un Noisetier de cette taille dans le jardin de Leyde, et qu'il y avait été mis par *Charles de L'Écluse*; c'était une variété venue du Levant. Parmi ceux que l'on cultive, et dont on se sert pour faire des haies dans les jardins, les uns portent des fruits longs, cachés dans des calices de même figure, fermés, verts et frangés à leur

bord; d'autres en portent de ronds, et dont le calice est court et plus ouvert : telles sont le *avelines ;* ce sont les meilleures *noisettes ;* on nous les apporte du Lyonnais et de l'Espagne. Les fruits des Noisetiers sauvages sont petits et moins agréables à manger.

Ce fruit fut nommé par les Grecs *Noix Pontiques*, ou, selon Théophraste, *Noix d'Héraclée*, parce que l'origine en venait de Pont, province de l'Asie Mineure, et que le terroir d'Héraclée, ville capitale de cette province, en produisait en plus grande abondance, et de meilleures. Ils les nommèrent aussi *petite-noix*. Ce fruit ayant été apporté de la Grèce en Italie, les Latins lui conservèrent d'abord ses mêmes noms grecs; mais ils ne furent pas long-tems sans lui en donner de nouveaux. Les terroirs de la ville de Préneste et du bourg Avellino, dans la campagne de Rome, s'en trouvèrent tellement remplis, que, dès le tems de Caton, ce fruit en fut nommé *Nux praenestina* (noix de Préneste), *Nux avellana* (noix d'Avellino) : ils le nommèrent aussi, de même que les Grecs, *Nucula* (petite-noix); et c'est de ces deux derniers noms que nous avons fait ceux d'*Aveline* et de *Noisette*.

Les habitans de la ville de Préneste se trouvèrent fort heureux d'avoir fait une bonne provision de ce fruit-là. Leur ville ayant été assiégée par Annibal, ils furent réduits à une extrême nécessité; les Noisettes seules les firent subsister pendant tout le siège. Il est constant que, de tous les fruits connus sous le nom de Noix, ce sont les Noisettes qui fournissent l'aliment le plus solide, parce qu'elles ont une chair plus ferme et moins huileuse. L'usage immodéré échaufferait et dessécherait le tempérament : elles sont pesantes à l'estomac et d'une difficile digestion; mais lorsqu'on en use sobrement, elles sont pectorales et anodines. On les couvre de sucre chez les Confiseurs; on en tire par expression une huile douce, très-utile pour la toux invétérée.

Le bois du *Coudrier*, tout différent de celui des autres arbres, a plus d'utilité quand il est d'un petit volume, que lorsqu'il a plus de grosseur. On s'est aussi assuré par plusieurs expériences, qu'il dure trois fois davantage lorsqu'il a été coupé dans le tems de la chûte des feuilles, que lorsqu'il a été abattu pendant l'hiver ou au commencement du printems. Au reste, il n'est propre qu'à

de petits usages : on l'emploie sur-tout à faire des arcs de flèches et des cerceaux pour les futailles, parce qu'il est droit, souple et sans nœuds.

Quand on se propose de garder les *Noisettes*, il faut les bien sécher et les enfermer dans des jarres ou boîtes pleines de sable sec, placées dans le fruitier ou un cellier sec, et bien couvertes, pour les préserver des souris.

NÉFLIER.

Plusieurs sortes d'arbrisseaux sont compris sous le nom générique de Néfliers : tels sont les *Azeroliers*, les *Aubépins*, le *Buisson ardent*, les *Amelanchiers*.

Le *Néflier vulgaire* est un arbrisseau ou un arbre de médiocre grandeur, qui se trouve souvent dans les haies en Allemagne et en France; il est rameux et un peu épineux. Son tronc est ordinairement tortu; son bois est doux, et s'use par le frottement : ses gros troncs sont recherchés pour les vis de pressoirs. Les branches sont difficiles à rompre : on fait avec les plus jeunes, qui sont pliantes et élastiques, les meilleurs manches de fouet. Les feuilles sont ovales, lancéolées, légèrement dentées, un peu lanugineuses et blanches en dessous. Les fleurs sont en rose, blanches ou rouges. Le fruit est comme une petite pomme sauvage, presque rond, rougeâtre lorsqu'il est mûr, charnu, terminé par une espèce de couronne en forme d'ombilic. Il a une saveur âpre; mais en mûrissant



LE NÉFLIER

Dessiné par Prêtre. *Gravé par Maradan.*

il acquiert une saveur douce, vineuse, fort agréable; de sorte qu'il peut servir à garnir les desserts sur les tables; il contient quatre ou cinq osselets pierreux très-durs. Il y a une espèce de *Néflier* dont le fruit est sans noyau; ce fruit est le plus petit de tous et de moindre qualité.

Les *nèfles* doivent pendre sur l'arbre jusqu'à ce qu'elles commencent à s'amollir; et ceux qui en sont amateurs, ne les mangent jamais avant que leur chair ne soit molle. Il convient d'observer ici que, pour avoir les *nèfles* grosses et fines, il faut maintenir l'arbre clair de bois. Comme les *nèfles* commencent d'abord à mollir par le cœur, il arrive souvent que cette partie est pourrie avant que le dessus soit en état d'être mangé. Pour prévenir cet inconvénient, avant que les *nèfles* mollissent, on les secoue dans un van pour meurtrir le dessus, qui alors s'amollit aussi promptement que le dedans. Pour que le fruit du *Néflier* soit bon, il faut qu'il ait été greffé; on l'ente sur le poirier sauvage ou sur l'épine blanche.

L'*Azerolier*, ou *Pommette*, a des feuilles qui ressemblent à celles de l'aubépine, quoi-

que plus grandes. Ses fleurs sont en grappe, de couleur herbeuse, en rose. Le fruit est rond, plus petit que la nèfle, avec une couronne formée par les pointes du calice : il est d'abord vert ; mais en mûrissant il devient rouge, aigrelet et fort agréable au goût ; il contient trois osselets. On le cultive en Italie et en Languedoc, où il se nomme *Pommette*. Les Azeroles blanches ne sont pas si bonnes : en Provence, on en fait des confitures.

L'*Aubépine*, ou *Épine blanche*, ou *Noble-Épine*, se trouve particulièrement dans les haies. C'est un arbrisseau médiocrement gros, tortueux, rameux, armé d'épines fortes et piquantes, plus dures encore que le bois de la tige : ce bois est couvert d'une écorce rougeâtre ou brune cendrée, suivant l'âge. Ses branches fermes et piquantes sont très-propres à présenter toutes sortes de figures sous le ciseau du Jardinier. Ses feuilles sont alternes, pétiolées, lisses, découpées et incisées. Ses fleurs, qui sont très-odorantes, sont en rose, ramassées en bouquet, en corymbe. Ses fruits sont un peu plus gros que les baies de myrthe, ronds, rouges dans leur maturité, ayant un ombilic noir, et remplis d'une

pulpe molle, glutineuse, douceâtre. Le fruit de cet arbrisseau reste attaché aux branches bien avant dans l'hiver, et sert de nourriture aux oiseaux, sur-tout aux grives et aux merles. Les hommes en mangent dans le Nord, et on peut en tirer un esprit ardent. Son bois excelle par la dureté et l'égalité; il va immédiatement après le buis, et l'on en fait un grand cas pour les ouvrages au tour.

L'*Aubépine* a donné son joli nom à de romanesques beautés dont on voulait exprimer, en un mot, et les attraits, et la sagesse: tout le monde connaît *Fleur-d'épine*. Son épine est peu redoutable, et ne sert guère qu'à sa défense; elle n'abandonne point la fleur, et semble en quelque chose ajouter aux charmes modestes de sa forme et de ses parfums. L'*Aubépine* a des variétés doubles, qui perdent toute leur odeur : emblême frappant des jeunes personnes qui changent leur simplicité contre des parures peu faites pour elles, qui ne les embellissent même pas. La variété, couleur de rose et simple, est au contraire très-jolie : c'est comme une grâce ou un talent qui ne change point une bergère, mais qui ajoute à sa valeur.

Le *Buisson ardent*, ou *Arbre de Moïse*, est un arbrisseau épineux, très-rameux, dont les feuilles ressemblent en quelque façon à celles du Poirier sauvage ou à celles de l'Amandier. Ses fleurs sont disposées en roses, de couleur jaune-rougeâtre. Ses fruits ressemblent à ceux de l'Aubépine, mais ils sont d'un beau rouge écarlate : lorsqu'ils sont en grande quantité, ils font paraître l'arbrisseau comme en feu. Le *Buisson ardent* croît naturellement dans les haies et dans les jardins en Provence et en Italie. Ses feuilles sont toujours vertes, et ses fruits ne se détachent point durant tout l'hiver; l'écorce est noirâtre. La conformité du nom a fait croire que cet arbrisseau était le buisson où Dieu aparut à *Moïse*, et lui ordonna de défaire ses souliers parce qu'il était en Terre-Sainte; et que c'est en raison de cette prérogative que le fruit reste perpétuellement attaché à l'arbre. Peut-être n'est-il nommé *Buisson ardent* qu'à cause de l'éclat de son fruit.

L'*Amelanchier* a beaucoup de rapport avec les précédens arbrisseaux. Ses fleurs sont blanches; ses feuilles ressemblent à celles du Poirier, et elles sont lanugineuses en dessous.

Le fruit devient bleu, dit M. *de Haller*, et on peut le manger. Il observe que c'est plutôt une Poire par la quantité de graines, qui va jusqu'à dix. Cet arbrisseau se trouve aussi à Sumatra, près de Jambian. Les Malais l'appellent *Gamomong*; il est connu aussi sous le nom d'*Hebenaster*. L'*Amelanchier* velu est un très-joli arbuste.

Toutes les espèces de *Néfliers* dont nous venons de parler, ont, ainsi que le *Néflier* lui-même, deux stipules (ce sont deux espèces de petites feuilles) aux pédicules de leurs feuilles. Le *Buisson ardent* et l'*Amelanchier velu* ont pour stipules deux petits filets. Toutes ces espèces de *Néfliers* s'accommodent assez bien de toutes sortes de terrains. Ils sont longtems à croître; leur bois est dur. Ils sont très-propres pour greffer les Poiriers qui restent nains : ils donnent du fruit plutôt que s'ils étaient greffés sur des Poiriers sauvageons. Tous les fruits de ces arbrisseaux passent pour astringens.

DE LA PARURE ET DE LA MODE.

De toutes les vanités, la plus mal placée, selon moi, est celle que l'on tire de ses ajustemens. Le mérite de la Parure ne diffère point de celui d'une statue dorée. Aminte, quand je vous vois si bien parée, je pense à toutes celles qui ont travaillé à vos atours, et celle qui les porte, est précisément ce à quoi je pense le moins. Je loue l'adresse de votre coiffeur, de votre couturière, de votre femme-de-chambre; j'admire vos diamans, vos pompons, vos dentelles : mon attention est épuisée, il ne me reste plus aucun sentiment pour votre personne. Ainsi vous avez manqué votre but : vous vouliez me plaire et me séduire, vous ne me faites aimer que ce qui n'est pas vous. Si même j'aperçois quelque chose d'étudié et de recherché dans votre parure, un certain penchant à la malice m'en fait contrôler toutes les parties l'une après l'autre, et presque toutes mes remarques tournent à votre désavantage. Voyez combien les frais de votre toilette d'appareil sont mal employés!

Quand on est belle par soi-même, on n'a pas besoin de Parure. C'est une erreur de croire qu'un riche étalage de brillans chiffons relève l'éclat de la beauté. Rien ne sied mieux à une belle personne qu'un ajustement propre et simple. Quand on a honte de paraître telle qu'on est, on a recours à tout ce qui peut cacher des défauts dont on rougit : on porte des dentelles, parce que l'on n'a pas la peau assez belle pour s'en passer; on met du rouge et du blanc pour couvrir un teint fané ou jaunâtre. Que de choses dont la beauté n'a que faire ! Que de choses qui déparent la beauté ! Le vain attirail de la coquetterie, loin d'être à l'avantage des grâces naturelles, leur fait plus de tort que l'on ne pense. Car d'abord on se défie toujours d'un Parure trop riche : le cœur ne se laisse plus prendre à ces colifichets, quelque magnifiques qu'on les suppose. Et lorsqu'on passe de la Parure à l'examen de la personne, on trouve ordinairement qu'elle ne serait pas en état de supporter un ajustement plus simple. A côté d'une de ces Déesses chargées d'atours, mettez une jeune fille qui s'est parée elle-même de ce qu'il y a de plus simple, recevant ses ajustemens des mains de la Nature et de la décence. Quel

parallèle ! l'une brille et l'autre plaît. On regarde un instant la première, parce qu'elle éblouit comme le feu de l'éclair; on contemple l'autre avec une sorte de ravissement; on y revient cent fois, et les yeux s'y arrêtent avec délices. Ce jugement du cœur est confirmé par la réflexion. Les personnes pompeusement parées se regardent avec une complaisance sensible dans leur air, leur maintien et leurs manières : il n'en faut pas davantage pour indisposer déjà les spectateurs qui les admirent toujours d'autant moins qu'elles se pavanent avec plus de vanité; au lieu que la modestie, compagne ordinaire de la simplicité des mœurs et de l'habillement, est une recommandation qui a toujours son effet.

Je ne me suis pas proposé de réprimer un ridicule par un vice, ni de modérer la vanité de la Parure par l'envie de paraître plus belle. Je veux seulement montrer aux personnes du sexe qu'elles prennent beaucoup de peines en vain; qu'après avoir passé quatre ou cinq heures entre les mains de leurs femmes, et rassemblé sur elles de quoi garnir une boutique entière de Modes, elles sont beaucoup moins charmantes que sous la gaze et la

simple mousseline; que c'est mentir que de dire à une jeune fille qu'elle est belle, lorsqu'elle n'est que parée; qu'on transporte, contre toute raison, à un arrangement symétrique d'étoffes et de dentelles, l'idée de la beauté qui appartient à la personne seule; qu'on lui fait prendre pour la beauté ce qui n'en est que le supplément, avantageux peut-être à celles qui manquent de ce don naturel, et sûrement nuisible à celles à qui la Nature l'a accordé; qu'on risque enfin de lui persuader que son plus grand mérite consiste à être bien ajustée : et où ce principe ne la menera-t-il pas? Mais nous devons encore envisager l'amour de la Parure sous un autre point de vue très-important au bien de la société et des familles particulières.

Il y a long-tems que l'on a dit que la Mode était la ruine des maris. Je ne conçois pas comment les pères et mères, qui passent cependant pour sensés, ont l'imprudence d'habiller leurs enfans beaucoup plus richement qu'il ne convient à leur état, et qu'ils ne le sont eux-mêmes; ils osent même s'en servir comme d'un attrait pour les porter à bien faire. Ainsi l'on travaille à leur inspirer un goût funeste pour les parures ruineuses. Que j'aime le

propos de cet homme judicieux qui disait :
« Quand je marierai ma fille, ou quand mon
» fils s'établira, on ne demandera pas si ce-
» lui-ci portait des habits dorés dans son en-
» fance; ou si l'autre a été exacte; depuis
» l'âge de cinq ans, à suivre les Modes les
» plus riches et les plus élégantes; mais on exi-
» gera de ma fille les talens et les vertus de
» son sexe : on exigera de mon fils qu'il ait
» de la conduite, des mœurs, un état, et les
» connaissances nécessaires pour en remplir
» les fonctions. Au contraire, si l'on aper-
» çoit dans Julie un amour immodéré pour
» la dépense, sur-tout pour cette espèce de
» dépense qui convertit de bon or en des riens
» brillans, et qui rassemble sur la tête d'une
» femme, dans ses cheveux, au bout de ses
» oreilles, ou dans sa garde-robe, une bonne
» partie du revenu de son mari; je suis sûr
» que les acquéreurs ne s'empresseront point
» de me la demander, jugeant la charge au-
» dessus de la dot, quelle qu'elle puisse être.
» Ne vaut-il pas mieux que j'augmente cette
» dot de ce que ma fille n'aura pas dépensé
» en pompons et en vaines Parures, pendant
» l'espace de dix à douze ans que je me serai
» contenté de l'entretenir décemment, mais

» sans faste : objet très-considérable alors ?
» Ne m'en saura-t-on pas plus de gré que de
» l'avoir infatuée d'atours recherchés, d'un
» prix au-dessus de sa fortune ? » Quelle femme serait assez dépourvue de bon sens pour ne pas convenir que cet homme avait raison ? Et quelle femme en aura assez pour l'imiter ?

Mais, dit-on, la manière dont on habille les enfans ne tire point à conséquence. Il faut que les enfans soient joliment ajustés : d'ailleurs, à mesure qu'ils avancent en âge, on a soin de les sévrer de ce qui pourrait être au-dessus de leur condition ; mais tandis qu'ils sont petits, ils n'ont point de condition, ils peuvent tout porter, on n'y prend pas garde... Fort bien : si l'on n'y prend pas garde, pourquoi donc ces ornemens si riches ? Est-ce pour vous que vous les parez ? N'aimez-vous vos enfans que sous l'or et la broderie ? Dites plutôt que vous cherchez à briller par eux. Craignez de leur inspirer votre vanité : c'est la première conséquence. Vous faites tout ce qu'il faut pour cela. Vous ne louez jamais davantage vos filles que lorsqu'elles sont ajustées : la Parure la plus magnifique est toujours celle qui leur sied le mieux, selon vous.

La couleur à la mode, fût-elle la moins avantageuse au ton de leur peau, est pourtant celle qui vous paraît leur être plus convenable, parce qu'il faut suivre la Mode, et que la vanité vous aveugle, et les aveuglera de même : une robe n'est plus bonne à porter dès qu'elle n'a plus sa première fraîcheur ; il en faut avoir plusieurs pour chaque saison ; sans quoi l'on ressemble à une statue qui a toujours la même draperie : si vous voulez en obtenir quelque chose à quoi elles se portent difficilement, c'est encore l'appas de la Parure que vous employez à vaincre leur résistance. Je vous demande si ce n'est pas là leur inoculer votre vanité ?

Il ny aurait que moitié mal, s'il était aussi facile d'ôter aux enfans l'amour du luxe et du faste, que de le leur inspirer ; mais on ne voit que trop d'exemples qui prouvent que cette folle passion, qui est plus celle de l'esprit ou de l'imagination que du cœur, ne s'extirpe jamais. Une petite fille, accoutumée à porter ce qu'il y a de plus élégant, de plus cher, de plus nouveau, ne reviendra point d'elle-même à l'uni, au commun, et à ce qui est passé de Mode. Il faudra la forcer d'y revenir : cette violence irritera

sa vanité en l'humiliant, sans la corriger; elle en réprimera l'effet, qui se reproduira infailliblement lorsqu'il en aura la liberté. On est étonné de voir des personnes fort peu avantagées de la fortune, mettre sur elles tout leur avoir, comme on dit. Remontez à la source; vous trouverez qu'elles ont été élevées sur un ton beaucoup trop brillant pour elles, soit sous les yeux d'une parente qui les idolâtrait, se prêtait aveuglément à leurs petites fantaisies, ou même les faisait naître; soit dans ces maisons d'éducation, plus propres à inspirer la vanité de la grandeur, que la modestie de la vertu et l'économie du ménage. Faites à cet air grand et fastueux, elles auraient honte de le quitter. C'est une habitude fortifiée qu'il faut satisfaire.

La vanité de la Parure ne se borne pas aux ajustemens seuls de la personne; elle entre encore dans l'ameublement, la table, les domestiques, l'équipage, le jeu : car enfin une femme qui se montre magnifique en tout, doit être en état de jouer gros jeu, c'est-à-dire, qu'une dépense en entraîne une autre; et voilà comment se ruinent les familles les mieux établies, des maisons qui se seraient

soutenues éternellement, si elles avaient mené une vie plus simple et plus modeste. Tel est le fruit d'une éducation vaine et brillante.

Le caprice et la bizarrerie donnent naissance aux Modes ; c'est déjà un grand préjugé contre elles : on doit naturellement se défier de ce qui vient d'une source aussi suspecte. Qu'une femme d'un rang élevé, ou d'une fantaisie distinguée, s'avise de s'habiller d'une certaine manière, il n'en faut pas davantage pour que toutes les autres adoptent cette forme d'habillement, quelque ridicule ou gênant qu'il puisse être. La contagion commence par celles qui fréquentent l'introductrice d'une nouvelle Mode, puis elle se communique à leurs amies, à leurs connaissances, à celles qui les voient aux spectacles ou à la promenade. La ville l'adopte après la Cour : de la ville, on envoie en province et dans les pays étrangers, des poupées parées à la Mode ; et dans peu, les provinciales et les étrangères veulent être habillées comme la poupée brillante de Paris. Ainsi le caprice d'une femme asservit toutes les autres, non-seulement autour d'elle, mais plus de deux cents lieues à la ronde.

On ne manque pas de raisons spécieuses

pour excuser le ridicule des Modes. Le peuple sur-tout, qui se laisse prendre aux mots, adore la Mode comme une divinité qui le nourrit. Il ose regarder celui qui fronde les nouveautés, le goût régnant, et la vicissitude des habillemens, comme un ennemi des arts, des métiers et de ceux qui les exercent; l'ennemi du commerce et des manufactures, l'ennemi, en un mot, de la patrie, qui tire toute sa force des intérêts du commerce. On croit cet argument victorieux, fondé sans doute sur l'axiome, qui dit que les petits vivent des sottises des grands. Voyons donc si les petits ne souffrent pas beaucoup plus qu'ils ne vivent de ces sottises. Toutes les professions marchandes et mécaniques ne sont que trop fournies; demandons-le à ceux qui les exercent : ils s'en plaignent à chaque instant, et c'est à cette cause qu'ils attribuent le peu de profit qu'ils font dans leur métier. Cependant, plus le goût augmente pour un certain genre d'ouvrage, plus l'on voit de gens s'engager dans un métier où ils s'imaginent faire fortune; et ils se trouvent malheureusement trompés, parce que le nombre des ouvriers se trouve toujours au-dessus de la consommation. Le moyen d'y ré-

tablir la juste proportion, c'est de faire tomber ce goût.

Il s'en faut bien que l'ennemi des Modes soit l'ennemi des métiers et du peuple qui les exerce; il cherche, au contraire, à diminuer le nombre des artisans du luxe, pour remettre l'abondance partout : car on voit que dans les pays où les arts d'agrément sont les plus cultivés, les arts utiles, et à leur tête l'agriculture, sont négligés; parce que la classe des laboureurs se dépeuple pour surcharger les professions mécaniques d'ouvriers dont elles n'ont pas besoin. D'où il arrive que les terres mal cultivées rapportent peu, ou ne rapportent rien : les denrées augmentent, et le peuple est le premier qui en souffre. Au lieu que si la Mode n'accréditait pas excessivement les professions et les métiers qui fournissent au luxe, on s'empresserait moins d'y entrer; les campagnes seraient moins désertes, les terres mieux labourées, les choses de première nécessité moins chères, et le peuple dans l'abondance.

On aura beau subtiliser, il en faudra toujours revenir à cette vérité fondamentale; savoir, que l'on ne satisfait les goûts de fantaisie qu'aux dépens des besoins réels;

et que comme ceux-ci sont absolument indispensables, on ne saurait apporter trop de précaution pour empêcher l'empire, ou plutôt la tyrannie des autres.

PENSÉES DIVERSES

Extraites des Manuscrits d'une Dame étrangère.

Les âmes froides n'ont que de la mémoire; les âmes tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent.

Dire aux hommes ne suffit pas; il faut redire, et puis redire encore. L'enfance n'écoute pas, la jeunesse ne veut pas écouter; et si la vérité est enfin accueillie, c'est que, de sa nature, elle est infatigable, et qu'après avoir été tant rejetée, elle trouve enfin accès par sa persévérance.

Une très-belle femme avec les traits de la noblesse, et sans les vertus douces et actives de son sexe, ressemble à un beau lys auquel la Nature n'aurait pas donné de parfums.

DE LA CONVERSATION.

La *Conversation* est la libre communication des idées; c'est un échange naturel que facilité la confiance; trop d'art lui ôterait de la grâce en y mettant de la gêne : cependant il est un art de diriger la Conversation, de l'empêcher de se perdre en paroles oiseuses, de la porter vers des sujets intéressans, d'en réprimer les usurpateurs, et de faire ressortir ceux qui se tiennent à l'écart. Il est un art de montrer les personnes et les choses sous les rapports les plus frappans, et de démêler le sujet le moins étranger à chacun pour en tirer quelque parti. J'ai vu plusieurs gens d'esprit qui se vantaient de n'avoir jamais trouvé de véritables bêtes; j'en ai vu davantage qui convenaient en avoir trouvé beaucoup, et sur-tout des ennuyeux, ce qui est bien pis; car quelquefois l'esprit même ne peut guérir ceux-ci de l'ennui qu'ils causent, ni de l'ennui qu'ils sentent.

Ce qu'il faut sur-tout, pour rendre la Conversation intéressante, c'est de s'y intéresser. L'intérêt qu'on prend, n'importe à quoi, se

communique aussitôt : c'est comme une transmission électrique. Une surabondance de vie, qui se répand sur tout, donne à tout du charme, et l'esprit lui-même n'est attachant que comme un des effets de cette chaleur interne qui cherche à se faire jour. Mais quand sa lumière y survit, ce qui n'est que trop commun, elle ne paraît plus qu'un froid phosphore qu'on voit luire avec indifférence, parce qu'il ne peut ni réchauffer, ni conduire.

L'abondance que produit cette chaleur, est donc la première qualité pour la Conversation. Il faut bien le reconnaître quand on se trouve tête-à-tête avec ces gens d'esprit qui ne parlent que par traits. Que de landes on trouve dans leur entretien ! Ils attendent à placer un bon mot ou une épigramme, tels qu'un chasseur à l'affût ; ils ont l'esprit de la minute, et quelquefois n'ont pas celui de la demi-heure. Comme ils attendent, il faut aussi les attendre, et d'ordinaire leur feu d'artifice est coupé par trop de ténèbres. J.-J. Rousseau était précisément le contraire. Il avoue ingénuement que la présence d'esprit de la répartie lui manquait presque toujours, et que les trois quarts du tems, il ne trouvait que sur l'escalier ce qu'il aurait dû dire dans la chambre.

Mais aussi quelle force, quelle chaleur, quelle sensibilité dans ses écrits ! quelle abondance de sentiments et d'idées ! Son éloquence est une lave entraînante, et son cœur se fait sentir à travers chacune de ses paroles. Sans doute sa Conversation devait attacher. Jean-Jacques parlait rarement ; mais quand il parlait, tout le monde savait se taire. Il est cependant des écrivains qui ont l'air d'enfermer leur esprit dans leur tiroir, et paraissent presque nuls pour la société. Mais cela tient souvent à la frivolité du monde, qui leur inspire ou leur témoigne de l'éloignement, se donne peu la peine de les faire parler, et trouve plus court de les juger que de les entendre.

En parlant de l'abondance, nous n'entendons pas celle des mots, mais celle des choses. Le bavardage où il n'y a rien est, comme certaines promenades, un mouvement sans but. Mais l'abondance des idées n'aurait pas encore toute sa valeur et ne produirait pas tout son effet, sans la suite qui les lie les unes aux autres, et une sorte d'ordonnance qui doit les disposer sans leur donner pourtant un air méthodique, insupportable dans la société ; car la Conversation doit être comme un jardin anglais.

On rencontre aussi quelquefois des gens de beaucoup d'esprit qui font à eux seuls l'entreprise du discours : ils parlent à merveille ; tout ce qu'ils disent est fort intéressant ; mais le sujet est de leur choix, et ils ne vous permettent pas d'intercaler un seul mot. Ces gens-là savent parler, mais non causer. On sent qu'ils tuent la Conversation, comme les accapareurs tuent le commerce. La discussion la transforme en une sorte d'escrime, ce qui la rend plus vive et souvent plus attachante, à moins de la faire dégénérer en dispute, métamorphose trop commune qui change les fleurets en épées.

Le plus grand fléau de la Conversation, c'est la rêverie. Aussi quand on souffre de cœur ou d'esprit, n'est-on guère plus en état de causer que de lire. L'amour-propre fait naître une autre source de distractions ; car souvent la crainte de perdre vos idées vous empêche d'entendre celle des autres, et d'y répondre avec justesse.

Après l'abondance et la suite, ce qui est le plus nécessaire dans la Conversation, c'est la légèreté. Gardez-vous de peser sur chaque sujet ; un salon n'est pas un lycée. Il faut même varier les genres, et vous ne pouvez

intéresser long-tems qu'en changeant de manière d'intéresser. Reposez de la discussion par des récits; entremêlez les réflexions et les anecdotes. Si on a conté une jolie histoire, à moins d'en avoir une plus jolie, ramenez aux pensées, aux observations, et changez de genre dès que vous voyez ne pouvoir plus être qu'inférieur dans celui où l'on vient de briller; sur-tout observez des transitions douces. Que tout ce que vous dites ait l'air de se tenir, et que les choses paraissent y venir l'une de l'autre, et non du désir de les placer.

Si les esprits, en général, étaient moins superficiels et moins faibles, les Conversations pourraient mieux instruire que les livres; car elles restent mieux gravées dans la mémoire, parce qu'elles ont plus de vie; mais la majorité n'y cherche que la dissipation, et ceux qui s'occupent, ont besoin d'y trouver aussi un simple exercice qui les repose de leurs travaux.

ÉPREUVE DE L'AMITIÉ.

Un riche marchand avait un fils unique qu'il aimait tendrement, et qu'il avait élevé avec le plus grand soin; il n'avait rien négligé de tout ce qui pouvait lui former le cœur et lui orner l'esprit. Quand sa première éducation fut achevée, il prit la résolution de le faire voyager. Mon fils, lui dit-il un jour, saches que de tous les besoins de la vie, le plus grand est un ami. Cherches dans tes voyages à acquérir ce précieux trésor, et sacrifie pour cela tout le reste. Le jeune homme prit congé de son père, et passa dans un pays peu éloigné du sien, où il ne séjourna que peu de tems; il revint dans sa patrie. — Je ne t'attendais pas sitôt, lui dit le père: vous m'avez recommandé, dit le jeune homme de me chercher un ami, et déjà je puis vous en montrer cinquante, qui tous sont des modèles de la plus parfaite amitié. — J'ai soixante et dix ans, dit le marchand; j'ai vu de près bien des hommes; et dans un si grand nombre d'années, à peine m'a-t-il été possible de trouver un véritable ami: comment peux-tu en avoir trouvé cinquante en

si peu de tems ? Apprends de moi à connoître les hommes.

Le marchand forme un dessein qu'il exécuta de la manière suivante : il prit un mouton, l'égorgea, le mit dans un sac, ensanglanta les habits de son fils ; et ayant ainsi tout préparé, il chargea sur les épaules de son fils le sac et le mouton : après lui avoir dit tout ce qu'il avait à faire, ils partirent ensemble. Le jeune homme s'en alla frapper à la porte de l'un de ses cinquante amis, qui lui ouvrit avec tous les dehors de la satisfaction la plus vive, et s'informa du sujet qui l'amenait. C'est, dit le jeune homme, dans les accidens fâcheux que l'on connaît ceux qui nous aiment ; je vous ai souvent parlé de l'ancienne haine qui subsiste entre ma famille et celle d'un Seigneur de la Cour : le malheur a voulu que nous nous rencontrassions dans un lieu écarté ; la haine nous a mis les armes à la main ; je l'ai vu tomber mort à mes pieds. Dans la crainte d'être poursuivi par la justice, je me suis chargé du cadavre et je l'ai mis dans ce sac que vous voyez sur mes épaules ; je vous prie de le cacher dans quelque endroit de votre maison jusqu'à ce que la chose soit assoupie et qu'on n'en parle plus.

L'ami lui répondit : ma maison est à peine assez grande pour contenir les vivans ; ainsi où pourrais-je mettre ce corps mort ? il n'y a personne qui ignore l'inimitié qui a régné si long-tems entre vos deux familles, et on ne manquera pas de vous attribuer le coup ; et comme notre amitié est une chose notoire, on commencera par ma maison : ainsi il ne vous servirait de rien de m'entraîner dans votre malheur. Le seul service que je puis vous rendre dans ce moment, est de ne pas vous trahir. Le jeune homme eut beau supplier, presser, faire les plus vives instances, ce fut en vain. Enfin, voyant qu'il perdait son tems avec cet ingrat, il s'adressa à un autre de ses cinquante prétendus amis, puis de l'un à l'autre il les passa tous en revue, et en reçut cinquante fois une réponse équivalente.

Hé bien ! mon fils, dit le marchand, commences-tu à voir combien peu il faut compter sur les hommes ! où est le zèle de ceux à qui tu prodiguais le beau nom d'ami ? ils t'ont tous abandonné ; ce sont des sépulchres reblanchis, des nuées sans pluie, des arbres sans fruits. Mais il faut que je te montre quelle différence il y a entre tes amis et le seul que je me suis acquis.

Pendant qu'ils parlaient, ils se trouvèrent à la porte de celui que le père vantait au fils comme un modèle d'amitié. Le marchand lui raconta le prétendu malheur de son fils. O jour trois fois heureux ! s'écria l'ami, qui me fournit l'occasion de vous témoigner mon attachement. Reposez-vous sur moi et vous rendrez justice à mes sentimens. Ma maison est assez grande pour y cacher cent corps morts, et quand même j'y courrais quelques risques, je m'y expose volontiers, dans le doux espoir de vous être utile : rendez-vous à ma terre avec votre fils, vous y pourrez rester inconnus et à l'abri de toutes les recherches de la justice. Le marchand rendit grâces à son généreux ami, et lui apprit que toute l'histoire n'était qu'un conte qu'il avait inventé pour apprendre à son fils à discerner les vrais amis des faux.

C'est par une épreuve semblable qu'*Alcibiade* reconnut qu'il n'avoit de véritable ami que *Callias*.



LE GRENADIER

Dessiné par Prêtre, *Gravé par Maradan*

LE
PANIER DE FRUITS.

GRENADIER.

Il y a plusieurs espèces de *Grenadiers*, différens par leurs fleurs et par la saveur de leurs fruits. On les distingue en cultivés ou domestiques, et en sauvages. Le *Grenadier* qui donne la *grenade* est cultivé. Cette plante, qui croît naturellement, n'est qu'un arbrisseau; mais par la culture elle s'élève à la hauteur d'un arbre. Ses branches sont menues, anguleuses, revêtues d'une écorce rougeâtre. Ses rameaux sont armés d'épines droites et roides. Ses feuilles sont placées sans ordre, lancéolées, pointues, assez semblables à celles de l'Olivier ou du Grand-Myrte; lisses et rougeâtres dans leur jeunesse, d'une odeur forte et désagréable lorsqu'on les presse entre ses doigts. Les fleurs sont d'un rouge éclatant, ou de couleur écarlate, disposées en rose à cinq pétales, contenues dans un calice qui représente une

espèce de petit panier à fleurs ; ce calice est oblong, dur, purpurin, large par en haut, et a, en quelque manière, la figure d'une cloche. Aux fleurs succèdent des fruits, à peu près de la grosseur des pommes, garnis d'une couronne, un peu aplatis des deux côtés. L'écorce de ces fruits est, à l'extérieur, de couleur en partie rouge et en partie jaune ; elle est quelquefois ridée, quelquefois lisse, épaisse comme du cuir, dure et cassante. Le fruit est rouge intérieurement ; il a une saveur acide, ou douce, ou vineuse, suivant l'espèce de *Grenadier* : il contient un grand nombre de grains, assez semblables à ceux du raisin, dans lesquels est une amande âmère et un peu astringente.

Les *grenades* sont encore de ces fruits étrangers qui nous sont venus de l'Orient ; les arbres en furent apportés des environs de Carthage à Rome, d'où les Latins nommèrent leur fruit *Mala punica*, Pommes carthaginoises, ou *Mala granata*, à cause du grand nombre de leurs grains. L'on entend assez que c'est de ce dernier nom que nous avons fait celui de *grenades*. Il y avait aussi beaucoup de *Grenadiers* en Grèce, principalement dans l'Attique et la Béotie :

peut-être que le plant en avait passé de la Grèce en Afrique, comme d'une partie plus orientale à l'autre, et de l'Afrique en Italie. Il y en avait dès le tems de Columelle, qui enseigne les manières de les cultiver, et d'en confire le fruit pour le conserver toute l'année. Pline en parle aussi; il les nomme *fruits venus de Barbarie*, ce qui est de même que Carthage. On en voit aujourd'hui une grande quantité qui croissent naturellement dans les terrains secs et chauds de l'Espagne, de l'Italie, de la Provence et du Languedoc. On connaît des *Grenadiers* qui ont depuis dix-huit jusqu'à vingt-cinq pieds de hauteur. Pour les élever sûrement dans les climats froids de la France, il faut les mettre dans des caisses, et les porter dans des serres chaudes en hiver, ou les planter en espalier contre un mur, à l'exposition du Sud, et les couvrir de paillassons pendant la saison rigoureuse. M. de *Querhoent*, habitant du Croisic en Bretagne, mandait, en décembre 1779, avoir un *Grenadier* planté dans une cour, et en espalier, contre un mur exposé au Sud-Est, qui avait près de trente pieds de hauteur. Ce *Grenadier* le garnissait jusqu'au toit, et l'on était obligé de couper tous les ans

les branches supérieures, qui surpassaient la couverture de plus de deux pieds. Il garnissait une largeur de mur d'environ quarante-huit pieds, et rapportait tous les ans plus de cent *grenades*, très-grosses et très-mûres, puisqu'elles ont fourni de jeunes *Grenadiers*. La plus grosse des *grenades* que cet arbre a produites en 1779, et la seule, à la vérité, de cette taille, pesait une livre cinq onces et demie, et avait dix pouces huit lignes de circonférence. L'hiver de 1768, qui fut si froid en Bretagne, ne lui fit pas perdre une seule de ses branches. Cet arbre, jeune alors, promettait de s'étendre encore davantage; il était planté dans un terrain sablonneux, et placé près de l'égoût d'une cuisine, dont les eaux grasses et salines contribuaient sans doute à son accroissement. Nous ignorons s'il existe encore.

Il est essentiel de tailler les *Grenadiers*; le secret consiste à rogner ou à retrancher les branches qui naissent mal placées : on conserve celles qui sont courtes et bien nourries, et on raccourcit les branches dégarnies, afin de rendre le *Grenadier* en buisson plus touffu; c'est ce qui en fait la beauté. On a soin de les pincer après leur première pousse

de l'année, quand on voit qu'il y a quelques branches qui s'échappent.

Les *grenades* appartiennent plus à la médecine qu'aux alimens. Les pepins, et surtout l'écorce, sont très-astringens. On donne, dans les boutiques, à l'écorce, le nom de *malicorium*, comme qui dirait *cuir de pomme :* on peut en faire usage comme de l'écorce de chêne, pour préparer les cuirs ; elle change en noir la solution du vitriol martial, qui est verte, et, par conséquent, elle est propre à faire de l'encre, ainsi que la noix de gale. Le suc de *grenade* est excellent pour précipiter la bile, pour apaiser l'ardeur de la soif dans les fièvres continues. Dans le Languedoc, on en fait une espèce de limonade, en y mêlant du sucre, ou un sirop, qu'on estime cordial et astringent, et qu'on prend avec plaisir. On fait plutôt usage en médecine des *grenades* aigres que de celles qui sont douces. La *grenade* aigre contient un acide agréable qui excite l'appétit et nettoie la bouche.

On voit dans les jardins des *Grenadiers* à fleurs doubles, en caisse, que l'on regarde comme sauvages ; ils font ornement par la quantité et l'éclat de leurs fleurs, qui durent

long-tems, et que l'on emploie aussi fréquemment en médecine, comme incrassantes et un peu moins astringentes que l'écorce. Les Apothicaires et les Droguistes vendent ces fleurs doubles de *Grenadier* sous le nom de *Balustres;* ils les font venir du Levant. Ces arbres en caisse ne donnent tant de fleurs, que parce que leurs racines sont resserrées; en pleine terre, ils ne pousseraient que du bois.

M. *Duhamel* désirerait que l'on multipliât davantage, dans les provinces méridionales, une espèce de *Grenadier nain d'Amérique*, afin que l'on pût enter dessus de grosses *grenades douces;* ce serait, dit-il, un ornement pour les orangeries : d'ailleurs, comme ces arbres seraient moins grands que les autres, leur fruit pourrait mûrir dans les serres.

Autrefois, chaque compagnie d'infanterie avait quatre ou cinq soldats que l'on détachait pour former une compagnie particulière de cinquante hommes; ils se postaient à la tête du bataillon, et, outre leurs armes ordinaires, ils étaient munis d'une gibecière pleine de petits boulets de fer creux, appelés *grenades* (parce qu'ils avaient la forme de ce fruit), et remplis de poudre fine qui prenait

feu par une fusée mise à la lumière. La *grenade* se jetait à la main dans des postes où les soldats étaient pressés, particulièrement dans la tranchée et dans un logement de l'ennemi. Les *grenades* et les pots à feu ont donné lieu à l'invention de la bombe : on fixe au plus tard celle des *grenades* sous François Ier. Ces premiers soldats, appelés *Grenadiers*, étaient destinés à escarmoucher, et jeter des *grenades* parmi les ennemis, au moment d'une action : leur nom est dérivé de ce service primitif.

ANANAS.

L'Ananas est le plus distingué de tous les fruits qu'on voit paraître sur nos tables, et il ne se montre qu'aux fêtes ou dans les desserts les plus somptueux.

L'*Ananas à couronne* est l'*Ananas* proprement dit. Ses feuilles, larges de deux à trois pouces, longues de deux à trois pieds, de couleur vert-gai, jaunâtre et pourpre, et creusées en gouttières, sont armées sur les bords de petites épines, et terminées par une pointe très-piquante. De leur centre part la tige qui porte le fruit, lequel est surmonté d'une touffe de feuilles en forme de couronne et de couleur de feu. A la première vue, on prendrait ce fruit pour une pomme de pin : chacune des écailles de son écorce soutient une petite fleur purpurine, qui se fane et tombe à mesure qu'il grossit. Ce fruit devient ferme, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, et d'une odeur très-agréable ; sa chair est parsemée de fibres très-menues, qui divergent du centre à la circonférence en manière de rayons, et qui, dans les tranches



L'ANANAS

Dessiné par Prêtre. *Gravé par Maradan.*

horizontales, représentent une rosette étoilée. Il se fond tout en eau dans la bouche, et semble réunir en lui le parfum et le goût de la fraise, de la framboise, de la pêche, de la pomme de reinette et de nos autres meilleurs fruits. D'ailleurs sa grosseur, sa forme ovale ou pyramidale, sa couleur dorée et la couronne de petites feuilles dont il est surmonté, lui donnent sur tous les autres une supériorité méritée, et qu'on lui disputerait en vain.

On cultive l'*Ananas* depuis long-tems dans les îles les plus chaudes des Indes occidentales; mais ce n'est que depuis 1733 qu'il est cultivé en Europe de manière à donner du fruit. Quelque soin que nous prenions pour l'avoir bon, ces soins ne peuvent équivaloir aux moyens simples employés par la Nature. Aussi ce fruit récolté dans nos serres chaudes est-il toujours très-inférieur, pour le parfum et le goût, à ceux de l'Amérique; il est aussi plus petit que ces derniers. Comment un individu élevé dans un pot, et renfermé presque toute l'année dans un lieu échauffé par l'art, pourrait-il égaler en grosseur et en beauté celui qui croît à l'air libre, dans une terre qui lui est propre, et sous un soleil

brûlant ? Nous n'en devons pas moins de reconnaissance à ceux qui ont introduit et perfectionné parmi nous la culture artificielle de l'*Ananas*. Cette culture est pourtant un objet de luxe plutôt que d'utilité réelle : le Jardinier qui habite près des grandes villes, peut seul espérer d'en retirer quelque bénéfice ; elle serait ruineuse par-tout ailleurs. En général, elle ne convient qu'aux propriétaires riches et même opulens.

L'*Ananas*, comme tous les fruits cultivés, a plusieurs variétés, que l'on peut réduire à sept :

1°. L'*Ananas* épineux, à fruit ovale, et dont la chair tire sur le blanc. C'est le plus commun en Europe ; mais il n'est pas le meilleur pour la qualité. On le connaît sous le nom d'*Ananas blanc* ; il a quelquefois huit à neuf pouces de diamètre, et plus d'un pied de hauteur.

2°. L'*Ananas* épineux, dont le fruit est pyramidal, et dont la chair est dorée, ou l'*Ananas jaune*. Il est plus gros et a une saveur plus agréable que le précédent.

3°. L'*Ananas* épineux, à fruit conique très-

gros, appelé *Ananas pain de sucre*. Il surpasse les derniers en grosseur, et a meilleur goût.

4°. L'*Ananas* à fruit pyramidal, de couleur d'olive en dehors et jaune en dedans. On lui a donné le nom d'une des petites Antilles, où on le cultive beaucoup, et où il est préféré à tous les autres, quoiqu'il soit plus petit; c'est l'*Ananas de Mont-Serrat*. Son odeur et sa saveur approchent de celles du coing.

5°. L'*Ananas* épineux, à fruit ovale, et d'un vert jaunâtre, nommé *Ananas pomme de reinette*, parce qu'il en a à peu près l'odeur et le goût. C'est le plus petit et, suivant quelques personnes, le plus exquis de tous.

6°. L'*Ananas* à feuilles d'un vert clair et presque sans épines, ou l'*Ananas pitte*; c'est le *Coulao* ou *Cabuyo* des Caraïbes. Quoiqu'il soit aussi très-bon à manger, il est peu recherché comme aliment.

7°. L'*Ananas prolifère*, qui diffère des autres, en ce qu'au lieu d'avoir une couronne sur le sommet du fruit, il en sort de petites entre les baies.

Toutes ces variétés croissent avec ou sans culture dans l'Amérique méridionale, dans les Indes orientales et en Afrique. Ces fruits s'élèvent peu de terre, et peuvent se multiplier de plants et d'œilletons. Tous les *Ananas*, excepté celui nommé *Pomme de reinette*, sont sujets à agacer les dents et même à faire saigner les gencives. On les confit sur les lieux, et on en envoie partout : cette confiture est propre à réveiller la chaleur naturelle. C'est ordinairement depuis le commencement de juillet jusqu'en septembre, qu'on sert les *Ananas* crus sur les tables les plus somptueuses, dont ils font alors l'ornement et les délices. Des personnes, dans l'intention de dépouiller ce fruit cru de l'acide plus ou moins corrosif dont il est rempli, le coupent par tranches, après en avoir enlevé l'écorce, et le font infuser dans du vin ou dans de l'eau-de-vie chargée de beaucoup de sucre ; alors on le mange avec plaisir et sans craindre de s'agacer les dents ou de s'enflammer la bouche. On fait pour entremets des *œufs à l'Ananas*, sorte de crême très-estimée ; on prépare des glaces, des pastilles, qui renferment éminemment le parfum de ce fruit. En Amérique, on en tire par expres-

sion une liqueur délicieuse, comparable, dit-on, à la malvoisie, et qui enivre : on l'appelle *vin d'Ananas*; et l'on assure que, pris avec modération, c'est un cordial qui réveille les esprits. En France, on fait encore avec ce fruit une limonade très-rafraîchissante; mais il en faut user avec modération, parce qu'elle refroidit l'estomac et trouble la digestion. En tout, l'*Ananas* est très-acide, très-astringent, et ne convient pas aux personnes dont les nerfs sont délicats.

ESSAI

SUR UN NOUVEAU DICTIONNAIRE,

ou

GLOSSAIRE DES MOTS DONT LE SENS A CHANGÉ.

On peut observer dans toutes les langues, dit *Locke*, certains mots qui, examinés dans leur sens primitif, ne rendent plus aujourd'hui l'idée qu'ils exprimaient : il cite pour exemple les mots *sagesse*, *gloire*, *grâce*, qui sont dans toutes les bouches ; mais il prétend que l'on embarrasserait beaucoup la plupart de ceux qui les emploient, si on leur demandait ce qu'ils signifient.

Parmi les diverses causes auxquelles il attribue le grand abus qui s'est fait dans les mots, ce grand philosophe en omet une qui, selon moi, n'a pas peu contribué à la perversion du langage. C'est le privilége qu'ont usurpé tous les écrivains en morale, de faire violence à certains mots pour soutenir leurs hypothèses, et s'en servir dans un sens souvent contraire à celui que leur a donné

l'usage, maître absolu et souverain des langues, selon *Horace*.

Mais, quelle que soit la cause de cet abus des mots, les conséquences n'en sont pas moins dangereuses; car tandis que l'Auteur et celui qui le lit reçoivent une idée diverse des mêmes mots, il me paraît difficile que l'un et l'autre s'entendent; et de là vient peut-être que tant de gens se dégoûtent des ouvrages de morale, et que plusieurs ont passé toute leur vie à les lire sans les entendre, et conséquemment sans retirer aucun fruit de cette lecture.

Ce serait sans doute un emploi bien digne d'un Commentateur, que celui d'expliquer plusieurs mots difficiles qui se rencontrent presque à chaque ligne des ouvrages d'un grand nombre d'écrivains, et qui, selon toutes les apparences, ne sont plus entendus. Au lieu de me livrer à ce travail difficile, je me bornerai à donner un Glossaire abrégé de plusieurs mots dont le sens est entièrement perverti, et je tâcherai de fixer l'idée exacte qu'on leur donne dans le monde.

Ange. C'est le nom d'une femme; mais communément de celle dont le caractère est assez facile.

AMOUR. Mot allégorique, qui s'emploie à tout, dont le sens est le plus étendu, et sur lequel les hommes s'entendent le moins.

AUTEUR. C'est-à-dire, jouet. Il signifie quelquefois un pauvre diable; mais plus généralement un objet de mépris et de pitié.

BEAUTÉ. Qualification contre laquelle presque toutes les femmes sont en garde.

BÊTISE. Mot appliqué par tous les écrivains à l'esprit et aux saillies de ceux qu'ils n'aiment point.

BON. Synonyme de sot.

BONHEUR. Il faut entendre grandeur.

CONNAISSANCES. En général il signifie liaisons, et c'est presque toujours dans ce sens que les gens du bon ton usent de ce mot.

CRÉATURE. Expression de mépris, dont les seules femmes d'un certain rang peuvent se servir.

ESPRIT. Signifie indécence, profanation, abus de tout ce qui existe de bon et de sensé.

FAT. Terme de reproche, et qui cependant renferme tout ce qu'il y a de plus recommandable.

FOU. Mot qui exprime une idée mixte,

composée de pauvreté, d'honnêteté, de pitié et de simplicité.

Gout. Caprice de la société où l'on vit.

Honneur. C'est l'art de savoir se battre.

Justice. C'est le nom d'une vieille femme.

Impertinent, Sot, Stupide. Noms que l'on donne à tout homme qui est d'un parti contraire à celui qu'on épouse.

Manger. C'est une science importante.

Mariage. Espèce de trafic entre les deux sexes, dans lequel ils ne sont occupés qu'à se tromper, et ils finissent ordinairement par y perdre tous les deux.

Modestie. Grossièreté, mauvaise éducation.

Monde. Ce sont les gens de notre connaissance.

Mérite. Signifie pouvoir, rang, fortune.

Parure. Mérite principal des hommes et des femmes.

Promesse. Rien.

Religion. Mot dont le sens est tout-à-fait perdu.

Richesses. Seul objet sur la terre qui ait une valeur réelle.

Sagesse. C'est l'art d'acquérir le pouvoir, le rang et la fortune.

Savoir. C'est-à-dire, pédanterie.

Tempérance. Défaut de courage et de force.

Vertu, Vice. Sujets ordinaires de conversation.

PENSÉES DIVERSES

Extraites des Manuscrits d'une Dame étrangère.

La vie est comme le tonneau des Danaïdes; elle laisse écouler les douceurs et les félicités, toute la folie et toute la sagesse de l'homme. Mais la conscience prend l'empreinte de tout ce qui passe, et, semblable à un miroir magique, elle retrace à l'homme ce qui le console ou l'afflige d'avoir vécu.

C'est faire grand tort à ceux que nous aimons de vouloir leur ménager des surprises : nous leur volons l'espérance.

ESSAI

SUR L'ART D'AVOIR RAISON,

Traduit de l'Anglais de Maria Edgewort.

Les femmes ont, en général, le goût et le talent de se justifier. Elles en prennent l'envie à l'instant où l'apparence seule du blâme les menace; et ce sera, je le crois, leur rendre service que de leur donner quelques principes sur la meilleure méthode à suivre.

Les femmes ne doivent jamais avoir tort: elles le savent toutes; mais ce principe demande d'être expliqué et limité. On ne croît plus à l'infaillibilité de personne; et plutôt que de prétendre à ne se tromper jamais, il vaut mieux apprendre à soumettre les hommes à l'autorité de nos erreurs.

Les Casuistes nous disent que les mots *vérité* et *erreur, raison* et *tort,* n'ont qu'un sens extrêmement douteux, aussi variable que la mode; et qu'en dernière analyse, il n'y a que l'opinion et la force qui décident du droit. Il faut donc, pour avoir raison, être le plus fort: c'est donc à devenir les plus fortes qu'il

faut nous attacher. Défendre son droit, est une chose commune ; mais défendre son tort, voilà ce qui est piquant et véritablement utile.

C'est principalement aux femmes mariées que je m'adresse ; mais celles qui n'ont pas encore affaire à l'ennemi commun, peuvent néanmoins s'exercer contre leur père, leurs frères, et même leurs amies. Je leur recommande cependant beaucoup de ménagemens, parce qu'il arrive quelquefois que, pour avoir trop montré sa force, on ne trouve plus personne qui veuille se mettre en mesure de combattre.

Modestes fiancées, épouses timides, on vous a jusqu'ici traitées comme des anges ; mais préparez-vous, pour le tems où vous serez traitées en mortelles : ayez soin de repousser les premières atteintes du blâme, pour ne pas perdre le rang qu'on vous avait donné. Il faut savoir prendre l'alarme au plus léger reproche : il faut contredire, discuter, récriminer ; il faut pleurer, il faut tout faire, plutôt que d'avoir tort.

Je suppose que vous avez exercé votre voix dans toute son étendue, et ne craignez pas de la forcer ; il faut quelquefois parler trop

haut pour êtreb ien entendu : il y a certaines occasions où un éclat de voix est d'un effet sûr. Il l'est principalement lorsqu'on a préludé avec une volubilité monotone, et en noyant le sens du discours dans un torrent de paroles. La lassitude de l'adversaire assure la victoire pour le moment du coup de force.

Une fois que vous connaîtrez bien l'étendue de vos moyens, vous étudierez avec soin le côté faible de votre ennemi. Avez-vous pour époux un homme despotique, un homme d'un caractère impatient, et que l'opposition irrite, un homme enfin qui se décide par lui-même, et ne soit point esclave de l'opinion? vous avez besoin de ménagemens infinis. Il importe sur-tout, dans une position pareille, d'éviter tout engagement sérieux : il faut escarmoucher, faire la petite guerre, harasser l'ennemi; il faut se contenter de petits succès: pourvu qu'ils soient fréquemment répétés, vous avez la certitude de le lasser. Si c'est un homme qui ait quelque élévation de caractère, il n'est pas probable qu'il s'acharne à avoir raison sur toutes les bagatelles, avec un être faible, avec une femme qui se soumet sur les choses importantes, avec une femme qui fait profession de l'aimer enfin.

Si votre mari a de l'activité dans l'esprit, s'il vise à être utile, s'il mène une vie occupée, vos moyens de succès sont assurés; parce qu'il mettra du prix à une chose que vous ne prisez point, je veux dire, le tems. Il vous donnera raison pour abréger, et l'habitude se prendra peu à peu.

En général, il vous convient de choisir, pour les objets de vos discussions, les choses qui ne sont pas susceptibles d'une résolution rigoureuse : les objets de goût, par exemple, les matières d'opinion, sont des trésors pour la dispute. On peut citer des autorités sans fin; on peut répéter jusqu'à satiété : « Il faut » pourtant que vous conveniez de ceci » : — « Ah! par exemple, vous ne nierez pas cela ». — « Tout le monde est d'accord là-dessus » : — « Il n'y a qu'un avis sur cette question », et d'autres assertions semblables qui ne sont pas susceptibles d'un déni formel. Voilà le grand avantage des matières vagues. Un peu d'attention à la logique de société vous formera d'abord à cette tactique : elle consiste essentiellement à opposer l'autorité au raisonnement, et les assertions aux preuves. S'agit-il d'un point de reproche particulier? Il faut avouer franchement que vous avez

beaucoup de défauts, mais jamais il ne faut passer condamnation sur l'objet dont il s'agit. C'est la première fois, direz-vous, qu'on vous accuse de pareille chose : vous avez été souvent citée précisément pour la qualité contraire au défaut qu'on vous reproche. Tous vos parens peuvent vous rendre ce témoignage. C'est une chose bizarre que précisément votre mari découvre en vous une disposition que jamais personne n'a remarquée. Si quelqu'un doit vous connaître cependant, c'est assurément vos parens.

Si votre mari s'avisoit, je ne dis pas d'attaquer votre caractère, et de vous reprocher quelque défaut sérieux, mais de vous faire remarquer que vous avez certaines négligences de manières, certaines distractions, un certain ton, certain accent, des attitudes, des gestes, qui pourraient être plus agréables, il faut commencer par lui prouver que, si la chose ne lui est pas agréable, c'est uniquement sa faute, prouvez-lui que sa manière de voir est changée : demandez-lui lequel est le plus à blâmer, de la personne qui cesse de plaire, ou de celle qui cesse d'aimer.

Peut-être l'observation de votre mari portait-elle elle sur un objet si minutieux, qu'il

n'y attachait aucune importance ; il vous en a parlé pour dire quelque chose : il y met si peu de prix que, si vous n'y répondiez pas, il n'en serait plus question. C'est précisément pour cela qu'il faut lui montrer que vous y mettez, vous, de l'importance. « Si ma femme » met tant de prix à se justifier sur les moin- » dres bagatelles, combien ne doit-elle pas » être délicate sur les choses graves ! » On peut faire de cela une excellente leçon. Quant aux habitudes, niez-les ; c'est la bonne manière. Les habitudes produisent des actes involontaires, on n'a pas alors la conscience de ce que l'on a fait ; ainsi, dans ce cas-là, on peut nier, sans compromettre sa véracité.

Je suppose que vous soyez prise sur le fait de quelque habitude disgracieuse, et qu'on vous arrête, pour ainsi dire, sur le tems : il faut avouer de bonne grâce, et s'en faire un mérite ; mais il faut ajouter que c'est la première fois que cela vous arrive, et qu'il ne serait pas juste de vous le reprocher comme une habitude.

Appliquez-vous à justifier ou à défendre tout ce qui vous appartient ; vos vêtemens, votre toilette, vos meubles : tout ce qui entre comme accessoire dans votre mérite person-

nel, doit être opiniâtrement défendu, si on l'attaque. Il n'y aurait point, sans cela, de sûreté pour vous; on prendrait tous les dehors, pièce à pièce, et le corps de la place resterait sans défense.

Si, dans l'administration de votre maison, de votre famille, il s'est glissé quelque omission légère, quelque négligence excusable, qui n'aura point échappé à l'œil du censeur, convenez bonnement qu'il y a erreur, qu'il y a omission; mais ne reconnoissez à aucun prix que vous manquiez de tête, de présence d'esprit, de jugement ou de sens. Il y a toujours assez de gens sur lesquels vous pouvez rejeter le blâme : faites-le passer de l'un à l'autre, jusqu'à ce que l'on se fatigue de chercher le coupable ou de gronder. Vous m'objecterez peut-être que les faits quelquefois parlent trop haut pour qu'on puisse nier; qu'il peut y avoir telle preuve si claire qu'il n'y ait pas moyen d'éluder : et moi je prétends le contraire, on peut toujours se défendre; on peut prouver son *alibi;* on peut donner des contre-preuves. Les contre-preuves sont une grande ressource. Vous savez que le doute est l'état véritablement philosophique pour l'esprit humain. Votre mari ne

peut que vous avoir de l'obligation de ce que vous lè tenez dans le doute.

Je suppose qu'il s'agit de quelque fait véritablement blâmable ; oh ! alors il faut nier à pur et à plein, je ne connais que cela ; c'est, de toutes les méthodes, la meilleure. Les jeunes femmes trouveront la chose difficile les premières fois ; mais je puis leur assurer qu'un peu de pratique leur rendra la dénégation aussi facile qu'elle leur sera commode. Pallier et exténuer sont deux choses permises quand on se justifie : la distinction entre simuler et dissimuler est subtile ; ainsi il ne peut pas y avoir de mal à nier son tort. Prenez garde cependant qu'il ne faut pas que les scrupules s'usent trop tôt. Une certaine délicatesse de conscience est indispensable pour établir son crédit ; et il faut se souvenir que l'effet des assertions est toujours en raison du crédit qu'on a obtenu. Mais cé qui doit vous tranquilliser sur le fond des choses, c'est que vous pouvez tout convertir en matière d'opinion ; or, vous ne pouvez pas faire un faux serment en jurant par une opinion.

Noto. On sent assez quel serait, pour une jeune femme, le résultat de ces conseils ironiques pris à la lettre.

LA SOLITUDE CHAMPÊTRE.

C'est donc ici qu'enfin je puis me reposer! c'est ici que, fuyant les soins, les vains soucis qu'excitent les passions, dans le sein du repos je jouirai de moi-même. O séjour plein d'attraits, que tu charmes mon âme!

Que j'aime à contempler ce pays délicieux! le ciel pur et serein laisse voir sans nuages sa voûte brillante, azurée; le soleil, plein de gloire, semble jeter avec complaisance ses rayons vivifians sur cette terre heureuse; les flots argentés de cette onde, tempèrent ses ardeurs en rafraîchissant les airs de leurs vapeurs humides.

De ces montagnes superbes qui portent jusqu'aux nues leurs têtes ombragées, les pentes adoucies, fertilisées, donnent à la vigne un sol fécond, et d'abondans pâturages au nombreux troupeaux qu'y conduit ce berger.

Dans cette plaine, la Nature libérale semble avoir versé tous ses trésors; l'homme industrieux y trouve sa nourriture, ses habits, ses plaisirs, les grains qui le substantent, la plante qui le revêt, les fruits et les fleurs qui

rafraîchissent et embaument ses sens; le travail enfin qui occupe son activité et aiguise ses besoins, pour lui faire trouver plus de douceur à les satisfaire.

Jamais, dans cette retraite, la trompette sanguinaire ne fit retentir les airs de ses sons effrayans; la paix règne en ce lieu, l'innocence y habite. Quelle autre demeure pourrait choisir un sage? Rebuté des faux biens, désabusé des vaines grandeurs, c'est ici que, livré à la méditation et à l'étude, il peut former son cœur, éclairer son esprit, se soustraire aux erreurs, cultiver sa raison, éviter les piéges que tend à l'imagination facile un monde d'opinions. Soumis aux lois du devoir, c'est ici qu'il peut vivre vertueux; susceptible d'amitié, plus encore de bienfaisance, il peut jouir des charmes de la première avec ceux qui lui ressemblent, exercer continuellement la seconde sur les êtres qui l'environnent, et que la Nature a rendus ses frères.

Son esprit, libre des entraves du préjugé, dégagé des nuages que forment les épaisses vapeurs d'un cœur agité, peut s'élever délicieusement vers toi, ô premier des Êtres! C'est le sentiment de ta présence qui, dans ce moment, embellit à mes yeux tout ce qui m'en-

vironne. Que suis-je sans toi? Je me trouve isolé, faible, sans appui au milieu de l'univers, quand je le considère en faisant abstraction de ton existence.

J'aime à considérer tes ouvrages dans tout ce qui attire mon admiration. Quelle sagesse, quelle uniformité constante dans les lois qui gouvernent la Nature! Par toi, le mouvement, phénomène merveilleux, une fois imprimé à la matière, agite avec ordre tous les corps, les range à leur destination. Fidèles à ses impressions, les mondes achèvent et recommencent leur cours avec une régularité qui nous frappe, et dans une justesse, une harmonie qui décèlent leur auteur.

Étonné de l'immensité du spectacle majestueux des astres qui peuplent les célestes régions, si j'abaisse mes regards sur le globe que j'habite, j'y découvre encore des prodiges; toujours le même ordre, la même sagesse; les mêmes lois qui produisent la marche de Saturne, président à la production des plantes. Mais ici ta bonté pour l'homme se déploie avec éclat. Quels soins tu sembles avoir pris pour embellir sa demeure! De toutes parts je me vois environné de tes dons : puisse ma reconnaissance égaler tes bienfaits!

C'est dans cette solitude heureuse où tout me rappelle à toi, que, me dérobant au tumulte, je viendrai souvent recueillir les puissances de mon cœur, pour t'en offrir l'hommage !

(*Extrait des manuscrits de feue Madame Ph. Rol.... qui a composé ce morceau à l'âge de dix-sept ans.*)

LA GLACE ET LE SOLEIL.

LA Glace, fille de l'hiver, se confiant en ses forces, disait au Soleil : Père de la lumière, lance sur moi tes rayons ; tu peux me rendre aussi transparente que le cristal, et aussi étincelante que le diamant.

Le Père de la lumière lui dit : J'y consens, mais ton ambition va te perdre ; un éclat sans solidité n'a que la durée de l'éclair. Soudain un rayon puissant la pénètre ; elle étincelle et se fond, et nage au loin, confondue avec les flots bourbeux du torrent.

L'ambition allume les flammes de la jalousie ; celles-ci n'éclairent souvent que l'incapacité, et la folle envie de briller plonge la raison dans un sommeil léthargique.

LES ANANAS.

Un habitant de l'Amérique
Voyageait en Europe. Il voulait voir de tout:
Cet Indien avait du goût.
Il observait, non pas la politique,
Mais le terroir, les fruits et le climat;
C'est à quoi volontiers tout Sauvage s'applique,
Plutôt qu'à régir un État.
Un jour étant en Angleterre
A parcourir la *villa* d'un Mylord,
Le jardinier le conduit à la serre.
L'Indien entre, et dès l'abord
Il reconnaît avec transport
Les Ananas, ce fruit de sa patrie,
Que l'européenne industrie,
Et notre luxe, enclin à tout oser,
Dans nos jardins veut naturaliser.
Il en prend un, l'ouvre, le sent, le goûte.
Oh! oh! dit-il, la forme et la couleur
M'avaient trompé; mais, somme toute,
Notre Ananas est ici sans saveur,
Et ne vaut pas ce qu'il y coûte.
Chaque territoire a sans doute
Sa vertu, sa propriété,
Dont l'effet est ailleurs toujours mal imité.
Songeons à cette vérité,
Quand de notre pays nous reprendrons la route:
Tel fruit qui vient ici fort bien,
Peut-être là ne vaudrait rien.

L'Américain raisonnait juste,
Et son mot est un mot de poids:
En fait de mœurs, en fait de lois,
Tout aussi bien qu'en fait d'arbuste,
Ne transplantons rien qu'avec choix.

LE GRENADIER A FLEURS

ET

LE GRENADIER A FRUITS.

FABLE.

Dans un agréable parterre,
Habitans de la même terre,
Vivaient deux Grenadiers ; l'un à fleurs, l'autre à fruit.
L'un, de son vain éclat faisait grande parade ;
Mais c'était tout. Son camarade
Valait bien davantage, et faisait moins de bruit.
Tes fleurs, disait l'autre sans cesse,
N'ont rien que de vulgaire et de mal ajusté ;
Et les miennes, sans vanité,
Pareraient même une Princesse ;
Elles embelliraient jusques à la beauté.....
C'était porter loin la fierté.
Celle du Grenadier favorisé de Flore
Disparut avec le printems :
Le sort des fleurs n'est pas de durer plus long-tems ;
Est-ce bien la peine d'éclore ?
De l'autre Grenadier les fruits délicieux
Furent des preuves en automne,
Que les doux présens de Pomone,
Quoique moins séduisans, sont les plus précieux.

Le bon Auteur, pour moi, c'est celui qui m'éclaire,
Et chez qui le bon sens l'emporte sur l'esprit ;
Et je préférerai toujours dans un écrit,
Le bonheur d'être utile, à la gloire de plaire.



LE FRAMBOISIER.

Dessiné par Prêtre — *Gravé par Maradan*

LE
PANIER DE FRUITS.

LA FRAMBOISE.

Il n'y a point de fruit dont les Anciens aient moins parlé, et moins fait de cas que des Framboises : ils mettent au nombre des ronces l'arbrisseau qui les rapporte. Les Grecs et les Latins l'ont nommé *Ronce du mont Ida*, parce que cette montagne en produisait beaucoup ; il est bien moins piquant que les autres ronces, il y en a même qui n'ont point du tout d'épines.

La tige principale, avant de développer ses feuilles, ne paraît qu'un petit bâton sec couvert d'une écorce grise. Les feuilles sont ailées et composées ; leur agrégation la plus commune est de trois par trois ; elles sont aussi quelquefois simples. Les folioles inégales sur la même branche, sont toutes arrondies sur leurs côtés, se terminent en pointe, et sont finement découpées sur leurs bords ; elles sont sessiles, opposées avec une foliole

terminale sur le pétiole, assez long, qui les porte, et marquées au milieu d'une arète longitudinale, traçant à droite et à gauche des nervures légèrement rameuses; de sorte que la feuille, assez long-tems plissée en éventail, conserve son tissu, plus ou moins ridé ou crispé, jusqu'à son entier développement. La surface supérieure des feuilles est d'un beau vert, et sa teinte devient quelquefois extrêmement sombre; le dessous est glauque, c'est-à-dire, d'un blanc argenté, et comme revêtu d'un léger enduit de mercure. Les feuilles dont les deux surfaces ont ce vernis, ne se mouillent pas, quoique plongées dans l'eau. La feuille du Framboisier ne se mouille que d'un seul côté; l'eau glisse sur la surface glauque, et à peine quelques bulles liquides demeurent-elles sur les nervures, quand on retire la feuille du vase. L'ombre du Framboisier est extrêmement épaisse; mais il est généralement à remarquer que, dans tout arbre, arbuste, buisson ou plante, les feuilles se disposent de manière à s'intercepter le moins possible la jouissance du soleil et de la lumière.

Les fleurs du Framboisier, composées de cinq pétales, sont en rose, blanches, portées

par un calice partagé en cinq divisions très-profondes. Ces divisions se terminent en pointe : relevées autour du bouton, elles se serrent, se recouvrent, et réunissent leurs pointes de manière à former un petit abri impénétrable ; mais dès que la fleur se développe, le calice se renverse entièrement sur le pédoncule. Les divisions du calice sont doublées et bordées du plus fin et du plus délicat duvet cotonneux. Les pétales blancs qui composent la corolle sont sans consistance ; le nombre en est assez grand, mais elle n'en est pas mieux garnie ; elle tombe en peu de momens, et le cercle d'étamines demeure. Les étamines sont très-multipliées, et leurs anthères, toutes blanches avant l'épanouissement, deviennent bientôt autant de petits points bruns. L'ovaire, séparé de cette haie d'étamines par un petit sentier lisse et circulaire, est posé au milieu comme sur un pivot : il est conique comme une petite montagne, et chargé de pistils, d'abord d'un blanc verdâtre, qui se brunissent et se dessèchent promptement.

Les fleurs se changent en des fruits plus gros que la fraise, ronds, un peu velus, ordinairement rouges, d'une odeur suave,

remplis d'un suc doux et vineux ; ils sont composés de plusieurs baies entassées et jointes les unes aux autres, lesquelles contiennent chacune une graine. Les Framboises sont rafraîchissantes ; mais il faut en user avec modération, parce qu'elles se corrompent aisément dans l'estomac.

Le *Framboisier* vient naturellement dans les bois ombrageux, sur les rochers arrosés d'eau ; il se cultive dans les vergers et les jardins ; il donne sa fleur en mai et en juin, et ses fruits en juillet ; ceux-ci ne sont point de garde, ils sont bientôt gâtés par des vermisseaux qui s'y engendrent. Sa culture est simple, elle ne consiste qu'à labourer et à couper les branches qui ont produit du fruit pendant quelques années, parce qu'il pousse de nouveaux jets plus vigoureux. C'est avec ces drageons qu'on peut aisément multiplier les *Framboisiers*. On les cultive à cause de leur fruit qui a beaucoup de parfum, et dont la saveur est également fine et flatteuse : on le mange cru, mêlé avec les fraises et les groseilles ; on en fait des confitures agréables, des gelées, des compotes, des conserves, des dragées, du sirop, du vinaigre ; enfin ce fruit entre dans la composition de plusieurs

ratafias. On prépare avec les *Framboises*, le sucre et l'eau commune, une boisson appelée *eau de Framboises*, fort en usage dans les grandes chaleurs de l'été ; elle est aussi agréable que l'*eau de fraises*, appaise de même la soif, et réprime la chaleur de l'estomac. Quelques *Framboises* infusées dans le vin lui communiquent un goût agréable et une odeur délicieuse : ce vin, qui est cordial et stomachique, est utile dans les vomissemens qui viennent de la faiblesse et de l'atonie de l'estomac. Ces sortes de fruits mûrs, rouges ou blancs, ne peuvent se conserver quelques jours sans être confits, car ils moisissent bientôt, et les vermisseaux qui y naissent, les gâtent et les mangent. Il est même assez rare de trouver des *Framboises*, quoique fraîches, qui ne soient remplies de petits vers blancs, ce qui dégoûte beaucoup de personnes de ce fruit, qui d'ailleurs est délicieux : si on met tremper les *Framboises* dans l'eau fraîche, on voit aussitôt sortir une grande quantité de ces vers ; mais les fruits perdent un peu de leur fumet par la lotion. Si on fait fermenter ces fruits, on en tire un vin très-fort et agréable ; et par la distilla-

tion, on en retire une liqueur très-spiritueuse.

Le *Framboisier du Canada*, à fleur en rose, et le *Framboisier de Pensylvanie*, se font remarquer par de très-jolies fleurs d'une vive couleur pourpre-violet, et méritent d'être cultivés dans les bosquets de la fin du printems. L'espèce du Canada a la tige haute de cinq à six pieds, droite, dure, rameuse, sans aiguillons; les feuilles sont palmées, anguleuses et crénelées; les fleurs, assez grandes et odorantes.



L'EPINEVINETTE

Dessiné par Prêtre *Gravé par Maradan.*

L'ÉPINE-VINETTE,

OU

VINÉTIER.

Cet arbrisseau épineux et assez haut, vient communément dans les jardins aux environs de Paris, où il sert de haie ; on en trouve aussi dans les lieux incultes, au bord des bois et dans les buissons. Il est connu en Italie, et principalement en Toscane, sous le nom de *Crespino*. Ses racines sont jaunâtres, branchues, fibreuses et rampantes. Ses jets ou surgeons sont longs de trois coudées, assez droits, branchus, épineux, jaunes et gluans en dedans; l'écorce en est blanche, mince et lisse. Ses feuilles sont petites, oblongues, ovales, alternes, crénelées tout autour, d'un vert gai, lisses et d'un goût acide, garnies à leur base d'un aiguillon trifide. Les fleurs ont une odeur forte; elles sont disposées en petites grappes, et composées chacune de plusieurs petites feuilles jaunes, rangées en rose dans un calice aussi à six

feuilles. La fleur de l'*Épine-vinette* a une singularité remarquable, et qui mérite d'être mise au nombre des phénomènes végétaux. Lorsqu'on touche légèrement avec un stylet ou une épingle le pédicule de ses étamines, elles se replient du côté du pistil : il n'est pas rare qu'elles entraînent avec elles les pétales, et que la fleur se referme. Lorsque ces fleurs sensitives sont passées, le pistil se change en un fruit cylindrique, ovale, mou, long de quatre lignes, qui devient rouge en mûrissant, et qui est rempli d'une sorte de pulpe acide, assez agréable, et d'un ou de deux noyaux oblongs.

La racine, les fruits et les graines du *Vinétier* sont d'usage en Médecine : la racine est amère; les fruits sont rafraîchissans et astringens; ils tempèrent le bouillonnement des humeurs, fortifient l'estomac et excitent l'appétit. On les mange seuls lorsqu'ils sont mûrs, ou confits avec le sucre. On en fait en Pharmacie un sirop, une gelée, un rob ou raisiné, qui sont comptés parmi les cordiaux. On fait une confiture très agréable avec l'espèce qui est sans pepins.

Les Médecins Égyptiens font user de ces fruits en décoction dans les fièvres malignes,

putrides et pestilentielles ; ils y mêlent un peu de graine de fenouil, pour empêcher qu'ils ne nuisent à l'estomac. En Europe, on fait boire en place du jus de limon le suc acide des baies du *Vinétier*, étendu dans l'eau, pour apaiser l'acrimonie alkaline des fièvres chaudes et putrides. Les pepins et les graines sont employés comme astringens. La décoction à l'eau, ou l'infusion au vin de l'écorce des racines, est bonne contre la jaunisse, et spécifique contre la fièvre quarte. Les Teinturiers emploient aussi cette même écorce, macérée dans la lessive, ou bouillie dans de l'eau de fontaine, pour teindre certaines étoffes en jaune, fil, soie, laine, coton ; on en colore aussi les meubles de menuiserie et de marqueterie. On s'en sert encore, ainsi que de son bois, pour teindre en vert les cuirs qui ont été préparés pour recevoir telle couleur qu'on veut leur donner, sur-tout après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils ont de gras et d'onctueux. Enfin, les piqûures des épines du *Vinétier* ont toujours passé pour dangereuses et difficiles à guérir. Aussi les haies que l'on fait avec cet arbrisseau sont-elles redoutables par leurs piquans.

On cultive aujourd'hui dans les jardins un

Vinétier qui a été apporté du Canada, et qui diffère du précédent par la grandeur de ses feuilles et la grosseur de ses fruits. Les fruits de ces deux Vinétiers, fort avancés en âge, se trouvent quelquefois manquer de pepins apparens. Le *Vinétier de Candie* a l'écorce raboteuse et grisâtre; son bois est jaune, ainsi que sa racine, dont on peut faire la plus belle teinture. Les curieux cultivent encore un *Vinétier à fruit blanc;* mais ce n'est qu'une variété, qui, à la vérité, est fort rare. Le *Vinétier du Levant* produit un fruit noir.

Le plant de notre *Vinétier* est fort utile à la campagne, parce qu'il sert de sujet pour greffer les arbres fruitiers. Il se plaît dans les lieux frais. L'*Epine-vinette* et le raisin de Corinthe étant communément sans noyau ou semence, ne peuvent se multiplier que par rejetons ou boutures.

DE LA VISION.

DIALOGUE

ENTRE UNE DAME ET UN PHILOSOPHE.

(Traduit d'Algarotti.)

La Dame. J'ai lu vos Dialogues sur l'Optique, et il est inutile de vous dire la satisfaction que m'a donnée cette lecture. J'y ai appris bien des choses, ou du moins je m'en flatte; mais il me reste des obscurités sur ce que vous dites de notre manière de voir les objets. Notre œil, tel que vous le décrivez, ressemble parfaitement à une chambre optique, où, à l'aide d'une petite ouverture et d'une lentille, l'image des objets qui y répondent se peint sur une feuille de papier placée vis-à-vis de la lentille. La même chose arrive dans notre œil par le moyen de la rétine, du cristallin et de la prunelle; cela est clair : mais il m'est survenu deux difficultés que je suis suis sûre que vous me résoudrez facilement. D'où vieut que nous voyons les objets droits, quoique dans notre œil, aussi bien

que sur la feuille de papier, ils se peignent renversés ? Et quelle est la raison pourquoi nous ne voyons qu'un seul objet, quoique nous regardions des deux yeux, et que par conséquent nous recevions deux images ?

Le Philosophe. Si je vous disais, Madame, que les lumières les plus étendues que nous avons là-dessus, nous ne les devons pas à des Philosophes, ni même à des gens qui vissent bien clair ? Ce sont des hommes sans lettres, et, ce qui est encore plus particulier, des aveugles qui nous les ont fournies.

La Dame. Je dirais que ce sont les Quinze-Vingts de Paris qui, en tems de brouillard, montrent le chemin aux passans, et ramènent chez elles les personnes qui se sont égarées dans les rues.

Le Philosophe. Il est pourtant vrai que nous ne saurions peut-être pas encore comment nous voyons droits les objets dont l'image est renversée dans notre œil, si l'art de la chirurgie n'eût pas rendu la vue à des aveugles-nés, et si ceux-ci n'avaient pas appris peu à peu à connaître les choses, à en raisonner, à en juger. Entre les causes qui nous privent de la vue, une des plus ordinaires est la cataracte qui se forme dans notre

œil : cela veut dire que le cristallin, ou par la mauvaise disposition, ou par la circulation irrégulière des fluides, s'altère de façon que, de transparent, il devient opaque. Cela fait obstacle aux rayons, et les empêche de passer jusqu'à la rétine pour y peindre l'image des objets. Or ce vice, que l'œil contracte d'ordinaire durant le cours de la vie, il y a des hommes qui l'apportent avec eux en naissant, et on les appelle aveugles-nés. Mais, soit qu'on naisse tel, ou qu'on le devienne, il n'y a qu'un seul remède à ce malheur; c'est d'abaisser ou d'ôter entièrement cette humeur opaque suspendue devant la prunelle. La Médecine ne peut pas lui rendre sa transparence; mais la Chirurgie a trouvé le moyen d'ôter cette humeur même, et de lever l'obstacle qui empêche les rayons qui entrent par la prunelle, de parvenir à la rétine. Par-là, suivant l'expression d'un poëte, on verse dans l'œil de l'aveugle *la douce liqueur de la lumière*. Il y a dans la cavité de l'œil deux autres humeurs, l'une desquelles se nomme *aqueuse*, l'autre *vitrée*, et qui sont moins épaisses que le cristallin, mais plus denses que l'air : elles réfractent un peu les rayons, de sorte que les faisant presque concourir

ensemble, ils sont en état de former sur la rétine l'image des objets. Cette image est assez confuse; mais on la perfectionne, et on la rend plus distincte par le secours d'une lorgnette, qui fait au dehors de l'œil ce qu'au dedans fait la lentille naturelle ou le cristallin. Il y a quelque tems qu'un nommé *Chesselden*, habile chirurgien Anglais, abaissa les cataractes à quelques aveugles-nés, et entr'autres à un jeune homme d'un caractère aimable, d'un esprit capable de réflexion, et qui brûlait d'envie de voir.

La Dame. Quel plaisir, quel ravissement, ne dut-il pas goûter, je ne dis pas lorsqu'il ouvrit les yeux, mais dès qu'il sentit qu'il en avait l'usage? C'est là bien autre chose que de voyager dans les pays éloignés, de voir des sapins ou des palmiers au lieu de mûriers, et des turbans au lieu de chapeaux : un nouveau monde se présente à lui dès qu'on a ôté le voile qui le dérobait à ses yeux.

Le Philosophe. Et quel avantage croyez-vous qu'il y trouve d'abord? Dans les commencemens, tous les objets lui paraissent disposés de la même manière : le monde visible s'offre à sa vue comme une toile où sont confusément peints la lumière, l'ombre et les

couleurs; il ne peut pas distinguer les choses, il n'y reconnaît rien.

La Dame. Comment cela ?

Le Philosophe. Faites réflexion, s'il vous plaît, qu'il ne peut avoir d'autres idées que celles que lui ont fournies le Goût, l'Odorat, l'Ouïe et le Toucher : ce dernier est le plus vif de nos sens; c'est par lui que les aveugles connaissent les qualités des objets qui sont à leur portée, qu'ils se conduisent dans le commerce de la vie, et qu'ils donnent des preuves de discernement qui nous surprennent. Or, un tel homme ne peut pas savoir quel rapport, quelle liaison ont les idées acquises par l'attouchement avec celles qui lui viennent en foule par le sens de la Vue. Nous assurons que nous mesurons de l'œil les objets qui sont devant nous : et nous pouvons réellement distinguer, à la vue, un objet d'avec l'autre; mais la raison en est qu'ayant tant de fois touché, en même-tems que nous les voyions, ces choses où sont parsemées la lumière, l'ombre et les couleurs, nous avons appris à concevoir, revêtues de cette apparence et de ces qualités de lumière, d'ombre et de couleur, ces figures, ces distances, ces enfoncemens, ces lointains, ces reliefs. Par

exemple, les accidens de la lumière et de l'ombre, paraissent dans un objet relevé tout autres qu'ils ne sont dans un objet plat et uni : ils sont différens dans un rond et dans un carré ; le jour est plus faible dans les choses éloignées que dans celles qui sont proches ; la lumière est vive et piquante dans un corps dur et poli, comme le marbre, émoussée dans un corps souple et pliant, comme un coussin. Nous avons tous appris ces sortes de choses en perfection, et presque sans le vouloir ; nous nous les sommes rendues familières par les seules épreuves que nous en avons faites, et que nous faisons tous les jours. Et quoiqu'il n'y ait aucune ressemblance réelle entre la vivacité de la lumière et le poli du marbre, non plus qu'entre les autres objets dont j'ai parlé ; cependant, à peine une de ces idées s'offre-t-elle à l'esprit, que l'autre, quoique très-différente, se présente dans le même instant, et vient se joindre à la première. Je le répète encore ; ce n'est pas qu'il y ait entr'elles quelque ressemblance, mais seulement une liaison : un exemple me fera comprendre. Nous entendons du côté du canal crier *ohé !* à ce cri, nous pensons à bien des choses qui n'y ressemblent en aucune

façon. N'est-il pas vrai que dans le moment notre esprit se représente le gondolier qui met la rame dans l'eau, nous voyons la gondole, ceux qui sont dedans, et tout ce qui s'ensuit.

La Dame. Par ce que je viens d'entendre, je conçois clairement en quoi consiste l'illusion, ou la perfection de la Peinture. Par l'exacte représentation de ce qui n'appartient qu'à un sens, elle a le pouvoir de me faire connaître, et de me rappeler à l'esprit ce qui dépend des autres sens.

Le Philosophe. Oui, Madame, et c'est en cela que consiste la finesse de l'art. Or ce que nous faisons facilement, et dans un instant, à cause de nos fréquentes observations et de l'habitude qui, dès la plus tendre enfance, s'est enracinée dans notre esprit, cet aveugle à qui on vient de rendre la vue, ne le peut faire que peu à peu, avec peine. Les premiers objets qu'il apprendra à connaître (et c'est ce qui arriva au jeune homme guéri par *Chesselden*), seront son propre corps, ses mains, ses pieds, et la terre qui le porte. Il acquerra cette connaissance en touchant et retouchant ces objets, en joignant la vue à l'attouchement, et en se mettant bien dans

l'esprit que telles et telles idées sont toujours unies ensemble, et ne s'unissent point à d'autres. Avec tout cela, Madame, soyez persuadée qu'il se trompera souvent, avant que de pouvoir s'assurer entièrement qu'une telle apparence répond à un certain objet particulier, à l'exclusion de tout autre, avant que l'attouchement ait achevé de perfectionner le tableau que la vue a ébauché dans son esprit : passez-moi cette expression.

La Dame. Je m'aperçois bien qu'il lui faudra un tems considérable pour connaître, par la vue seule, les choses qui l'environnent. Ce jeune homme avait peut-être devant les yeux, sans le reconnaître, l'objet qui l'avait charmé, et pour lequel il est naturel de penser qu'il avait particulièrement souhaité l'usage de la vue.

Le Philosophe. Cela était très-possible, et il entendait peut-être le son de cette voix qui flattoit si agréablement son oreille, et faisait naître dans son cœur des sentimens si doux, sans distinguer la bouche d'où il sortait.

La Dame. Il est probable que ce sera la leçon qu'il aura apprise avec le plus de facilité.

Le Philosophe. Et après cela celle de juger

de la situation haute ou basse où se trouvent les objets. La force qui attire continuellement vers la terre, excite dans l'homme un sentiment assez vif, et cela à toute heure, et dans toutes les parties de son corps. Ce sentiment, qu'a produit en lui l'attouchement, lui donne une idée également vive et du bas, et par conséquent du haut, qui est directement opposé au bas. Il donnera donc le nom de bas à la terre, vers laquelle il se sent entraîné par la force irrésistible de la gravité : il le donnera à ses pieds qui touchent la terre, et sur lesquels il sent que porte tout le poids de son corps. Il dira, au contraire, que ses bras, ses mains, sa tête, que le ciel, sont hauts, parce que tous ces objets sont éloignés de la terre. La même raison lui fera juger que la base d'une colonne, qui pose à terre, est en bas ; que le chapiteau est en haut, de quelque façon que l'image de la colonne se peigne dans son œil, droite, renversée, ou dans toute autre position. Quand il sera plus avancé dans la pratique, ou dans la science de voir, c'est-à-dire, quand il aura encore mieux lié les anciennes idées que lui fournissait l'attouchement, avec les nouvelles que la vue fait naître dans son esprit ; il appellera

bas tous les objets dont l'image va, dans la rétine, près du point où tombe l'image de la terre; il qualifiera de hauts tous ceux dont l'image se forme près du point où tombe l'image du chapiteau de la colonne, ou celle du ciel. Il importe peu de la position de ces points que, par exemple, l'image d'un objet bas occupe le haut de la rétine, ou non; de même qu'il importe peu qu'il y ait de la ressemblance entre la vivacité de la lumière et le poli du marbre : c'est assez qu'il y ait de la liaison entr'eux, et qu'ils aillent toujours de compagnie.

La Dame. Comment! il est indifférent que le lieu où se trouve l'objet, et le point où se peint son image, soient du même côté, ou qu'ils soient opposés, pour que nous jugions sainement des situations?

Le Philosophe. Tout ce qu'il y a d'essentiel, c'est qu'ils soient toujours dans la même opposition; je veux dire que les points supérieurs, ou que le haut de la rétine réponde toujours aux objets placés en bas, et que les points inférieurs répondent aux objets placés en haut; que l'image se forme toujours dans l'œil de la même manière, comme cela se fait réellement. Par-là il n'y a jamais de contrariété

dans la liaison de nos idées. Cette liaison est toujours entretenue et fortifiée dans l'esprit par une habitude puissante et continuelle ; et la sensation que la Vue cause, est toujours corrigée par l'idée que le Toucher nous donne de la situation des objets. Le Toucher est celui de nos sens qui a le plus de force, et le plus essentiel de tous : répandu dans tout notre corps, il est la mesure et la règle des autres.

La Dame. Je crois comprendre que l'attouchement fait naître la plupart de nos idées, qu'il les dirige, et que même, dans les choses philosophiques, il faut lui donner la prééminence et le prix sur tous nos autres sens. Ne serait-ce pas aussi à son secours que nous serions redevables de n'avoir l'idée que d'un seul objet, quoique nous le regardions avec deux yeux, et que nous en recevions deux images ?

Le Philosophe. Sans doute, Madame, à moins que vous n'aimiez mieux embrasser le sentiment d'un Philosophe qui soutient que nos yeux se relayent dans leur emploi, et qu'ils se succèdent l'un à l'autre, comme Castor et Pollux. Sur ce pied-là, et si vous le jugez à propos, nous dirons que tandis

qu'un de nos yeux travaille, l'autre se repose, et qu'ils sont comme les interlocuteurs d'une scène.

La Dame. Voilà une plaisante imagination! Et n'est-ce pas la même chose que si on prétendait qu'en nous promenant, nous ne marchons qu'avec un pied?

Le Philosophe. Au moins cela nous fait voir qu'un Philosophe prononce quelquefois d'un ton grave de vraies ridiculités. Mais il est incontestable que le Toucher l'emporte en tout sur les autres sens : et en voyant un objet, malgré les deux impressions que nous recevons, la force supérieure de l'attouchement, qui nous a tant de fois convaincus que l'objet que nous voyons est unique, fait que nous n'en voyons effectivement qu'un seul. En vertu de mille expériences, mille et mille fois répétées, et qui confirment toujours la même chose, l'idée de l'esprit, soutenue par le sens le plus fort, vient corriger l'erreur du sens le plus faible. Sans même que nous nous en apercevions, les jugemens s'incorporent avec les sensations; juger et voir, deviennent une même action. Il suffit en ce cas que nous recevions toujours les deux images de la même manière, c'est-à-dire,

qu'elles tombent sur des parties de la rétine qui se répondent dans l'un et l'autre œil, et qu'elles se forment dans le même tems; car, si elles tombent sur des parties de la rétine qui ne se répondent pas, nous voyons les objets doubles, comme il arrive lorsqu'on regarde de travers et d'un œil louche; cas semblable à celui où pressant un bouton avec deux doigts croisés l'un sur l'autre, nous le sentons double, et où il nous paraît qu'il y en a deux, quoique nous n'en sentions qu'un quand nous touchons avec deux doigts étendus naturellement. Vous voyez bien, Madame que, dans les cas extraordinaires, dans une nouvelle manière de voir ou de sentir, les anciennes expériences, les épreuves antérieures ne peuvent être d'aucun secours, et que le jugement ne sauroit encore accompagner et corriger la sensation.

La Dame. Si bien donc que vous croyez que si un homme s'accoutumait pendant longtems à presser un bouton avec deux doigts croisés l'un sur l'autre, le bouton ne lui paraîtrait plus double?

Le Philosophe. Je le crois, et j'en suis sûr, par la raison que ceux qui sont naturellement louches, ne voient pas les objets

doubles. Les parties de leur rétine où se peignent les deux images de l'objet, quoique différentes de celles où nous recevons ces mêmes images, se répondent, et sont mues en même-tems : cette habitude de juger et de voir, que nous contractons d'une façon, ils la contractent d'une autre ; mais cela revient au même, et l'objet, dont il se forme deux images, leur paraît unique, tel qu'il est en effet. Pour dissiper entièrement les scrupules qui pourroient encore vous rester, je vous conterai un fait observé en Angleterre. Un homme se disloqua un œil, et devint louche, comme il est aisé de le penser. Au commencement, tous les objets lui paraissaient doubles. Dans la suite, les objets qu'il connaissait le mieux, c'est-à-dire, ceux que l'habitude de les toucher lui avait rendus familiers, lui parurent simples ; enfin cela s'étendit peu à peu à tous les autres objets, quoique la dislocation subsistât toujours.

La Dame. Il est certain que l'habitude est bien puissante, et nous n'avons que trop de preuves de l'empire qu'elle a sur nous. Mais dans ce qui regarde la vue, on dirait qu'elle a assez de force pour l'emporter même sur nos sens, ou du moins qu'elle les change et dirige à son gré.

Le Philosophe. Vous avez peut-être ouï dire, Madame, comment un Philosophe corrigea la maxime ou le proverbe qui dit que l'habitude est une seconde nature : au contraire, dit-il, la nature n'est qu'une première habitude. Quoi qu'il en soit, quand même, au lieu de deux images d'un objet, nous en recevrions dix ou vingt, ce serait toujours la même chose ; l'habitude, cette souveraine directrice de l'homme, ne permettrait pas que nous en vissions plus d'un. Et nous ne saurions douter qu'Argus, avec ses cent yeux, ne vit simplement que la seule Io, dont Jupiter lui avait confié la garde, ainsi que Polyphême, avec son œil unique, ne voyait que la seule Galathée.

La Dame. Et il faut avouer que c'était une providence des Dieux. Car enfin, comment Argus aurait-il pu garder Io, si ses cent yeux l'eussent vue en cent lieux différens ? Il ne lui aurait pas été aisé de décider où elle était véritablement, et il était bien plus facile de la lui enlever.

Le Philosophe. On ne saurait disconvenir que nous ne fussions sujets à bien des inconvéniens, si les objets dont il se forme deux images dans nos yeux, nous paraissaient

doubles. Comme ces objets seraient parfaitement ressemblans, nous n'aurions point de raison qui nous déterminât à aller vers l'un plutôt que vers l'autre. L'homme demeurerait irrésolu et immobile, à la vue même de ce qui a le plus de charmes pour lui, et qui l'attire avec le plus de force. Ce serait, par exemple, une belle chose de se trouver dans cet état d'incertitude, tandis qu'on se souhaiterait des ailes pour hâter le plaisir d'être près de vous!

La Dame. Je vous suis infiniment obligée : vous avez à merveille éclairci tous mes doutes. Je ne m'ouvrirai désormais qu'avec vous sur ces sortes de sujets, et vous serez mon confident en fait de philosophie.

Le Philosophe. Ma foi, Madame, si vous ne me donnez pas auprès de vous de meilleur emploi, je vous jure que je trahirai vos secrets!

HISTOIRE

D'UNE FEMME EN VAPEURS.

Une Femme aimable et jeune s'était mariée à un Gentilhomme d'une maison fort ancienne, dans une des provinces de la Grande-Bretagne. C'était une volonté très-faible, une de ces bonnes personnes dont on dit proverbialement, qu'*ils ne savent être ennemis que d'eux-mêmes*. Celui-ci avait dans l'âme un trop grand fonds de tendresse, pour se conserver aucune autorité sur sa Femme, et cela seul était pour sa Femme une raison même d'avoir une autre volonté que celle de son mari. Elle remarqua quelle était la trempe de l'âme de son époux, et en profita. Sachant d'ailleurs qu'il était indigne d'une Femme de son rang de quereller, elle imagina un expédient pour l'amener à ce qu'elle voudrait, sans manquer à la décence. Elle résolut d'exercer sur lui l'empire le plus despotique, en tombant dans des accès ou plutôt des convulsions affreuses, toutes les fois qu'il la contredirait dans ses discours ou dans ses demandes.

Étant un jour à table, et le mari se trouvant dans sa belle humeur, voilà sa Femme qui s'avise d'essayer si son expédient réussirait : elle fait entendre qu'elle vient d'avaler une arête; le mari devient pâle comme la mort, et appelle tous ses gens au secours. Ce n'est rien, mon ami, dit-elle, feignant de revenir à elle-même, elle est passée, ne t'effraie plus. Quand elle vit que cette épreuve lui réussissait, le jour suivant ce fut bien une autre scène : « Le carrosse d'une Dame dont le mari n'avait pas la moitié autant de bien qu'elle, était relevé sur un fond d'or, d'une guirlande de fleurs en nacre de perles, avec un atelage deux fois plus beau que le sien ». — « Mais, Madame, lui répond le bon mari, vous connaissez ma fortune, et ce printemps, vous savez que j'ai perdu deux chevaux ». — Elle tombe. « Vite! des esprits! Betti, Suzanne, Alain! » — Enfin, après beaucoup de peines et de soins, elle revient, et le carrosse avec lequel elle allait en visite, devint, comme vous pouvez bien l'imaginer, la voiture la plus élégante, afin d'éviter les rechûtes. Mais elles revinrent souvent pendant la vie du bonhomme, qui par bonheur pour lui ne fut pas longue.

A quelque tems de là, notre inconsolable veuve jetta les yeux sur un successeur, jeune homme vif, ardent, bien fait, qu'elle se proposait de gouverner par la même méthode. Mais celui-ci découvrit ses petits artifices, et résolut de laisser là toute complaisance, et de corriger sa femme, la première fois que l'occasion s'en présenterait. Un jour on vint à parler d'ameublemens ; le mari se met à déclamer contre la mode bizarre de se ruiner en porcelaines et en vases de la Chine, ajoutant qu'il était bien résolu de ne pas dépenser une guinée à de semblables bagatelles. La Dame s'évanouit : lui, avec un air effrayé, appelle, crie au secours ; les femmes accourent à l'appartement de leur maîtresse, lui donnent de l'air, soulèvent la tête de la malade, lui frappent dans les mains. Ses convulsions redoublent, elle tombe sur le plancher et y reste comme frappée de la mort, malgré tous les secours qu'on put lui apporter.

Pendant que les femmes secouraient leur maîtresse et se lamentaient, le mari, appuyant sa joue sur la sienne et semblable à un homme, qui étouffe de douleur, lui souffle tout doucement dans l'oreille : « Ma chère, cela ne » prendra pas ; tout ce qui dépend de moi et

» de ma fortune, vous pouvez me le deman-
» der; mais laissez-là l'artifice, vous n'êtes
» plus avec votre premier mari; moi, je ne
» vous passerai point de semblables caprices ».
Cela la mit presque dans l'état qu'elle feignait.
Les convulsions devinrent en effet effrayantes, et il n'y avoit presque plus moyen de la secourir. L'officieux mari redouble de soin, et aide de tout son cœur les femmes à jeter des pots pleins d'eau à la figure de son épouse. Lorsque les convulsions commencèrent à diminuer : « Eh bien! Ma chère, lui dit-il, j'applaudis
» à votre courage, et vous jouez très-bien;
» mais je vous quitte jusqu'à ce qu'il vous
» plaise d'être plus sincère avec moi. Vous
» recevrez de mes nouvelles, et j'aurai soin
» que vous ne manquiez de rien ». Il ordonne en même-tems à ses femmes de retenir leur maîtresse à la vie, afin qu'il puisse amener un médecin. Il étoit à peine sur l'escalier, qu'elle s'élance après lui, l'entraîne dans son cabinet, se met à genoux et lui rend grâces de la manière la plus touchante de sa guérison, qui est si parfaite, que c'est d'elle-même que je tiens cette relation, pour être communiquée aux personnes de son sexe, qui se font volontairement malades, afin qu'elles en puissent faire leur profit, elles et leurs maris.

PENSÉES DIVERSES

Extraites des Manuscrits d'une Dame étrangère.

Le bonheur obscur et caché ne paraît pas le bonheur à la plupart des hommes. Comme si l'amande en était moins douce, parce qu'un noyau épais l'enveloppe.

Il n'y a que les gens d'esprit qui sachent paraître dupes ; ils connaissent à fond les deux rôles, et choisissent le plus beau.

On cherche tout hors de soi dans la première jeunesse ; nous faisons alors des appels de bonheur à tout ce qui existe autour de nous, et tout nous renvoie au dedans de nous-mêmes peu à peu.

On ne cultive pas avec assez de soin le sentiment du beau dans les âmes jeunes et tendres ; on devrait se dire pourtant que sans enthousiasme, il n'existe point de printems moral, et sans fleurs il n'est point de fruits.

Puisqu'il arrive un moment où l'on n'est plus jeune, où la beauté ne se fait plus admirer, l'un des talens les plus rares et les plus utiles à donner à une femme, est peut-être celui de savoir vieillir de bonne grâce. C'est pour cette époque sérieuse de la vie que l'éducation devrait préparer ses précieuses ressources : jamais elles ne sont plus nécessaires qu'au moment où les admirateurs s'éclipsent et où les flatteurs se taisent.

Que de jouissances attachées à l'impérieux prestige des souvenirs ! Douce mythologie des cœurs sensibles, mais qu'il n'est réservé de connaître qu'à ceux dont les étroits préjugés du monde n'ont point éteint la chaleur ni flétri l'innocente pureté.

Tout ce que vous lisez, tout ce que vous apprenez, ne vous sera d'aucun fruit, si vous n'acquérez l'habitude de raisonner avec vous-même. On lit pour connaître les pensées des autres ; mais si nous les prenons à l'aveugle, sans les examiner et les comparer à celles qui nous sont propres, c'est alors ne penser, ne vivre que d'après autrui.